

ITINÉRAIRE
DE GENÈVE,
DES GLACIERS DE CHAMOUNI,
DU VALAIS,
ET
DU CANTON DE VAUD.

Cet ouvrage se trouve :

A P A R I S

Chez GAUTIER et BRETIN, libraires, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n.º 30.

LENORMANT, Imp.- Lib., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerois.

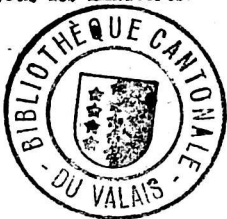
BUISSON, Lib., rue Gît-le-Cœur, N.º 10.

Gab. DUFOUR, Lib., rue des Mathurins.

TREUTTEL et WURTZ, Lib., rue de Lille.

A L A U S A N N E, en Suisse,

Chez tous les Libraires.



1851

ITINÉRAIRE
DE GENÈVE,
DES GLACIERS DE CHAMOUNI,
DU VALAIS
ET
DU CANTON DE VAUD.

PAR MARC-THÉODORE BOURRIT,

*Pensionnaire de Sa Majesté I. et R. , Historio-
graphe des Alpes , et Chantre de la Cathé-
drale de Genève.*



A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

1808.

TA. 634



P R É F A C E.

ME voici à la troisième édition de mon *Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni*. La première portoit une dédicace à trois dames de Lyon qui vinrent à Genève, avec leurs époux, en 1789, par ordonnance de leur médecin. Filles de M.^r Fay, Prévôt des marchands de Lyon (1), elles étoient belles, bonnes et sensibles, ce qui leur valut un accueil distingué à Genève ; elles habitoient cette ville pendant l'hiver, et passaient l'été à la jolie maison de M.^r Constant, sur Saint - Jean : elles n'étoient donc point émigrées; mais la révolution venue, elles furent s'établir à Lausanne. L'union et les vertus de cette respectable famille ajoutaient à la considération dont elle

(1) Leur frère, M.^r Fay de Sathonnai, est actuellement Maire de la ville de Lyon.

jouissoit par son rang : je la voyois fréquemment, et mon second fils en fut comme adopté.

Persuadé que des voyages dans les Alpes raffermiroient la santé de ces dames, je les y encourageai ; et trois fois elles furent à Chamouni, où je les accompagnai : je ne pouvois que les admirer marchant avec courage sur les rochers et sur les glaces. Le charme de leur conversation, leurs grâces, leur aménité contrastoient avec l'aspect sauvage que présentent les hauts monts, et je leur dédiai mon *Itinéraire*.

En effet, à qui pouvois-je adresser mes tableaux à plus juste titre qu'à des personnes qui contribuoient si puissamment à me les faire mettre au jour ? Aussi, quoique je fasse de très-grands changemens à l'ouvrage qui leur étoit dédié, je trouve encore un nouveau plaisir à consacrer ici leurs noms, en décrivant les lieux que j'ai parcourus avec elles.



ITINÉRAIRE
DE GENÈVE,
DES GLACIERS DE CHAMOUNI,
DU VALAIS,
ET
DU CANTON DE VAUD.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect général des Alpes et des riches contrées
qui environnent Genève.

AVANT de s'engager dans les Alpes, je pense que l'aperçu général de leurs masses étonnantes doit en précéder le voyage ; et c'est dans ce but que je vais transporter mes lecteurs sur l'une des sommités du Mont-Jura nommée la *Dent de Vaulion*, située à l'extrémité du lac de Joux.

Cette course, que j'ai faite plusieurs fois, m'a laissé d'agréables souvenirs. J'entrepris la dernière avec un grand voyageur, homme

8 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

estimable et très-instruit, qui avoit vu l'Amérique et les grandes Indes, mais à qui les Alpes n'étoient connues que de nom (1).

Nous en prîmes le chemin par Rolle : la route est tracée par le milieu d'un bois, et aboutit brusquement à la vallée de Joux et à son joli lac, environné de verdure. Nous suivîmes cette vallée dans toute sa longueur, qui est de six lieues, et nous arrivâmes au village du Pont, situé au pied de la montagne que nous devions gravir : cet endroit est agréable, surtout par l'aspect de la dernière partie du lac. Nous y couchâmes, et le lendemain nous montâmes notre sommité par des prairies et des bois qui souvent s'ouvroient pour nous laisser voir de charmantes perspectives : ce fut avec de telles jouissances qu'après deux heures et demie de marche nous parvînmes à la cime, où le plus ravissant spectacle s'offrit à nos regards étonnés.

C'est vraiment de ce belvédère que l'on prend

(1) C'étoit M.^r le Président Tascher, qui avoit été intendan des îles sous le vent : il avoit une commission de M.^r le comte de Vergenne auprès du gouvernement du Valais, pour laquelle il croyoit avoir besoin de moi, vu es connoissances que j'avois acquises sur ce pays.

une idée de la grandeur et de la magnificence des Alpes, dont l'étendue pour nous étoit de cent quatre-vingts lieues, à commencer des Alpes du Dauphiné jusqu'à celles des Grisons. Le Mont-Blanc est à la droite, les sommités du Mont-Rosa au centre, et à la gauche le Saint-Gothard et le Splügen; au Nord, la vue s'étendoit sur les lacs de Neuchatel et de Bienne, et sur la lisière du Mont-Jura, près de Soleure, et de Bâle même : enfin, en avant de tous ces objets, notre vue plongeoit sur le lac Léman et sur tout le pays de Vaud, ses villages, ses bourgs et ses villes.

Mais, que ces derniers objets le cédoient aux sublimes et pompeux aspects que nous offroient les Alpes ! Qui peut décrire les formes gigantesques de leurs masses colossales, et les feux lancés de tant de sommets de neiges et de glaces lorsque le soleil les colore ? Voilà donc les remparts qui séparent la France de la belle Italie, et qu'ont franchi Annibal, Othon, Vitellius, et, de nos jours, Bonaparte avec ses armées ! Leurs routes s'aperçoivent à la lunette : l'on y voit les coupés et les détroits de leurs passages, aussi bien que les commencemens des vallées surmontées d'amas énormes de glaces. Quel amphithéâtre de gloire et de

10 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

grandeur que cette chaîne de monts présente ! et quelle variété dans ses formes et ses couleurs ! A voir ces masses , qu'on pourroit regarder comme les ossemens du globe , on croiroit qu'elles ne sont point sujettes aux révolutions , que tout y est assuré et tranquille. Cependant l'on y découvre de nombreuses infractuosités , qui sont tour à tour les effets et les causes de grandes révolutions. Là s'élèvent des pics tranchans , des neiges et des glaces qui restent comme suspendues dans un repos de courte durée, et qui bientôt, dans leurs chutes et leurs élans, porteront au loin l'effroi et la désolation : ici roulent avec fracas des torrens qui comblent des lits anciens et les couvrent des débris qu'ils entraînent ; des vents chauds ont fondu les neiges , elles poussent et précipitent les glaces et les rochers jusqu'au bas des vallées embellies de la plus riche culture ; tout est en mouvement , et il n'est pas jusqu'aux nues qui ne jouent un grand rôle en se promenant sur les monts avec le bruit et l'impétuosité des plus terribles tempêtes. Mais n'anticipons pas sur les descriptions que nous aurons à faire quand nous serons sur les lieux ; reposons-nous maintenant sur le riche pays de Vaud qu'on a sous ses pieds , sur ses belles cultures

et sur le beau lac qui les réfléchit. Quelle variété dans tous ces objets ! Quelle divinité bienfaisante s'est plu à ce prodige de beauté et de grandeur !

Tout ce que nous voyons est-il l'ouvrage d'un moment ou les résultats des milliers de siècles ? Cette quantité de lacs qui découpent la Suisse, les fleuves, les rivières qui, des hautes montagnes y descendent, ne prouvent-ils pas que ce beau pays a été sous les eaux dans les tems anciens ? N'en est-il point sorti par les secousses que la terre a éprouvées ? Les sables, les granits lancés des sommités des Alpes à de grandes distances, n'attestent-ils pas ces étonnantes révolutions ? Le Plin de la France nous les a apprises dans ses *Époques de la Nature*, et, avant lui, le roi prophète les avoit signalées dans le Psaume CIV, qu'on ne peut lire sans admiration : on diroit que cet auteur sacré étoit dans le conseil de Dieu lorsque toutes ces choses arrivèrent. *Tu affermis la terre sur ses bases, tu la couvrois autrefois de l'abîme comme d'un manteau ; les eaux avoient leur lit sur les montagnes, elles s'enfuirent à ta voix menaçante, et se précipitèrent au bruit de ton tonnerre ; les montagnes s'élevèrent, les vallons s'a-*

12 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
baissèrent et occupèrent la place que tu leur
assignas.

Avant de quitter notre sommet, nous jetâmes un coup-d'œil sur le précipice qu'on a du côté de Valorbe : il est affreux et présente une idée de ceux des Alpes et de leurs horreurs (1). Nous avons été émus à la vue du grand théâtre des bouleversements de la nature; mais la saillie où nous étions nous donna un autre genre d'émotion que nous nous hâtâmes de faire cesser en nous éloignant : l'on se rappelle le triste sort de ces amans qui, sur le haut de la Dôle, trouvèrent la mort en contemplant le spectacle que nous avons sous les yeux. C'étoit un premier dimanche d'août, jour de fête annuelle, où les bergers et bergères des environs se rendent sur la montagne en habit de gala; la joie, les danses, les courses concouroient à leur bonheur, lorsque tout-à-coup l'événement le plus tragique vint répandre la consternation et la terreur, et changer ce jour en un jour de deuil général.

(1) Un peintre nommé Acre n'osa jamais jeter les yeux sur ce précipice, tandis qu'il voyoit mon beau chien l'enjamber d'une saillie à l'autre : cet animal, qui m'a suivi quatorze années dans les Alpes, s'y est fait connoître et admirer.

Nous descendîmes notre montagne en portant nos regards sur le joli lac de Joux, dont nous allions parcourir encore les rives : nous dînâmes au Pont, où nous eûmes le plaisir d'entendre ce beau genre de musique dont parle Rousseau, puis nous parcourûmes les autres parties de la vallée, dont nous admirâmes plusieurs sites. Cette vallée étoit peu peuplée lorsque des protestans, persécutés sous Charles IX, s'y réfugièrent avec divers genres d'industrie, tels que ceux de tailler des cristaux, des marcasites, des grenats, qu'ils vendent à Lausanne, Neuchatel, Genève: cœinte de montagnes boisées, elle est comme un petit monde à part, où les mœurs se sont conservées sans en exclure la douce amabilité.

Le Mont-Jura renferme plusieurs autres vallées d'un aspect agréable. Celle de Saint-Claude, entourée de rochers, est très-pittoresque, et l'industrie de ses habitans pour les tabatières en bois est connue : celle de Cornod présente aussi des sites enchanteurs, et l'on y voit un château dont le propriétaire s'étoit ménagé une retraite qui, construite comme les chaumières de la Suisse, renfermoit une bibliothèque et des instrumens de géométrie et de mathématiques ; c'étoient les jouissances du

14 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

ci-devant marquis de la Poype, homme aussi aimable qu'il est instruit (1).

La vallée de Cornod conduit par un chemin agréable à la perte du Rhône, où l'on voit le fleuve s'engouffrer avec la rapidité d'un torrent sous de grands rochers, pour en sortir parfaitement tranquille : c'est une scène d'un grand genre que les étrangers visitent souvent, parce qu'elle n'est qu'à neuf lieues de Genève, et sur la route de Lyon.

En quittant la vallée de Joux, nous prîmes le chemin de la ville de Nyon, assise sur les bords du Léman, et nous nous y embarquâmes. Comment décrire les jouissances de notre navigation ? D'un côté nous avions les riches rives du pays de Vaud, les campagnes qui l'embellissent, ses superbes vignobles en

(1) M.^r De la Poype avoit une famille charmante, et un frère cadet dont il soignoit l'éducation, et qui, dans la révolution, est devenu général. A cette époque, M.^r De la Poype sortit de France pour se réfugier à Fribourg, où il rendit les plus grands services à des infortunés. De Fribourg il vint me prendre à Genève pour aller à la Verrerie de Torrent et autour du Lac d'Annecy. Depuis cette époque, il est allé dans le Nord de l'Europe, et j'ignore s'il en est revenu. Quelques-unes de ses productions littéraires ont été publiées dans les *Transactions philosophiques*.

amphithéâtre, et de l'autre le Chablais, dont les montagnes plus éloignées sont couronnées d'assez hauts sommets. Ce pays, quoiqu'agréable, ne présente pas la riche culture de la Suisse; on n'y voit pas cette suite de beaux villages et de villes même que nous avons au-dessus de nous: Bursin, Begnin, Bursinet, où sont des domaines genevois, ainsi que Cran et Céligny, dans la plus belle situation, dominant sur le lac et regardent les Alpes, qui, doublées par leurs reflets dans les eaux limpides du lac, charment la vue par les plus magiques tableaux. Le lac étoit paisible, mais il ne l'est pas toujours; il s'y élève des tempêtes affreuses; des barques s'y engloutissent, et l'on se rappelle avec effroi le danger qu'y courut une famille genevoise qui, balotée par un furieux ouragan, fut jetée sur les rives de la Savoie, après avoir éprouvé toutes les angoisses d'un naufrage (1). On se rappelle encore cette nuit terrible de 1783, où Genève, ses environs, et surtout le lac, n'offrirent que des flots de feux et de foudre (2). Pour nous,

(1) Ce malheur arriva à M.^r de Boisy et sa famille, et au Conseiller Jallabert.

(2) Cette nuit faillit de m'être fatale. Dans la belle saison, je couche sous les acacias de ma terrasse: réveillé par le

16 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

nous naviguions sur cet élément perfide avec la plus grande tranquillité ; nous avançons vers Genève. Copet , demeure de M. Necker , le parc qui étoit la promenade de ce ministre célèbre , puis Versoy , premier endroit de la France , attiroient nos regards. L'on connoît le projet de faire de ce lieu un port et une ville qui l'eût disputé à Genève , et que Voltaire fit tomber par son entreprise de Ferney.

De ce point, le lac se resserre et fait mieux distinguer ses rives et les jolies campagnes ; mais c'est Genève qui , à l'extrémité du lac , attire tous les regards : en la voyant assise sur un coteau , l'on juge quelle doit être la beauté de ses vues. Plus nous approchons , et plus les objets ravissent. Que de jolies maisons , soit à droite , soit à gauche se font distinguer ! et si à tous ces brillans tableaux nous ajoutons les barques qui sillonnent les ondes , les unes portant dans cette ville l'abondance , les autres retournant en Suisse , dans le Chablais et le

ciel en feu , je me levai pour me réfugier dans ma salle ; mais à peine eus-je fait cinq pas que la foudre tomba sur mon arbre , dont l'écorce fut enlevée du haut en bas : j'en ai conservé le tronc comme un monument de cette terrible nuit. Cette même nuit , M.^r Desaussure étoit sur le Grimsel ; il observoit à son couchant des éclairs qui se succédoient , mais sans bruit.

Valais , l'on conviendra qu'il est peu de cités aussi avantageusement situées.

A demi-lieue de la ville le lac est dominé par le coteau de Cologni : c'est un riche vignoble, divisé en compartimens, et paré de belles campagnes ; en face, à notre droite, sont les collines de Chambésy et de Prégny , superbes sites d'où les Alpes présentent une magnificence qu'on ne sauroit décrire.

Bientôt notre attention fut attirée par des salves de canons qui venoient de la ville , et nous nous trouvâmes en peu de tems environnés de jolis bateaux et de brigantins décorés de flammes et accompagnés d'un bruit de musique et de tambours ; c'étoit une fête que les magistrats de Genève donnoient à des étrangers : l'élégance de cette flotille , celle de l'uniforme des matelots, la présence du beau sexe genevois rendoient cette fête charmante.

L'on attendit la nuit pour entrer dans la ville, afin de se donner le plaisir de lancer des feux d'artifice et des grenades qui colorèrent le port et la ville des plus vives couleurs. En débarquant nous vîmes le port bordé d'une foule de curieux qui jouissoient des mêmes plaisirs que nous. Telle fut notre entrée dans Genève.

C H A P I T R E II.

Dès environs de Genève, de la colline de Saint-Jean, du petit Sacconex et des Paquis. — Bloc de granit venu du Mont-Blanc. — Introduction au voyage de Chamouni.

Nous voici à Genève : ce seroit le moment de décrire cette ville, dont la doctrine et les lois de Calvin ont fait depuis plus de deux siècles le bonheur ; ce sera notre tâche à notre retour des montagnes, et, en attendant que le tems nous permette d'en prendre le chemin, nous allons parcourir quelques environs de la ville.

La première de nos promenades a été aux Délices, maison de M. Tronchin, où a demeuré Voltaire; nous y avons vu quelques tableaux de grands maîtres. Celui qui représente les jeux olympiques a été fait par un peintre genevois, homme vraiment de génie. Ce tableau est dans le costume antique, bien entendu et d'une belle exécution (1).

(1) On peut voir actuellement ce tableau chez celui qui l'a fait, M.^r Saint-Ours, dont nous aurons occasion de parler dans la suite de cet ouvrage.

Des Délices nous fûmes à la maison Constant , dont la terrasse plonge sur le Rhône et sur le riche bassin entre ce fleuve et le mont de Salève. Genève s'y voit en profil sans perdre pour cela de sa beauté; mais en admirant la position de cette charmante maison on ne peut se défendre de la crainte de la voir un jour s'écrouler dans le Rhône; le terrain sur lequel elle est bâtie est un assemblage de petits cailloux liés par un gluten, ouvrage des eaux qui, dans les anciens tems, couvroient le pays; le fleuve même en lime les bases, et une grande fracture qui s'élève à peu de distance de la terrasse, et presque à sa hauteur, le démontre manifestement : des murs, quelques travaux pour la consolider, seroient donc une sage précaution à prendre.

De cette terrasse la vue s'étend sur le cours du fleuve, sur sa jonction avec l'Arve, et au-delà sur le coteau de la Bâtie qui, par sa nudité de culture et de maisons, mis en opposition avec celles que l'on a en face, fait un repos agréable à l'œil. Nous quittâmes ce charmant belvédère pour prendre un sentier qui le tourne : la descente est rapide et mène à une maison dont la désignation de *dessous terre* indique la situation. Cette promenade est des

20 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

plus pittoresques : nous vîmes de cet endroit le joli tirage au mousquet situé au-delà du Rhône, et les beaux jardins qui s'étendent jusqu'à sa jonction avec l'Arve.

Revenus sur la colline de Saint-Jean, nous prîmes le chemin du beau village du petit Sacconex. Nous nous arrêtâmes à la maison d'une dame (1) dont l'ame bienfaisante ne s'occupe qu'à secourir les infortunés : la vue de la rive opposée du lac, celle de Genève et des Alpes, qui s'élèvent en amphithéâtre, rendent cette position magnifique ; d'autres maisons non moins bien situées nous arrêteraient agréablement. Nous parcourûmes aussi le district de Prégny, superbe site, et de là nous fûmes à la belle auberge de Sécheron, connue sous le nom d'hôtel d'Angleterre, et où la proximité du lac a permis de ménager aux voyageurs toutes sortes de jouissances.

Nous vînmes ensuite au tirage des Pâquis, où les Genevois s'exercent à tirer au blanc. La salle contient les portraits des rois de cet exercice : le jour où le plus habile est couronné est un jour de fête publique ; l'on s'y rend de la ville sur des barques ornées ; les magistrats y

(1) Madame de Chandieu.

sont invités ; tout s'y passe en bon ordre , et le retour à la ville , au son des instrumens et au bruit des canons , est une entrée triomphale. Lorsque l'empereur Joseph II vint à Genève , on voulut lui donner un semblable plaisir : on avoit préparé un brigantin , et on alloit lever l'ancre lorsqu'un banc mal assuré lui fit désirer de retourner à terre ; il est vrai qu'un grand vent du nord n'auroit pas rendu la navigation agréable. Ce prince fut cependant flatté du concours immense de toute une nation bordant la haie sur son passage.

Des Pâquis nous prîmes un bateau pour entrer en ville et voir de jour ce que nous n'avions vu que de nuit. Deux blocs de rochers frappent la vue. Quelle est leur nature , et d'où sont-ils venus ? on les prendroit pour les pointes de quelques montagnes englouties sous les eaux ; mais ce ne sont que deux blocs de granit qui , dans les bouleversemens du globe dont nous avons aperçu les terribles effets de dessus la Dent de Vaulion , ont été transportés du Mont-Blanc , comme pour servir de témoignage de ces grandes révolutions ; nous en verrons d'autres quand nous parcourrons les Alpes.

Depuis l'un de ces blocs commence le Rhône ;

22 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

on le voit quitter le lac assez rapidement, et aller partager la ville en deux parties : ses eaux sont d'un beau bleu de Prusse, et contrastent avec celles de l'Arve qui s'y jettent à demi-lieue de là ; celles-ci sont blanchies par les sables des torrens et ceux de quartz qu'elles charient depuis la vallée de Chamouni.

Enfin nous allons prendre la route de cette fameuse vallée : de grandes beautés nous y attendent ; elles exciteront en nous de nouvelles sensations ; nous nous trouverons dans un autre monde. Adieu aux plaines de Genève et de la France ; des vallons sauvages et de hautes montagnes vont leur succéder ; des détroits entre de grands rochers suspendus sur nos têtes seront nos passages : sans aller en Laponie et sous le pôle glacial, nous en éprouverons les rigueurs. Des glaces et des neiges éternelles entre la France et l'Italie, quel phénomène ! C'est un autre ciel, une autre terre et d'autres hommes que nous aurons à étudier, et qui ne nous sont connus que depuis environ cinquante ans. C'est à quelques Anglois que l'on en doit la découverte : de Genève ils s'aventurèrent jusqu'à Chamouni, puis il y eut une lacune de dix-huit années entr'eux et l'illustre Desaussure et moi. J'ignorois leur

voyage ; c'est de dessus la sommité des Voirons que la vue des Alpes m'enflamma du désir de les connoître : l'on n'en savoit dire autre chose, sinon que c'étoient les *montagnes maudites* , d'un aspect affreux et nullement habitées ; de là les précautions que j'eus de me charger de pain. Deux voyages faits avec deux hommes de mérite (1) m'en donnèrent une autre idée : nous n'y trouvâmes , il est vrai , que du pain cuit depuis six mois , du laitage et quelques œufs. Il n'y avoit pas d'auberge , point d'autres chambres que des granges ou le fenil pour nous abriter ; mais nous y fûmes accueillis avec la plus grande bonté et les plus tendres soins par une honnête veuve dont le nom passera à la postérité. Depuis ces deux voyages , cette respectable personne fit construire des chambres qu'elle meubla , et qui ont été le modèle d'excellentes auberges , dont la plus grande est tenue encore par son fils. Ce pays changea bientôt de face : mes premières descriptions et les savans voyages de l'illustre Desaussure , qui , ainsi que moi , s'y rendoit toutes les années , y attirèrent les

(1) L'historien de Genève M.^r Béranger , et M.^r le Ministre Dentan , jeune savant , dont la carrière a été bien courte.

étrangers. Ce fut alors que j'eus l'avantage d'être connu du souverain du pays, qui ne cessa d'encourager mes découvertes, et qui recevoit avec bonté les plans que je lui adressois pour en ouvrir l'entrée par de bons chemins. Dès qu'ils furent accessibles aux chevaux et aux chars, on y vit arriver en foule des voyageurs de tous les pays, des savans, des botanistes, des physiciens; d'abord l'élite des Anglois, puis des Allemands, et enfin des François, quand ils connurent, soit mes Alpes Pennines, dédiées au monarque de leur nation, soit les ouvrages de M. De Luc et surtout ceux de M. Desaussure. Tels ont été les fruits de nos découvertes et des grands tableaux qui en ont été faits (1).

(1) Les plus considérables de ces tableaux sont les six que j'ai faits pour Louis XVI, et qui ont été placés à son cabinet d'histoire naturelle à Paris; les quatre qui ont été donnés à M.^r Necker par le Sénat de Genève, deux que j'ai présentés au Roi de Sardaigne, un au Grand-Duc de Russie, devenu Empereur; deux à mylord Clive, etc. etc.



CHAPITRE III.

Départ de Genève. — Bonneville. — Belle vallée de Songi. — Cluse. — Superbe vallée de Maglan. Caverne de Balme. — Beaux hosquets. — Cascade d'Arpenas. — Magnifique aspect des montagnes et du Mont-Blanc depuis Saint-Martin.

LA route que nous allons prendre est au Sud-Est de Genève. Dans cette journée nous aurons deux villes à traverser, qui sont Bonneville et Cluse : la première est à cinq lieues, et la seconde à huit ; il nous en restera encore trois et demie jusqu'à Saint-Martin, près du pont de Salanches.

A peine sommes-nous à un quart de lieue de Genève, que nous avons à remarquer la Boissière, superbe maison de campagne qui laisse voir à sa droite les trois sommets du Mont-Blanc, montrant leurs têtes par-dessus le petit Salève : l'éclat des glaces les fait prendre souvent pour de beaux nuages. Près du village de Chêne, l'on a en face le Môle sous la forme d'un pain de sucre, et à gauche le glacier du Buet, dont nous aurons à parler.

A deux petites lieues, la route est coupée par

le vallon de la Ménoge, rivière qui y circule; on y descend, et à peu de distance au-dessus du pont l'on est en plaine pour toute la journée: dès ce point, la route, ombragée de grands arbres, est belle; les campagnes sont riantes, et au loin la vue s'étend vers le lac d'Annecy, dont on ne voit que les montagnes qu'il baigne.

A une lieue, près de Bonneville, on voit sur un rocher escarpé les ruines du fort de Faucigny, détruit dans les guerres du seizième siècle, ruines qui nous représentent encore l'image de l'oppression de la portion la plus respectable du genre humain. La Savoie étoit alors hérissée de châteaux; c'étoit là que des hommes avides apportoit la dépouille du foible, et en jouissoient dans une tranquillité cruelle, comme l'aigle dans son aire déchire avec sécurité les membres palpitans de sa proie.

En avançant vers Bonneville, le pays est resserré par deux montagnes: on conjecture bien que le détroit qu'elles forment est l'une des portes des Alpes par où l'on doit passer, mais on ne voit rien encore au-delà; le pays est gazé, et, excepté des nues qui se promènent le long des montagnes et qui en prennent le chemin, l'on ne sauroit à quoi s'en tenir pour le choix de sa route. On avance cependant;

on passe au pied de collines agréables par leur belle verdure et de quelques vignobles d'un vin mousseux, mais mal cultivés. Enfin l'on arrive à Bonneville par une chaussée qui le dispute en beauté à celle de Versailles.

Bonneville, située près de l'Arve, se présente assez bien. C'est une grande place, ornée d'un hôtel-de-ville, d'une fontaine et d'un rang de peupliers. Autrefois elle étoit le siège d'un Intendant, aujourd'hui elle est celui d'un sous-préfet; autrefois encore il n'y avoit pas d'arbres, et je ne cessois d'en montrer l'utilité contre les fièvres dont on y étoit atteint. L'auberge de cette ville est bonne; quelques chambres ont vue sur l'Arve et sur la vallée du Môle, que nous aurons à parcourir pour aller à Cluse, ce qui forme un beau tableau que le Mont-Brezon qu'on a en face embellit encore. Le Môle, au pied duquel on est, ne présente qu'un pâturage jusqu'à son sommet, qui est de sept cent soixante toises sur le lac; comme il n'a plus la forme d'un pain de sucre, des voyageurs qui vouloient y monter ne le reconnoissant plus, s'en retournèrent sans remplir le but de leur voyage. La vue que l'on a de dessus son sommet est des plus belles; il fait un beau contraste avec le Mont-Brezon,

28 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

dont les bois et la culture se présentent en amphithéâtre.

De Bonneville pour aller à Cluse, la route est superbe, et c'est un plaisir d'y rouler dans une voiture ouverte. Que j'ai connu de gens qui, renfermés dans leurs carrosses, arrivoient à Cluse et à Salenches sans avoir rien vu, rien observé; cependant le pays que l'on parcourt est pittoresque. A la droite, l'église de Vergi touche au ciel, et sur la gauche les campagnes de Marigny, dominées par les montagnes qui séparent ce pays de la vallée de Taninge, forment des vues charmantes. En avançant vers Cluse on passe quelques villages dont les habitans sont, sinon riches, du moins très-à leur aise, et ceux de Songi peuvent passer pour tels. L'église avoit un beau clocher que Albite fit abattre, comme tous ceux de la ci-devant Savoie, et leurs restes ne sont plus que des tronçons qui semblent avoir été ravagés par la foudre.

Quoique ce pays n'offre pas encore les merveilles auxquelles on s'attend dans les Alpes, on y jouit de la fraîcheur des montagnes, et l'on commence à trouver dans les couleurs des objets, des teintes qui charment la vue; la verdure des bois et celle des prairies devient

plus vive et plus éclatante à l'œil ; l'air est plus pur , plus balsamique. De Songi à Cluse , le pays est vraiment de toute beauté : on touche le pied de montagnes magnifiquement boisées , et l'on aperçoit au-dessus l'entrée du superbe vallon de la Chartreuse du Reposoir.

Le chemin qui conduit à ce ci-devant couvent commence , dès le village de Songi , par une gorge sauvage et tortueuse ; mais après une lieue et demie le plus riche vallon s'ouvre tout-à-coup aux yeux étonnés ; de superbes prairies , des collines ensemencées , de jolis bois , une rivière poissonneuse , des pâturages sous des rochers escarpés , enfin la Chartreuse elle-même , beau bâtiment dans la situation la plus agréable ; tout enchante , et la réception hospitalière des hommes paisibles qui l'habitoient , ajoutoit encore aux délicieuses sensations que ce lieu faisoit éprouver. J'y étois avec mon jeune fils : nous vîmes que si nous descendions par le chemin que nous avions suivi en montant , nous serions surpris par la nuit , ce qui nous décida à descendre par le lit du torrent encombré de mille débris et de grands blocs , sur lesquels nous sautions en courant. La moindre glissade pouvoit avoir des suites fâcheuses ; nous

eûmes le bonheur de n'en point faire , malgré la célérité de notre course , et nous arrivâmes dans la plaine qu'il étoit encore jour. Quoique de tels exercices soient dangereux , je ne les ai jamais fui ; ils forment les yeux sur les distances , et donnent au corps et aux jambes une souplesse absolument nécessaire dans de tels voyages.

De Sougi , qui est à une demi-lieue de Cluse , l'on ne découvre pas encore cette ville ; la beauté du paysage contribue aussi à la faire oublier. Ici , des touffes d'arbres couronnent une colline ; là , les prairies verdoyantes s'élèvent parmi les rochers : on ne sauroit encore entrevoir par où l'on doit sortir de la vallée ; les rochers qui surplombent le chemin masquent le passage qu'on ne découvre que subitement lorsqu'on parvient aux rives de l'Arve ; c'est là que l'on peut observer l'affaissement de la montagne , et concevoir sa chute , plus ou moins prochaine. Cependant , la sécurité des habitans est telle , qu'une maison vient d'être bâtie contre le rocher même , et une autre vis-à-vis.

Nous voici à la seconde porte des Alpes : cet endroit est l'un des plus pittoresques ; on voit le fleuve descendre d'une sombre vallée

resserrée par de hautes montagnes magnifiquement boisées et couronnées de rochers sourcilleux ; les nues qui s'y promènent les coupent à différentes hauteurs, les relèvent, les éloignent, et augmentent par leurs effets magiques les beautés de cet aspect, déjà si imposant et si neuf.

Avant de passer le pont élevé sur l'Arve, on voit un petit sentier taillé dans le roc, du haut duquel l'on jouit de la vue de la vallée qu'on a parcourue depuis Bonneville : ce site est agréable, et l'ensemble des montagnes forme un beau tableau.

Mais ce qui intéresse dans ce sentier, ce sont les granits qu'on y voit ; on dirait qu'on les a taillés et brisés sur la place, et en effet ils le sont ; tout le sentier en est semé, et bien certainement les montagnes depuis Genève ici, et d'ici à Salanches ne sont que des montagnes calcaires.

Quel phénomène que ces granits, et comme ils démontrent bien les effets des anciennes révolutions du monde ! Quelle force a pu les transporter à la place où on les voit ? ils n'ont pas même été roulés par l'Arve, car ils ne sont point arrondis par le frottement qu'éprouve tout caillou flotté par les eaux ; ils ont

32 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

donc été lancés du Mont-Blanc, comme des bombes, de sommité en sommité : l'esprit se confond à de telles idées.

De dessus le plateau où nous sommes, on voit la ville de Cluse, adossée à des rochers qui semblent la menacer de leur chute : peuplée en grande partie d'horlogers et de quelques autres artisans peu riches, elle auroit été oubliée des gens aisés qui passent la plus grande partie de l'année dans leurs campagnes, s'ils n'y avoient été rappelés par des fêtes patriotiques. Chaque année, à l'une des fêtes de la Pentecôte, les bourgeois, en armes et en uniforme, alloient tirer un oiseau sur un roc fort élevé ; celui qui le renversoît étoit reconnu abbé de la Basoche, et le premier usage qu'il faisoit de son titre étoit celui de créer un bourgeois : cet ordre de chose a changé depuis la réunion de la Savoie à la France.

De Cluse l'on croiroit ne pouvoir continuer sa route qu'au travers des montagnes, tant la gorge de laquelle descend l'Arve est étroite et sauvage ; mais on est agréablement surpris de trouver un beau chemin le long de la rivière. Je m'arrête ici pour parler de l'impression profonde que m'ont toujours fait ce chemin, et les objets qui vont passer sous nos yeux.

De tous les aspects des Alpes, il en est peu qui, dans un aussi court espace que celui que nous allons parcourir, présentent autant de beaux contrastes. Dès l'entrée de ce détroit, l'œil est frappé de la majesté des montagnes, de la variété de leurs formes, vraiment neuves, et de leur belle décoration. L'Arve rapide, les prairies verdoyantes qui la bordent, et les monts couverts de noirs sapins, donnent une fraîcheur qui délasse et fait plaisir; mais, en avançant, la vallée s'élargit et prend la forme d'un cirque d'une grande magnificence, dont l'Arve occupe le fond. Les monts y présentent quelques pentes arrondies et vertes, mais la plupart, taillés à pic, sont des rocs vifs et tranchans. A considérer leurs couches horizontales, leurs fêlures, on les prendroit pour d'antiques forteresses: leur figure gigantesque, leur belle vieillesse est relevée d'arbustes de toute espèce et de fourrées de bois; les uns foncés, les autres d'un verd clair: toutes ces diverses décorations embellissent tellement la route, qu'il n'est pas d'endroit où l'on ne voulût s'arrêter pour en jouir en détail.

Ces montagnes, dont l'ensemble est si théâtral, ne sont pas moins intéressantes de près; leurs larges couches forment des galeries, des

34 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

péristiles , des voûtes exhaussées qui les surplombent : tel est l'aspect que présente l'entrée de la caverne de Balme , qui se voit à deux cents toises au-dessus du chemin. Le sentier pour y aller est pénible , et la dernière partie est un roc qu'il faut escalader. De cette hauteur, la vue de la plaine, embellie par les gracieux contours de l'Arve, dédommage des peines que l'on a eues pour y parvenir : le dôme avancé au-devant de la grotte en fait le cadre; on y entre éclairé par des flambeaux , et bientôt on est enseveli sous deux cents toises de rochers tapissés de stalactiques réfléchissant la lumière; les formes bizarres de ces productions singulières , leurs jeux sous ces voûtes spacieuses et de formes gothiques , prêtent à l'imagination : l'on se croit transporté dans le séjour des fées. A vingt minutes de marche l'on est arrêté par un puits si profond que l'explosion d'une grenade ne se fait entendre que long-tems après l'y avoir jetée; enfin cette caverne est divisée par d'autres branches dans lesquelles on ne peut entrer qu'en s'y traînant , et l'une d'elles faillit d'être le tombeau d'un Russe qui, pour en sortir, ne put en forcer le passage qu'aux dépens de ses épaules ,

qui furent déchirées et mises en lambeaux (1).

Du pied de la caverne de Balme la route est charmante , quoique serrée par les montagnes et l'Arve ; les caps et détroits qu'elles forment produisent des coups-d'œil d'optique inattendus et tout-à-fait magiques. Mais rien n'approche en beauté des bosquets de Maglan : on n'y voit pas de belles avenues , moins encore des jardins compassés , des allées droites et uniformes , des forêts coupées , taillées en tous sens avec symétrie , ces chefs-d'œuvres d'un air froid et glacé ; notre admiration se porte sur la simple nature ; et de jolis vallons cachés par des arbres touffus , des rocs semés çà et là , couverts d'une belle mousse , recèlent d'aimables réduits entrecoupés de ruisseaux limpides , et par des échappées que forment les bois l'on découvre l'Arve et les montagnes qui sont au-delà , tandis que , du côté où l'on est d'autres percées font découvrir

(1) Il existe dans les terres de M.^r De la Poype , en Dauphiné , un lac sous une grotte nommée aussi *la Balme* ; il y fit faire un bateau , dont mon fils aîné se servit pour y naviguer à la lueur des flambeaux : quelque tems après il s'y abandonna à la nage , traînant avec lui des bougies enchassées sur du liége ; et cette dernière navigation fut de plus de demi-lieue.

56 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

les rochers nus d'une montagne qui semble toucher au ciel et menacer de sa chute : c'est bien ici que l'on aime à s'égarer , et que se réalisent aux yeux enchantés les jardins d'Armide et les retraites sacrées des beautés qu'ont chanté les poètes. Tout ce que l'art et l'imagination créent pour offrir des sites romantiques trouve ici son modèle : c'est la simple nature qui a fait des prodiges en se jouant. Que d'attraits ce lieu n'a-t-il pas ! on s'y promène avec de si douces sensations qu'on croit les éprouver pour la première fois : il semble que ces beautés tranquilles mêlent leur langage à celui du plus pur amour , de l'innocence et de la paix (1).

En avançant du côté de l'Arve , on arrive au bord d'un vallon embelli encore d'une eau si limpide que les vertes prairies , les rochers ,

(1) Je m'y suis trouvé avec une beauté Genevoise , qui nous donna une image de celles qui habitoient les jardins d'Armide. On la découvroit sur les rochers , on alloit l'y joindre , et un moment la portoit à l'extrémité d'un vallon où elle s'échappoit à nos regards pour reparoitre sur les bords des ruisseaux , ou sous des bouquets de bois. Ce fut en 1783 que je fis la découverte de ces lieux enchanteurs , où j'ai conduit , depuis cette époque , M.^{me} d'Arnas et ses sœurs , et , après elles , M.^r Semonville et M.^r Maret.

les bois s'y réfléchissent avec leurs belles couleurs: c'est un des plus beaux tableaux que je connoisse. Enfin on sort de ce site pour rentrer dans le chemin et arriver à Maglan, village exposé aux chutes des rochers; et déjà l'on voit de grands blocs qui ont roulé au milieu des prairies. Cette idée attriste les âmes sensibles, surtout lorsqu'on pense que ce petit endroit est habité par des hommes industrieux, par des femmes dont plusieurs ont des grâces naïves et piquantes.

Du chemin que l'on suit en droite ligne, on voit à droite des montagnes superbement habillées, et des villages dans des fourrées de bois, des prairies, des champs et des habitations presque aériennes que l'on aimeroit à parcourir. Ces coteaux, ces éminences couvertes de bois, de pâturages et de vergers, sont constamment rafraîchies par les eaux des torrens et par les nues qui s'y promènent et y déposent leurs sels. On ne peut se lasser d'en admirer la verdure et la fertilité. Le haut de ces montagnes présente encore de beaux rochers plaqués de vieilles neiges, dont la fonte insensible fournit des filets d'eaux semblables à des gâlons d'argent au milieu des bois.

A gauche l'on a d'autres vues; ce sont des

33 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

rochers démantelés, déchirés, montrant leurs cimes teintes de pourpre par les derniers rayons du soleil ; puis on arrive auprès de la cascade d'Arpenas, dont la hauteur est de huit cents pieds, mais qui seroit plus belle si elle ne s'appuyoit pas sur les rochers. La montagne qu'elle parcourt dans sa chute est des plus remarquables par ses couches concentriques qui attestent son affaissement.

Après cette cascade on approche du hameau de Méribelle, qui se présente comme voulant barrer le chemin. Cet endroit, où le marquis de Salles fit élever une batterie, arrêta quelque tems les François, et ne fut emporté que lorsque ceux-ci l'attaquèrent depuis les hauteurs. De cet endroit on voit la ville de Salenches, assise aux pieds d'une montagne bien cultivée au-delà de l'Arve, dans une charmante position, d'où le Mont-Blanc se présente avec toute sa majesté ; nous l'apercevons aussi comme de beaux nuages éclairés par le soleil, lors même que tout est déjà dans l'ombre. Enfin nous arrivâmes à Saint-Martin, près du pont de l'Arve, où l'on se hâte d'aller pour jouir de la vue du Mont-Blanc et de l'aspect des autres montagnes.



CHAPITRE IV.

Auberge de Saint-Martin.—De Salenches.—Du Mont-Ravet et des granits du torrent de la Frasse.—Eaux thermales de Saint-Gervais.

SAINTE-MARTIN, petit endroit, est devenu quelque chose depuis l'établissement de l'auberge qui a été construite par M. Chenet, homme actif et intelligent; c'est là que l'on trouve de jolies chambres et les montures, soit à selle, soit à char, nécessaires pour aller à Charnouni. Cet établissement est coûteux par l'entretien qu'il exige, vu l'âpreté des routes. De ce lieu l'on jouit des plus belles vues; les étrangers y séjournent quelquefois, retenus par les agrémens qu'ils y trouvent. Si l'on y arrive d'assez bonne heure, l'on peut se faire conduire sur le Mont-Rosset, charmante promenade. Ce site présente deux magnifiques points de vue: au Nord, c'est l'aimable vallée de Maglan, avec ses jolies montagnes, leurs rochers languetés, leurs pâturages et les gorges qui les coupent: ce tableau est vaste et ne ressemble à rien de ce que l'on a vu.

Au midi, l'aspect est plus grand encore, et

d'un genre sévère. C'est le Mont-Blanc, disputant aux plus beaux nuages leur couleur de pourpre et de feu; ce sont des glaciers qui, de la plus grande hauteur, descendent entre les gorges et les bois; ce sont de grandes aiguilles, qui découpent le ciel par leurs formes hardies que l'on a cru long-tems ne pouvoir jamais être surmontées, que j'ai vu à trois cents toises au-dessous de moi, et qui semblent être élevées comme des forteresses pour défendre les approches de leur dominateur.

De ces grands objets l'œil descend pour se reposer sur les parties boisées des montagnes, et sur les belles cultures qui sont à leurs pieds jusqu'au site d'où nous les contemplons. Nous avons aussi sous nos yeux et comme une carte, la plaine de l'Arve qui, dans l'ancien tems, a dû être un lac dont les eaux couvroient tout le pays jusqu'à Cluse; derrière nous, nos regards plongent sur l'ancre de la Frasse et sur son torrent, qu'entravent de grands blocs de granit amenés des bases des glaciers même. Quelle force n'a-t-il pas fallu pour les y précipiter! Transportons-nous par la pensée à l'époque de leur renversement: témoins de leurs chutes terribles, nous en entendons le fracas; nous voyons avec effroi ces masses im-

menses de pierres et de débris, entraînant dans leur course les forêts, et formant des montagnes dans les plaines (1).

Salenches, qui est aussi sous nos pieds, mérite qu'on en dise quelque chose. Cette ville est très-ancienne, ses habitans sont honnêtes: avant la révolution elle avoit une bourgeoisie, un gouvernement à elle propre, et un chapitre que les chanoines, au nombre de douze, desservient. L'église est grande, assez décorée, mais moins riche qu'autrefois en ornemens: le culte ne s'y faisoit plus pendant les jours révolutionnaires; il y fut rétabli par l'organiste, qui, sans le secours des prêtres dispersés, y rassembla les habitans et continua les cérémonies de l'église (2).

Salenches a quelque commerce, surtout en bestiaux, et ses marchés sont considérables. Le sexe y est assez bien, même aimable;

(1) Le torrent de la *Frasse*, qu'on aime parcourir, offre de beaux sites, et divers bassins au pied des cascades embellissent ce lieu, tantôt gai, tantôt sauvage.

(2) M.^r le musicien Blondel, dont je parle, a cherché à former des élèves dans son art; mais il n'en a trouvé que pour les instrumens. Si l'on n'a pas beaucoup de goût pour le chant, on en a beaucoup pour la danse, plaisir que l'on s'est plu à procurer à quelques étrangers.

42 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

depuis la révolution, les hommes y courent après la fortune, sans penser que ce qu'ils rapporteront chez eux ne les dédomnagera jamais de ces douces et modestes jouissances qui faisoient autrefois leur bonheur.

La position de cette ville devoit être plus pittoresque, s'il est vrai qu'autrefois le fond de la vallée fut un lac : on le dit, et tout le fait croire, puisque ce fond est encore en grande partie submergé par l'Arve. Le torrent qui passe dans la ville lui donne des truites, ainsi que l'Arve qu'elles remontent depuis le Rhône, et les bois fournissent beaucoup de gibier aux chasseurs.

Les environs de Salenches sont champêtres, et ses montagnes très-pittoresques. Le Mont-Varens, sur Saint-Martin, présente des habitations élevées, des plateaux d'un beau vert, des rochers fendus, crénelés, des précipices, des cascades, enfin de jolis détours et des pâturages de chamois.

La commune de Saint-Roch-sur-Salenches, et celle de Cordon, sont remarquables par la beauté des femmes; leurs traits sont fins, leur teint est superbe, et elles ont beaucoup de gaieté et d'ingénuité.

Ce pays possède une source d'eau thermale;

elle est dans la possession d'un habitant de Saint-Gervais (1), et sur la route de ce village : c'est une promenade d'une lieue et demie ; la source se voit au fond d'un vallon qu'occupe le torrent de Bonnant ; il est sauvage, et partout boisé, mais l'entrée est un joli tapis de verdure où paissent des brebis. La galerie que le propriétaire a ouverte a actuellement cinquante-trois pieds de longueur ; elle se termine à un roc feuilleté d'où sort la source chaude, que j'ai trouvée au même degré que celle d'Aix, qui est le 33.^e du thermomètre de Reaumur ; de sorte qu'elle peut devenir, avec le tems et en faisant beaucoup de dépenses, un lieu fréquenté où l'on pourra prendre des bains de vapeur ou d'immersion, et des douches. L'analyse que viennent d'en faire les professeurs de Genève ne laisse aucun doute sur leur efficacité. D'après leur rapport, elles annoncent la présence des sels à base de chaux, des muriates alcalins et terreux, des sels magnésiens et peut-être alumineux, de l'acide carbonique libre, et une vapeur d'hydrogène sulfuré, plutôt libre que combinée, ne déposant aucun atome de soufre sous l'impression des réactifs les plus propres à le libérer.

(1) M.^r Contard.

47 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

Du Mont-Rosset nous revenons à Saint-Martin : la chaussée est belle, et le seroit davantage si, comme celle de la Bonneville, elle étoit ombragée d'une plantation d'arbres ; le pont que nous passons fut renversé il y a vingt-neuf ans par la violence de l'Arve ; on y lisoit , avant ce malheur , des vers qui peignoient la piété des habitans (1).

Nous sommes revenus accompagnés de M.^r le médecin Blondel , avec qui j'ai été aux eaux thermales. L'air de Salenches est salubre, et cependant il y a des médecins et des pharmaciens moins occupés à la ville que dans les campagnes ; M.^r Blondel , qui , en qualité de chirurgien , a servi sept ans dans les armées d'Italie , fait beaucoup de bien par son talent et son désintéressement : dans ses loisirs il s'occupe de physique et d'électricité par des moyens ingénieux qui répondent parfaitement à la singularité de son génie.

En nous entretenant de Salenches , nous nous acheminâmes à Saint-Martin. Je ne vois jamais ce village et ses hameaux dans des

(1) Vous que le Ciel couronne et la terre révère,
Fille du Tout-Puissant et mère de son fils ;
Vous qu'il daigna lui-même appeler notre mère,
Daiguez de vos enfans écarter les périls.

fourées de bois sans me rappeler qu'ils ont servi de refuge à un sexe foible et opprimé qui, poursuivi comme appartenant à des émigrés, vivoit dans le trouble et les alarmes : j'y ai vu une femme charmante y chercher, à toute heure de la nuit un lieu pour y reposer sa tête; j'y ai vu des ecclésiastiques d'un âge avancé s'abriter sous des rochers, et les maîtres de l'auberge où nous sommes leur porter des alimens pour soutenir leur misérable vie.

C H A P I T R E V.

Départ pour Chamouni. — Inscriptions de Passy.
— Cascade de Chede. — Lac de Chede. — Vue
du Mont-Blanc. — Vallée de Serves. — Monu-
ment du malheur arrivé sur le Buet. — Du passage
de l'Arve où commencent les montagnes de
granit. — Bel aspect de la vallée de Chamouni.
— Glaciers des Bossons.

DE Saint-Martin à Chamouni il y a sept lieues, mais les objets intéressans que l'on voit prennent une journée.

D'abord la route est en plaine pendant une lieue et demie; on longe le bas du coteau de Passy, beau village guindé sur la hauteur et

où je découvris, il y a trente ans, les belles inscriptions romaines qu'on voit aujourd'hui au bas de la Tour. Ce pays fut le refuge des grands de Rome qui fuyoient les révolutions de leur patrie : il étoit embelli par le lac ; des villes s'y voyoient, et Passy en étoit une, car l'on trouve dans ses vignobles des restes de bâtimens considérables.

Les hauteurs de Passy sont couronnées par les rochers du Mont-Varens et ceux d'Anterne qui les suivent ; le Varens est entrecoupé par de riantes plateformes d'un beau vert, et ses rochers pyramidaux, où l'on ne voit aucune apparence d'ordre et de symétrie, s'élèvent au-dessus des vignobles, des arbres fruitiers et des prairies en amphithéâtre dans une espace de trois lieues. Vis-à-vis de Passy on voit la gorge du Nant-Borant, que l'on prend pour monter le Bonhomme, et pour pénétrer par là à l'Allée-Blanche, dans la Val-d'Aost ou le petit Saint-Bernard : les neiges qui couvrent les sommités du Bonhomme annoncent la hauteur de son col. C'est dans la vallée du Borant qu'est située l'église, ou chapelle de Saint-Nicolas, dédiée à Notre-Dame. Cet endroit est fameux par le pèlerinage du 13 Août ; on y vient de la Taren-

taise, de la Val-d'Aost et de la Savoie, et c'est vraiment un spectacle que de voir descendre des gorges des montagnes et de leurs sommets, des femmes, des enfans qui, vus du bas, ne semblent que des mouches : ce sont des vœux faits à la sainte que l'on vient accomplir.

Parvenus à l'extrémité de la plaine que nous parcourons, on va voir la cascade de Chède, peu haute il est vrai, mais belle par sa nappe d'eau et le bel iris qu'elle forme. De là on monte un chemin rapide, qui a été bon, et qui ne l'est plus; c'est dans cette route qu'on voit au travers des arbres l'Arve écumante dans un grand enfoncement où se trouve le pont des Chèvres : j'ai décrit ce qui arriva à une caravane qui, n'osant le passer à mulet, fut tirée d'embarras par les mulets même; car tandis qu'on prenoit conseil sur ce qu'on devoit faire, ils s'y portèrent brusquement. C'est là aussi que l'on voit un grand saut que fait l'Arve par-dessus les rochers, et c'est une scène d'un grand genre.

En continuant de monter on arrive au petit lac de Chède, dont l'extrémité offre un magnifique point de vue du Mont-Blanc, qui semble très-rapproché; de là l'on commence

à voir les innombrables crevasses de ses glaces, et l'on prend une idée de son immense hauteur : cette région, qui semble ne pas tenir à la terre, étonne la pensée et fait un contraste admirable avec les eaux limpides du lac, les charmantes prairies et les beaux arbres qui l'encadrent (1).

A peu de distance de ce lac on arrive au Nant noir, qui offre une image des dévastations et décombres des montagnes ; il est dangereux dans les subites crues d'eau : c'est là qu'aidé de mon jeune fils j'eus le bonheur de sauver un prince russe. Le passage d'un char dans le fond de ce torrent offre de ces scènes qu'on ne voit pas sans inquiétude.

De ce point de la route, on descend jusqu'à Serves, petite mais charmante vallée fermée à l'orient par le Mont-d'Anterne, qui s'é-

(1) M.^r de Saussure, en parlant de ce petit Lac dans le I.^{er} vol. de ses *Voyages aux Alpes*, dit : « M.^r Bourrit » a peint le Mont-Blanc du bord de ce petit lac : les eaux » du lac et les arbres qui l'entourent, forment le devant » du tableau ; plus loin sont les montagnes boisées, de » l'autre côté de l'Arve, et par-dessus leurs sommets » s'élèvent les cimes neigeées du Mont-Blanc. Ce tableau » est du plus grand effet ; il répond parfaitement à la » beauté du site. »

ecroula il y a soixante ans , et dont la fumée fut vue du Piémont , où l'on crut qu'elle venoit de l'éruption d'un volcan. C'est à Serves qu'un monument a été élevé pour éterniser la mort tragique d'un jeune Liégeois qui , mal conduit , périt dans une crevasse du glacier du Buet. Les voyageurs ne devroient gravir ce mont que du côté de la Valorsine , parce que c'est la route la plus facile et la plus sûre : elle me coûta quatorze jours de recherches dans un tems où il n'y avoit de recherches et de tentatives que celles que je faisais. On s'arrête à Serves , dans la maison des mines qu'on nomme le Château. L'entreprise de ces mines auroit pu avoir des succès si ceux qui l'ont commencée n'avoient pas fait des dépenses de jouissance plutôt que d'utilité.

On voit dans cette vallée les ruines d'un fort qui a été le théâtre de quelques romans : par sa position il défendoit l'entrée de la vallée de Chamouni.

Après Serves , la scène change , ainsi que la nature des montagnes , et elle devient toujours plus théâtrale : l'on a l'Arve à traverser au pied d'un détroit de l'aspect le plus sauvage. Un pont qu'on croyoit solide a été entraîné il y a trois ans , et un autre pont d'attente a été

construit à sa place : c'est au passage de celui-ci qu'on voit une scène d'Alpes qui laisse des souvenirs. Il faut décharger les chars, les démonter, les porter sur les épaules de l'autre côté de la rivière, et la passer sur des poutres mal unies et pliantes sous le poids des porteurs : on voit tout cela avec une sorte de crainte, et l'on croit être tombé entre les mains des voleurs de caravanes, dépouillant d'infortunés voyageurs dans les déserts de l'Afrique : le lieu de ce passage, vraiment sauvage, entouré de rochers et de noirs sapins, et où commence une route escarpée, prête à l'illusion.

La rivière passée, plus le chemin monte, et plus le fond de l'Arve devient profond : les yeux plongent sur d'affreux précipices, sans qu'on ait la crainte d'y tomber; de sombres rochers et de noirs sapins sont devant vous, et, pour comble de merveille, les glaces du Mont-Blanc que l'on a sur sa tête semblent être là, comme un astre brillant, pour éclairer le chemin. Il n'étoit jadis qu'un sentier difficile, même pour les mulets; on l'a rendu large par le moyen de la mine, et les travailleurs en firent sauter une pour honorer le passage de mon épouse : les quartiers de rochers s'élancèrent à cent pieds de haut. Ces rochers ne

sont plus que des granits : ce genre de pierres a succédé depuis Serves aux genres schisteux et calcaires ; cette transition est même assez brusque.

Enfin on parvient au sommet de la route, et là on ne peut qu'admirer l'aspect que présente l'entrée de la vallée de Chamouni. Sa belle verdure, les champs situés aux pieds des montagnes, mais surtout la vue des grandes aiguilles qui suivent le Mont-Blanc, offrent l'aspect le plus théâtral qu'il soit possible d'imaginer. De leurs bases on les voit s'élever à la hauteur de deux mille toises ; leurs couches sont verticales, et leurs têtes échevelées ; leurs échancrures sont mastiquées de neiges et de glaces : est-il un spectacle plus grand et plus pompeux ?

Ce qui frappe encore, ce sont les lits de glaces qui en descendent jusque dans la plaine, au milieu des bois et des champs : la fraîche verdure des prairies contraste avec les noirs sapins qui tapissent les montagnes.

Nous approchons du bourg de Chamouni ; mais avant d'y arriver nous devons monter sur le glacier des Bossons : nous le voyons devant nous sans pouvoir, à ce premier aperçu, nous en faire une juste idée ; il nous faut passer

encore deux torrens, souvent dangereux, celui de Nallian et celui de Grias; ils présentent des difficultés dans les mauvais tems : ce fut dans le premier que le curial Paccard se noya, et l'on sait que le second m'a été funeste par la chute de mon cheval et de mon cabriolet, que j'avois menés jusques là sans dangers.

Après ces deux torrens, on arrive à la chapelle de Moïtuart; c'est là que l'on prend à pied la route du glacier des Bossons; les frères Simon de cet endroit vous y conduisent: le chemin traverse des bois, puis des champs, et l'on monte jusqu'à quelques maisons élevées sur un plateau d'où la vue de la vallée est très-belle. De ce site, le glacier, vu de côté, fait un superbe effet; on le voit coupé sous la forme d'obélisques de cent pieds de hauteur, et ces obélisques, à demi ruinés, percés, présentent un spectacle inattendu. On dépasse ces pics de glaces, ces tours, pour en atteindre le sommet et traverser le glacier lui-même. Sa surface est onduleuse; elle offre des monticules et des fonds glissans, que l'on franchit avec l'aide des guides: c'est là que l'on voit d'assez belles crevasses et des eaux d'une fraîcheur et d'une limpidité parfaite, qui forment

des réservoirs. Les crevasses sont d'un beau bleu : on y rencontre aussi d'énormes blocs de granit qui ont roulé des hauteurs; leur rencontre donne des craintes; et en effet il en est qui sont au-dessus de vos têtes qui doivent nécessairement arriver sur le plateau. Le haut du glacier est un lit de glace qui s'élève à quinze cents toises jusqu'au Mont-Blanc : il est chapelé d'une manière effrayante, présentant partout des masses de glace vive, des murs et des pyramides qui paroissent ne tenir à rien. Ce spectacle, qui vous transporte sous les glaces du pôle, vous semble un rêve : l'imagination n'étoit pas allée jusque là.

Le glacier traversé, on descend parmi d'énormes débris venus des aiguilles, et après trois quarts d'heure de marche on arrive au chef-lieu de Chamouni, nommé le Prieuré, ayant dans cette route le contraste de la plus belle nature avec les plus grandes horreurs.



CHAPITRE VI.

Vallée de Chamouni. — Aspect imposant des aiguilles et du Mont-Blanc. — Des habitans. — Des Guides. — Culture. — Température. — Auberges. — Premier état de ces auberges. — Chamouni est élevé de 534 toises sur la mer.

LA vallée de Chamouni a six à sept lieues de longueur; sa largeur est d'environ de demi-lieue, et à des endroits elle en a davantage. Le Prieuré, situé au bord de l'Arve, est un bourg très-peuplé; sa charmante exposition au centre de la vallée le rend tous les jours plus considérable; l'on y est au pied des plus hautes montagnes de l'Europe: leurs bases sont de beaux pâturages; puis des bois s'élèvent à huit ou neuf cents toises. Là commencent des rochers taillés à pic qui se terminent en pointes ou aiguilles, à la hauteur de deux mille toises: leurs hâchures les rendent inaccessibles. Dans leur ensemble, elles forment une lisière admirablement découpée: vues séparément, ce sont autant de pyramides et d'obélisques de l'aspect le plus imposant et le plus majestueux; le pourpre, une teinte de

feu les colorent. Le Mont-Blanc domine ces masses : l'œil qui vient de suivre les vastes prairies et les bois coupés par les glaciers suit encore l'éclatante blancheur des sommets de ce colosse qui se mêle à l'azur des cieux. Le fond de la vallée, cultivé autant qu'il peut l'être, est entrecoupé par de jolis bois; des torrens, des ruisseaux y circulent, et des vallons qui se terminent à l'Arve présentent des aspects charmans : les habitations semées çà et là, les villages l'embellissent encore; les femmes, les enfans occupés aux travaux champêtres, à leur jardin au-devant des maisons, ayant l'œil sur les troupeaux répandus autour d'eux, donnent à tout le tableau une activité, une vie qu'on aime à contempler, qu'on voudroit partager. L'air pur que l'on respire, la fraîcheur dont on jouit, augmentent ces agréables sensations.

La culture ne laisse rien à désirer; tout est à profit; la terre est meuble et légère; la charrue n'y passe qu'une fois l'année : le froment, le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes de terre et le chanvre en sont les productions; il n'y a pas de vignes, mais quelques pruniers dont les fruits peuvent à peine parvenir à maturité. Les pâturages font la richesse du pays; l'on y

56 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

élève des génisses, des brebis dont on se nourrit et dont on fait commerce. Le beurre, d'un goût balsamique, les fromages, le miel que l'on préfère aujourd'hui à celui de Narbonne, sont encore des objets dont le débit s'accroît chaque jour, et la volaille n'y est pas rare.

On se sert de vaches pour le labour : on sème au mois de mai, on moissonne en août. La récolte des pommes de terre, qui se fait en octobre, est la vendange du pays. Les bois recèlent du gibier, les rochers des coqs de bruyères, des marmottes, des chamois ; et l'Arve, qui traverse la vallée dans toute sa longueur, nourrit quelques poissons. L'on boit l'eau de cette rivière ; elle est fraîche à la glace, un peu blanchâtre, chariant du sable qui vient de la décomposition des montagnes de quartz, cependant sans mauvais effet sensible.

L'été, le soleil, concentré dans cette vallée, y fait éprouver d'assez grandes chaleurs : le thermomètre monte à dix-neuf degrés ; le matin il n'est qu'à neuf, le soir à onze. L'on est étonné que le voisinage des neiges et des glaces, joint à la hauteur du sol de la vallée qui, au Prieuré, est de cinq cent vingt-quatre toises au-dessus de la mer, n'y produise pas un

degré de froid plus grand ; mais cette circonstance est due à sa direction , qui permet au soleil d'y darder ses rayons pendant les mois d'été , depuis huit heures du matin jusqu'à six du soir.

L'hiver commence sur la fin de novembre et finit en mai : dans cette saison, la vallée a, pour l'ordinaire, trois pieds de neige. Les nuits y sont claires , et alors le thermomètre descend jusqu'au dixième degré sous celui de la congélation : pendant cette rude saison, les habitans, renfermés dans leurs chambres à poëles, en sortent peu ; les femmes s'occupent à filer, le hommes prennent soin du bétail.

La vallée est sujette à des ouragans terribles ; c'est au printemps et en automne qu'ils sont les plus dangereux : au printemps c'est le vent du Nord-Est, en automne celui du Sud ; mais le vent qu'on craint le plus est celui d'Orient , qui , s'échappant des gorges des montagnes , plonge à leur pied , déracine et renverse avec violence les arbres qu'il rencontre , puis, repoussé par d'autres montagnes , revient en tournoyant enlever les toits des maisons. Dans le tems qu'on coupoit le chanvre , qu'on le mettoit en monceaux , un de ces coups de vent l'éparpilla dans l'air , puis le rassembla

en une seule pile : c'étoit un plaisant spectacle de voir accourir les habitans pour reprendre chacun leur part et se disputer sur la quantité qu'ils en avoient recueillie.

En septembre 1782 le vent d'Ouest fut terrible ; les chalets furent en proie à sa fureur : après les avoir découverts, il brisoit les ustensiles des bergers, les leur arrachoit des mains, les faisoit voltiger çà et là, et rouler le long des montagnes. Souvent le bétail ne peut résister à sa violence : plusieurs vaches y périrent ; d'autres, qu'un heureux instinct conduisit, se cramponnent les unes aux autres et lui échappent par leurs efforts réunis et combinés.

Enfin, les débordemens des torrens n'y sont pas moins terribles ; le danger est prompt, ainsi que celui que causent les avalanches de neiges : c'est au printems que la vallée en est le théâtre ; la scène est magnifique ; la nuit, le jour, l'on ne cesse d'entendre leurs explosions, semblables au bruit du tonnerre ou à celui du bombardement d'une place : nous parlerons de leurs effets et leurs causes quand nous décrirons les sommités de glaces. Voyons maintenant le caractère des habitans de cette vallée, leurs mœurs et leur état civil.

La population y étoit, il y a environ quarante années, d'environ deux mille personnes; aujourd'hui elle va à trois mille six cents, non que le pays ait changé de climat, mais parce que l'industrie, source de la population, y a augmenté : tel qui n'avoit que trois ruches d'abeilles en a maintenant quarante. Le beurre, dont on ne commerçoit pas et qui aujourd'hui est un grand objet d'exportation, a augmenté dans la même proportion, de même que les fromages. L'argent que les étrangers y laissent chaque année, et la réparation des chemins qu'ils ont occasionnée, ont opéré en partie ces améliorations. Des bois qui, faute de consommation, péroissoient sur la place, ont été coupés, leurs racines arrachées, et le terrain ensemencé. De petites maisons peu commodes ont été remplacées par d'autres plus spacieuses, plus aérées et par conséquent plus saines. Ces soins se sont étendus sur les personnes; l'on s'est mieux nourri et mieux vêtu : tels sont, au premier aperçu, les causes de l'accroissement subit de la population de la vallée et des changemens avantageux qu'on y remarque.

Les hommes y sont d'une taille moyenne, mais bien découplés; ils sont forts et robustes, et leur physionomie a du caractère. Les

femmes ne sont pas laides; plusieurs ont de la fraîcheur, des grâces même, et elles sont fécondes (1). La bonne foi, la bonté, la sensibilité, l'ingénuité et le bon sens distinguent également les deux sexes. Il est peu d'habitans qui ne sachent s'exprimer d'une manière à se faire écouter avec intérêt. Ils sont gais, surtout au Prieuré; ceux des districts éloignés et peu fréquentés ont conservé un jargon presque inintelligible aux étrangers : l'un de mes anciens guides en avoit été tiré, et son langage, ses expressions pittoresques, comme sa physionomie, amusoient infiniment. Dans d'autres districts, tel que celui de Montuart, les hommes rioient en parlant, et parloient si lentement qu'ils étoient devenus des objets de plaisanteries des habitans du Prieuré : ils étoient à leur égard ce qu'étoient les provinciaux pour les parisiens.

La vallée se gouvernoit en petite république, dont le chapitre de Salenches étoit Seigneur : elle s'en racheta. Un Châtelain, un greffier la présidoient ; et aujourd'hui elle a un Maire : il n'y avoit presque point de procès, et, de tous les pays réunis à la France, c'est celui où,

(1) L'épouse de M.^r Terraz a fait dix-huit enfans.

pendant la révolution , il y a eu le moins d'écarts. Le respectable châtelain Charlet a toujours maintenu l'ordre et la décence, et il a le bonheur de voir ses fils occuper les premières places , et suivre le bel exemple qu'il leur a donné. Parlons maintenant des guides : cet article est essentiel , parce que c'est d'eux que dépend souvent le succès des découvertes qui attirent les étrangers aux Alpes.

Je commence par dire qu'on ne doit prendre de guides qu'au Prieuré même, car, excepté les frères Simon , et Simon , fils de Melchior , de Montuart, tous ceux qui attendent les voyageurs sur la route , peuvent vous induire en erreur. Au prieuré, vous avez Cachat, dit le Géant, et son fils, Cachat des Pras, dit l'Aiguille, Marie Coutet et P. Balmat, Jaques des Dames et son neveu , les deux frères Paccard, Victor le jeune, Tournier, fils de l'Oiseau, et les deux frères Terraz. Il seroit fastidieux d'en nommer d'autres. Avec l'un de ces guides , on peut aller avec toute confiance. Avant eux , il y avoit Pierre Simon, les frères Paccard, les frères Victor , Favret et Simon de Montuart, Tournier l'Oiseau et le grand Jorasse. Simon, Favret et Jorasse m'ont accompagné pendant douze ans sur les glaciers , en Piémont, en

Vallais, au Saint-Gothard, dans les Grisons; et Jorasse surtout a été pour moi un frère et un ami. J'ai dû rappeler à la mémoire ces hommes estimables qui ont contribué à la gloire de leur pays, par leur courage et leur intrépidité. Ceci me conduisit à parler aussi de la femme respectable qui nous reçut, dans nos premiers voyages, comme une tendre mère: elle n'avoit pas de chambre; nous couchions, M.^r Desaussure et moi, au fenil; mais bientôt nous fûmes mieux abrités; nous eûmes des chambres, des lits fort propres, et une bonne nourriture. Le pain frais remplaça celui qui, cuit depuis six mois, ne pouvoit être mangé qu'en le cassant au marteau: en un mot, c'est par ses soins que les voyageurs furent encouragés. L'on connoît la réponse qu'elle fit au neveu d'un Roi qui, arrivant à pied dans un moment où ses chambres étoient prises, et n'étant point connu d'elle, lui demanda si elle pouvoit le recevoir: *Sans doute*, lui dit Mad. Couteran; *je serois fâchée que vous pussiez croire qu'un voyageur à pied et sans suite fût moins bien reçu qu'un voyageur à cheval.* Cette femme respectable est morte l'année dernière, âgée de quatre-vingt-sept ans; et c'est M.^r son fils qui tient l'auberge de l'Hôtel

d'Angleterre, où M.^r Desaussure a toujours logé, ainsi que moi. Une autre auberge, très-bonne aussi, s'est élevée à l'extrémité du bourg, par les soins de M.^r Terraz; et toutes deux sont dans des situations agréables. Dans ce moment, la première vient d'être agrandie par de nouvelles chambres assez près d'un bois où l'on aime se promener.

Maintenant nous allons nous élancer sur les hauteurs, et notre première excursion sera sur la fameuse vallée de glace du Montanvert.

CHAPITRE VII.

Vallée de glace du Montanvert. — Aiguilles du Dru, du Géant et des Charmos. — Petit temple du Montanvert. — Descente sur les glaces. — Le Montanvert est élevé de 954 toises.

ON nomme *Montanvert* le sommet, ou plateau, qui domine la vallée de Glace, l'une des plus extraordinaires qu'il y ait dans les Alpes; et le chemin pour y monter est de deux lieues et demie. Il est tracé par le travers des bois; il a des parties assez roides; mais plus l'on monte et plus aussi l'on se sent allégé.

par la diminution du volume d'air qu'on laisse au-dessous de soi. Le plus grand nombre des voyageurs y vont à pied, mais beaucoup à mulet jusqu'au tiers du chemin, et c'est là que l'on peut remarquer l'adresse de ces animaux*. A les voir gravir la montagne avec les guides à pied, armés de leurs longs bâtons, on diroit que ce fût un fort que l'on va attaquer : on a du moins l'air de gens à grandes expéditions. C'en est une en quelque sorte, puisqu'il faut atteindre à la hauteur de quatre cents toises. A moitié chemin on se repose à une fontaine qui fut le *non plus ultra* pour un voyageur à qui son guide fit croire qu'il étoit sur le Montanvert **. Ce repos est agréable : l'on domine

* Dans le chemin il y a une pierre que les mulets ne pouvoient pas traverser sans être soutenus : je m'y trouvois en compagnie de milord Henri Petit ; les guides firent leur devoir auprès d'eux, et m'oublièrent ; mon mulet se renversa sur le précipice, et j'y tombois avec lui : je ne sais à quel cause je dus la vie, mais depuis cet accident l'on ne dépasse plus la pierre.

** Comme je m'en trouvois à la descente de cet étranger, je lui demandai si la vallée de glace ne l'avoit pas étonné. — Mais, me dit-il, je n'ai pas vu de vallée de glace. — Persuadé alors qu'il avoit été trompé, j'offris de l'y conduire le lendemain, ce que je fis. Ce voyageur étoit le comte de Pros, autrichien. Tel est l'inconvénient où l'on tombe lorsque l'on prend des guides peu connus.

la vallée, qui, vue de là, est fort belle; on a devant soi les sommets qui la bornent au Nord, et qui offrent, à moitié de leur hauteur, de beaux pâturages; on voit aussi à vue d'oiseau l'amas de glace de l'Arveron, dont on ne peut soupçonner les beautés.

Après ces premiers aperçus, on reprend courage en traversant des couloirs jonchés des arbres rompus et entraînés par les avalanches, et bientôt on voit au-dessus des bois l'étonnant obélisque du Dru: sa grande hauteur, sa superbe structure et les glaces qui le découpent font le plus bel effet. De là encore on voit le ciel s'agrandir et annoncer des objets non moins nouveaux dans l'espace qui se déroule comme par un effet magique. On commence par découvrir sur la hauteur une construction en forme de temple dédié aux amis des hommes, et des sommités semblables à celle du Dru, élancées dans les airs et perçant le ciel de leurs cimes; l'une est l'Aiguille des Charmos, une autre le Géant, bloc immense de granit: enfin l'on n'a qu'un pas de plus à faire pour avoir sous ses yeux le plus grand comme le plus inattendu des spectacles.

C'est une vallée de glace de plusieurs lieues d'étendue, qu'on voit arriver de loin comme

un fleuve agité par la tempête, et qu'un gel subit auroit saisi : les ondes de ces glaces, les enfoncemens, les vallons qu'elles forment et les crevasses innombrables qui les coupent, donne de l'effroi ; on se croit vraiment transporté dans la nouvelle Zembre, et l'on doute que l'on soit entre la France et la belle Italie. La vue s'étend à quatre lieues de distance, et, à cette extrémité, une autre vallée transversale se fait apercevoir : tout paroît si grand, si pompeux dans l'ensemble et même dans les détails, qu'on reste long-tems dans le silence, l'esprit absorbé de cette nature morte, mais si étrange.

On entre dans l'hospice : le feu que les guides y ont allumé délasse, et un léger repas dispose à descendre sur les glaces mêmes par un sentier tracé au milieu du beau rosier des Alpes, le Rhododendron, dont tout le chemin est tapissé ; puis l'on atteint des sables de quartz et de grands blocs de granit roulés des hauteurs ; enfin l'on est sur les glaces. C'est d'ici que leur aspect étonne ; les vagues offrent des élévations de cent pieds de hauteur et des enfoncemens d'une profondeur égale : l'on passe sur les moins rapides et aux bords de grandes crevasses d'un beau bleu ; les unes

sont à sec , les autres forment des réservoirs d'une eau limpide qui semble participer à la teinte azurée des crevasses. En avançant sur ces glaces on voit que, pour traverser la vallée dans sa largeur, et atteindre les bases du Dru, il faudroit trois quarts d'heure d'une marche difficile , qui même n'est pas sans danger. Plusieurs s'y aventurent pour aller à la recherche des cristaux éboulés du Dru : les vaches , les moutons , les chevres y vont pâturer , et on ne le croiroit pas si on ne les voyoit. Les guides donnent une idée de la manière adroite de franchir les glaces en se laissant glisser appuyés sur leurs bâtons là où il y a des pentes rapides , comme aussi de sauter les crevasses , leurs bâtons sous le bras , car leur agilité et leur force les rendent capables de tout oser.

Il est peu de personnes qui arrivant sur le Montanvert ne descendent sur les glaces. On vient de si loin qu'on ne peut se résoudre à quitter ces lieux sans avoir joui des étranges beautés qu'ils offrent ; on aime éprouver son courage , ses forces , et ce sentiment agit presque à notre insçu : on se croit tout autre , et si l'on n'est que des pygmées auprès de ces masses colossales , on se croit aussi fort supé-

rieurs aux habitans des plaines, et les idées en effet prennent une teinte de ces grands objets.

Après cette promenade sur les glaces, on remonte pour dîner à l'hospice, si secourable dans les mauvais tems, et l'on rend grâces à M.^r Sémonville, qui en conçut le projet, et à M.^r Desportes, qui l'a fait exécuter.

Après le dîner on revient jouir de l'aspect de la vallée et des sommités qui l'encadrent si majestueusement : elles sont mastiquées de neige et de glace qui les lient les unes aux autres. La vallée sur la gauche s'étend à cinq ou six lieues au-delà; elle contourne le Dru, et la magnificence du glacier du Talefre surpasse toute description : sa forme est en gradins, et ses marches semblent être celles des cieux. On s'y aventure cependant quelquefois à la recherche des cristaux, et les botanistes à la découverte des plantes les plus rares, de celles même qu'on ne trouve qu'en Laponie : le lieu où elles croissent se nomme le jardin; il est parfaitement dénué de neige, quoiqu'il en soit partout environné; un gazon des plus beau vert le tapisse. Peu de personnes y ont été à cause des difficultés que le glacier présente, et du roc nommé le Couvercle qu'il faut franchir. Mais la vallée à droite s'étend

sur le derrière du Mont-Blanc , et par elle on pénétroit , il y a quatre cents années , à Cormayeur , dans la Cité d'Aost : depuis cette époque , les glaces qui s'y versent du Mont-Blanc et des autres sommités , l'ont comblée et rendue impraticable jusqu'à nos jours. Comme sa traversée est l'entreprise la plus audacieuse qui se soit faite dans les Alpes, je vais en rappeler le souvenir.

C H A P I T R E V I I I .

Voyage par la Mer de glace en Piémont : dangers de ce voyage. — Événemens. — Col du Géant : il est élevé de 1763 toises. — Excursion au Talefre.

D'APRÈS une tradition assez répandue , soit à Turin , soit à Genève , un homme de cette dernière ville avoit été à Turin dans trente-trois heures , en traversant les gorges des Alpes ; souvent le roi de Sardaigne en avoit entendu parler : ce prince m'entretint de cette tradition , et après quelques explications , je promis de faire des recherches à cet égard , quelqu'en puissent être les peines et les difficultés. Ce fut donc dans ce but que je con-

sacrai tout un été à parcourir les passages du Bonhomme et du petit Saint - Bernard : je crus une fois réussir par le grand glacier de la Tuille, à l'extrémité duquel on découvroit le Pô ; mais la longueur de la descente me détrompa, d'autant mieux qu'il falloit, outre cela, atteindre le col du Bonhomme et le chemin de la Tuille.

Tournant donc mes regards du côté de la Val-d'Aost, il me sembla que la direction de cette vallée m'approcheroit davantage de mon but ; mais il falloit y pénétrer par d'autres passages que ceux qui étoient connus, et il n'y avoit d'espoir que par la vallée de glace du Montanvert. Tel fut le motif d'un voyage, dans lequel je faillis périr avec mon fils et mes quatre guides.

Nous nous munîmes d'abord d'une échelle de quatorze pieds pour traverser les crevasses ; nous prîmes deux haches pour tailler des escaliers sur les glaces, des cordes et de longs bâtons à pointes et à crochets. Il falloit descendre sur les glaces avant le jour : c'est ce que nous fîmes. Nous passâmes le pas difficile des Égrelets : c'est un rocher qui coupe le passage et contre lequel il faut se cramponner. Ce pas franchi, on trouve des blocs de rochers

séparés les uns des autres par de vieilles neiges : on en traverse les décombres , puis l'on se trouve sur la glace de la vallée. Nous y fûmes arrêtés par des crevasses que nous franchîmes pourtant ; mais qu'étoient-elles en comparaison de celles que nous devions passer dans ce jour ?

Après trois heures de marche , nous arrivâmes au pied du Tacul , plaine qui divise la vallée du Talefre de celle du Géant. Il étoit sept heures : de nouvelles neiges couvroient cette partie de la vallée ; nous y fîmes une halte, et là je cherchai à renvoyer mon fils, qui m'inquiétoit beaucoup ; mais ce jeune homme avoit déjà montré tant de courage et d'énergie que ma proposition qui l'affligeoit me fit céder à ses vives sollicitations.

A neuf heures nous commençâmes à marcher péniblement et avec effort, pour monter par le milieu du glacier et en franchir les fentes. Notre chemin devint horrible ; nous nous vîmes dans de profonds enfoncemens et parmi des débris de glaces qui formoient des labyrinthes inextricables ; nous étions environnés de précipices ; des arrêtes suspendues sur nos têtes étoient les seuls passages qui s'offroient à nous , et, pour y atteindre , il falloit tailler des escaliers , poser l'échelle et nous

tirer par des cordes. Pendant environ trois heures , nous eûmes à descendre dans des abîmes tellement épouvantables , que nous semblions nous enfouir dans les entrailles du globe ; et immédiatement après nous gravissions les parois élevées de ces abîmes , et nous paroissions prendre le chemin des cieux. Nous traversions les bases d'énormes pyramides de glace , par des ouvertures , dont nous ne pouvions franchir les saillies qu'en courbant notre corps ou en rampant avec peine. Bientôt trois de nos guides perdirent tout courage , persuadés que nous ne pourrions jamais nous tirer de ces affreuses excavations ; et en effet nous y aurions péri sans la hardiesse et l'intrepidité de Michel Cachat , dit le Géant. Déjà Charlet s'étoit enfoncé sous des neiges ; il portoit l'échelle et ce fut elle qui le sauva , parce qu'elle fut assez longue pour reposer sur ses deux extrémités , aux deux côtés de la crevasse. De toutes parts , ces neiges se rompant dévoiloient les gouffres dont elles étoient les ponts mal assurés , et nous ne pouvions avancer qu'avec la plus extrême circonspection , en restant attachés les uns aux autres par de solides cordes , et en sondant le terrain par nos longs bâtons. Enfin , les glaces succédèrent aux neiges

neiges et ranimèrent notre activité ; nous laissâmes notre échelle et nous marchâmes avec courage, les yeux fixés vers le haut pour découvrir le col du Géant, qui seul étoit notre boussole ; et nous en étions loin encore. Cependant , nous commencions à découvrir le Mont-Blanc : la pureté de son sommet et de ses glaces éblouissantes, sous un ciel d'un bleu foncé, portoit dans notre ame un sentiment de grandeur et d'admiration qu'on ne peut décrire ; le silence seul s'étoit emparé de ces lieux ; plus de cris d'oiseaux, plus de sifflemens de marmottes , plus de verdure qui réjouisse la vue ; tout a fui une nature plongée dans le sommeil ; il ne nous restoit qu'une idée, c'étoit celle du souverain maître de la nature , qui s'emparoit de toutes les facultés de notre ame. Là, rien n'en peut distraire ; Dieu règne seul en ces lieux : ce sentiment est si vif, si transcendant , qu'on se croit changé soi-même. Ni les temples où l'on se rend pour l'adorer , ni la vue de ses autels ne produisent , à beaucoup près , un sentiment aussi profond , aussi sublime de sa présence ; tout ici l'annonce ! magnificence dans les objets, silence respectueux , scène dont l'éclat et la splendeur ne se retrouvent nulle part ! Tel est le charme

secret, l'aimant qui attire sur les hauteurs du globe, et dans des régions aussi étranges que celles dont nous parlons.

Il étoit une heure, et des brouillards parurent sur les sommités et entre les gorges du Mont-Blanc que nous semblions tourner : ces nuages nous donnèrent des craintes. Il survint un grand vent qui les augmenta, et nous ne tardâmes pas à voir les nues plonger sur nous. Dès lors les plages où nous nous trouvions parurent n'avoir point de bornes, devinrent d'un aspect effrayant, et nous nous crûmes sur les mers glaciales du pôle : le froid, que le vent rendoit rigoureux, ajoutoit à l'illusion.

A trois heures notre situation devint alarmante : ne voyant plus de sommités, nous ne savions pas si nous étions dans la direction du col où nous devions tendre. La neige ensuite augmenta nos peines, et le froid, qui roidissoit nos membres, ralentissoit notre marche ; il commençoit même à devenir insupportable, et les franges du crêpe dont mon fils avoit le visage couvert, portoient déjà des glaçons d'un demi-pouce de longueur. Dans cet état critique, nos guides, qui ne savoient où se diriger, alloient à droite et à gauche, tandis que, tranquilles et nos pieds sur nos sacs, nous

attendions qu'ils revinssent à nous. Quelle situation que celle où nous nous trouvions alors ! Il nous sembloit être sur une mer sans rivage ; nous n'avions d'objets sous nos yeux que nos corps, qui encore s'effaçoient pour peu que nous nous éloignassions les uns des autres : la neige, le gresil, qui tomboient en abondance, effaçoient à l'instant même les traces de nos pas, et le ciel, toujours plus obscur, nous enveloppoit des ombres de la nuit. L'épaisse brume qui nous le cachoit, paroissoit, par intervalles, vouloir se dissiper, et nos yeux étoient tout-à-coup éblouis par la réverbération des glaces. Enfin, des coups de vent chassèrent cette brume, et nous découvrîmes quelques sommités. Ce fut alors que nos guides nous donnèrent un singulier spectacle ; invisibles depuis quelque tems, ils se montrèrent à nous tels que des insensés, errant ça et là, s'appelant l'un l'autre, mais allant chacun à la sommité qui lui avoit apparu la première, et presque en sens contraire. Nous nous en crûmes véritablement abandonnés, lorsque des rochers plus distincts les ralliant, nous les vîmes y atteindre, comme dans un naufrage, on voit des malheureux épars sur les ondes, tendre tous au point le plus rapproché

du rivage, et redoubler leurs efforts pour y arriver plus promptement.

Nous les suivîmes, et, atteignant tous ensemble ces rochers, nous leur donnâmes le nom de rocs sauveurs : ils l'étoient, puisqu'ils formoient le détroit du col du Géant par lequel nous devions passer. Nous y entrâmes, et, arrivés à son extrémité, nous eûmes l'inexprimable satisfaction de voir sous nos pieds la Val-d'Aost, ses montagnes s'abaissant dans les plaines du Piémont, le bourg de Cormayeur et toutes les parties de ce vaste tableau éclairées du plus beau soleil. Comment rendre le contraste que nous offroit la belle nature avec les horreurs dont nous étions encore environnés ! Comment décrire cette sensibilité poétique du guide qui nous avoit sauvé, lorsque, prenant mon fils sur ses genoux, il le combloit d'éloges et de bénédictions (1) : de telles scènes ne sont bien senties que sur les lieux qui les ont fait naître.

(1) Mon jeune fils n'avoit alors que 14 ans : si j'avois des inquiétudes sur lui, il n'en eut pas de moindres sur moi. Il ne lui échappa aucune plainte ; j'en aurois été désespéré, et peut-être aurions-nous pris alors quelque parti qui nous eût perdus.

Nous étions parvenus à la hauteur de 1763 toises sur la mer, et dans une région si froide que le cuir de nos souliers étoit gelé; le thermomètre, que j'avois observé pendant notre halte, étoit descendu à 7 degrés sous zéro, et sur le haut du col il étoit au-dessous même du 10.^{me} degré: à quatre heures et demi nous nous trouvions de 180 toises au-dessus du Buet, qui a passé long-tems pour la plus élevée des sommités accessibles des Alpes.

Notre esprit une fois tranquille, nous pûmes jouir de l'aspect du Mont-Blanc, qui d'ici se présente défendu par d'immenses rochers d'une coupe si hardie, si pyramidale, que l'on redouterait d'en approcher si leur masse énorme ne rassuroit: il en est de même de l'aiguille du Géant, masse étonnante de granit, dont on découvre la tête altière, soit du côté de l'Italie, soit depuis Genève et la Suisse. Enfin, tous ces colosses sont environnés de vastes glaciers qui s'élèvent eux-mêmes à de grandes hauteurs.

Après avoir contemplé ces magnifiques et formidables objets, et avoir pris un léger repas, nous commençâmes à descendre vers Cormayeur. Nous nous étions flattés de rencontrer quelques chamois, mais nous n'en vîmes

point, quoique ces lieux soient leurs belvédères. Nous avons été treize heures sur les glaces, et il nous en restoit cinq de marche pour atteindre Cormayeur: nous les fîmes gaiement, d'abord sur des rochers, puis dans des bois, auxquels succédèrent des prairies. Il étoit nuit que nous avions encore à faire un tiers de notre chemin; nous étions aidés, dans notre descente, d'un léger clair de lune; mais ce fut cette dernière partie de la route qui nous coûta le plus, et où nous sentîmes la lassitude de nos jambes: vers les dix heures, nous arrivâmes au bourg, où nous étions attendus, parce qu'on nous avoit aperçus parmi les rochers.

Telles ont été les circonstances de notre traversée en Piémont, par la vallée de glace de Chamouni: ce passage peut devenir utile dans les tems de guerre, pour faire parvenir des lettres à Turin plus promptement que par toute autre route; et je ne doute pas que les guides ne trouvent des moyens d'éviter les glaces du Tacul, puisque déjà ils les ont fait éviter à M.^r Desaussure et au vicomte De Serrant, dont j'ai publié la lettre: on peut voir dans mes *Descriptions des cols des Alpes* les circonstances de l'entreprise de M.^r Desaussure. Quant à nous, nous fîmes de Cormayeur

à la ville de la Cité, puis, montant le grand Saint - Bernard et descendant à Martigni, nous revînmes à Chamouni par le col de Balme, d'où nous vîmes encore la route que nous avions tenue jusqu'au col du Géant.

Tandis que nous sommes sur le Montanvert par un beau soleil, et le thermomètre à dix degrés sur zéro, je vais rappeler que l'excursion au Tacul s'est faite quelquefois, et qu'on a vu une jeune personne du sexe s'y aventurer avec un courage héroïque; que, surprise par le mauvais tems, elle se mit à l'abri sous un bloc de granit éboulé des hauteurs; que les personnes de sa compagnie vinrent aussi s'y réfugier; mais que ce bloc n'étoit pas si bien assis qu'il pût rouler encore, d'après la remarque du guide Cachat (1); cependant ce malheur ne leur arriva pas. En revenant, ils passèrent sous les rochers d'où s'est précipité un Genevois: ces rochers sont des couloirs de pierres de corne polies; il s'y étoit aventuré malgré les avertissemens

(1) Cette jeune personne étoit ma fille, et ses compaguons étoient M.^r Pellet fils, imprimeur de la ci-devant République de Genève, et M.^r Lombard, genevois, qui s'étoit réuni à six autres voyageurs allemands.

de ses guides. Que l'on se représente le désespoir d'une mère qui, au moment de la chute de son fils, arrivoit sur le Montanvert (1).

La vallée de glace a fait aussi des victimes. Un berger s'y casse la cuisse; on en est averti, on va à son secours, on le retire du fond d'une crevasse, on le porte sur les épaules, on le descend à Chamouni, au milieu d'un cortège de femmes et d'enfans qui pleurent son malheur. C'est pour ces accidens fâcheux que l'humanité et la prévoyance de M.^r Semonville lui avoient fait désirer que l'hospice qu'il projetoit fût pourvu des moyens de soulager les infortunés. Cet hospice a été construit par mes soins; j'en posai la première pierre : une cheminée ornée d'une glace, quatre lits, des chaises et une table en faisoient l'ameublement; et cette destination sacrée, qui devoit la mettre à l'abri des brigands, ne l'a pas été : cet asyle a été violé, pillé, on ne sait par qui; et ce n'est que depuis peu qu'il a été restauré par les soins de M.^r Couteran, et aux frais de M.^r Doulcet de Pontécoulant. J'ai rapporté, dans mon dernier ouvrage, que j'ai parcouru la vallée de glace seul et abandonné de ma compagnie;

(1) Cette dame étoit veuve du Professeur Lecoïnte.

que je m'y suis trouvé dans le même cas que ces hommes que l'on jette sur quelques rochers au milieu des mers, et j'ai peint le désespoir d'un ami qui s'y abandonna lui-même à ma recherche (1).

J'ai couché plusieurs fois sur le Montanvert avec mes guides : nous mettions le feu à quelques arbres, et de tems en tems nous étions réveillés par le bruit des avalanches de neige qui rouloient des aiguilles. Ce spectacle est magnifique; mais la voûte des cieux ne l'est pas moins : on y voit les astres passer comme en revue d'une aiguille à l'autre, et sortir comme des feux étincelans du sein même des montagnes.

Le Montanvert a été visité, depuis trente années, par quinze mille personnes, au moins : l'on s'y est vu à la fois au nombre de quatre-vingts personnes, de toutes nations; et dans ce nombre étoit le sexe le plus beau, et des hommes illustres par leurs connoissances et leur réputation. Quelques-uns ont été sur le glacier du Talefre et au Jardin : les premiers qui l'osèrent furent M.^r Desaussure et Jallabert,

(1) Je dois nommer cet homme bon et sensible : M.^r Fels, Pasteur de l'Eglise allemande de Genève.

M.^r Bérenger (1), Dentand et moi. Nous couchions au pied du glacier, et ce fut dans ce lieu sauvage que M.^r Bérenger fit la découverte d'une pierre pour nous y abriter, qui depuis lors a porté son nom.

Quelquefois on s'est vu atteint, sur le Montanvert, par l'orage et des averses de pluie : tel fut le cas d'une famille angloise que je ramenai de nuit au Prieuré, au milieu de la foudre et des éclairs (2). Lorsque la vallée de glace se couvre de nuages et de brume, que l'on est comme désespéré de n'en pas avoir l'aspect, elle présente encore un des plus beaux spectacles, car on voit les cimes des Aiguilles assises sur les nues, et éclairées d'un brillant soleil (3).

(1) L'historien de Genève avec lequel j'ai parcouru les Alpes Suisses.

(2) Les dames étoient myladi Bulkely et myladi Varens, sa mère. — Myladi Varens étoit très-belle. Nous étions encore à minuit à la fontaine du chemin de Montanvert. Je reçus de Myladi plusieurs invitations pour faire le voyage de Londres, où elle m'offroit pour demeure l'une de ses campagnes.

(3) J'ai joui de ce spectacle avec le Pasteur de Carouge, M.^r Perret ; mais nous eûmes constamment la pluie en descendant : il étoit nuit, et souvent nous perdîmes le sentier ; nous eûmes même beaucoup de peine à trouver le pont de l'Arveron.

Le retour de Chamouni se fait par le même chemin que l'on a pris pour monter, ou par le sentier de la Filia, qui tombe sur l'*Arveron*. Comme cet amas de glace est une des merveilles de Chamouni, j'en réserve la description pour un autre chapitre.

C H A P I T R E IX.

Excursion au site du Chapeau. — Beaux aspects des glaces et de la vallée. — Descente à l'*Arveron*. — Superbe voûte de glace. — Danger de sa chute. — Mort de M.^r Maritz.

J'AVOIS vu souvent des personnes foibles ou âgées craindre de ne pouvoir atteindre le Montanvert, et me demander s'il n'y auroit pas d'endroits d'où l'on pût en découvrir une partie. Je crus qu'aucun site ne pouvoit mieux répondre à leur désir que celui du Chapeau, dont l'accès est très-facile. Comme il est situé au Pied du mont Bochart, à l'opposite du Montanvert, on voit, en effet, de ce lieu, non-seulement une portion considérable de la vallée de glace, mais encore les aiguilles, et même celles qui avoisinent le Mont-Blanc. J'y ai donc conduit diverses personnes des

84 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

deux sexes : cette course prend à peu près les deux tiers de la journée ; l'autre tiers peut être employé à visiter l'amas de glace de l'Arveron.

Le chemin du Chapeau n'est que de deux lieues. On prend d'abord la route des Pras , qui est aussi celle de l'Arveron : ce village est dans une situation agréable ; mais on laisse à droite l'Arveron , pour suivre la route qui mène à Argentière. Après une lieue de plaine, on arrive à la chapelle d'Etine, où la vallée fait un étranglement. Cet endroit est pittoresque ; l'Arve y est écumante, et l'on a sur la droite une colline boisée , dont on gagne le sommet que tapisse un beau gazon, qui contraste admirablement avec les glaces et les neiges des aiguilles. Du haut de la colline, on jouit déjà d'une belle vue ; mais, pour jouir davantage, il faut gravir encore un sentier qui suit les rives du glacier que l'on voit en partie au-dessus de soi , en partie au-dessous : cet endroit se nomme le Chapeau. C'est là que l'on contemple avec admiration la partie la plus basse de la vallée de glace, et ses horreurs. On n'a devant soi que le désordre le plus affreux ; on ne voit que d'énormes pics de glace et d'horribles crevasses. Comme la pente de la

vallée de glace est très-rapide , chaque pic s'incline contre le bas, et présente sa pointe en avant , comme un pieu de fortification. C'est là que l'on voit des débris qui retracent à l'imagination les ruines d'un palais détruit par le tems, entassés et brisés dans leur chute, et des ponts à moitié rompus. Le soleil, qui éclaire ces configurations, l'azur foncé qui les colore, forment des reflets vraiment superbes : et tandis qu'on a les yeux fixés sur ces étonnantes productions, on est tout-à-coup surpris par la chute de quelques-unes de leurs parties. Ce sont encore des blocs de rochers qui glissent sur leur base, entraînent d'autres blocs, et avec eux des arbres entiers, que l'on voit posés perpendiculairement entre les pics ou amoncelemens de glace. Le bruit soudain de leur chute, leurs éclats lorsqu'ils se heurtent et se brisent, donnent de l'effroi, et l'on ne se croit en sûreté qu'en se cramponant contre la montagne. Mais, ce qui étonne encore, c'est que du même site la vue s'élève aux fières aiguilles et au Mont-Blanc, dont on admire la hauteur, la transparence et l'éclat; et de ce point élevé elle descend sur la vallée de Chamouni, et s'égaie en parcourant les prairies, les champs, les bois, les rivières et les habitations. Ce double

point de vue, qui réunit tant d'horreur à tant de beauté, est le plus étonnant, le plus piquant dont on puisse jouir.

Un phénomène plus remarquable ici qu'ailleurs, est celui que présentent les blocs énormes de granit, dont les uns sont près de rouler sur les glaces, et dont les autres sont déjà ensevelis dans les sombres crevasses. Ces derniers en sortent lorsque les crevasses se resserrent, ce qui doit arriver nécessairement : les guides expriment ce fait en disant que les glaces les vomissent. En effet, on conçoit que si les glaces n'étoient pas des corps solides, les blocs y resteroient comme les débris des volcans qui sont incrustés dans les laves. Un autre phénomène est celui de la marche des glaces : celles du Montanvert feront place à celles du Tacul ; leurs crevasses en sont comme les pas ; et toutes arriveront un jour à l'Arveron , pressées par leur propre poids, et jetées par la pente du sol qui les porte. Quel laps de tems ne faut-il pas pour leur voyage, du Tacul dans la plaine ?

Si ces grands objets occupent la pensée , on est ramené près de soi par les charmes d'un chemin semé de fleurs et de fruits. Les pieds sur les glaces , on cueille des fraises et des framboises, qu'un parfum délicieux et un goût

balsamique distinguent de celles de nos plaines.

En élançant ses regards sur le Montanvert, l'on n'est pas moins étonné d'y voir le petit temple juché sur sa sommité : si des nuages viennent alors s'emparer de la montagne , on le voit comme assis sur leurs groupes flottans , et c'est une jouissance nouvelle , que l'on n'éprouve point sans émotion.

Ce fut par le côté du Chapeau qu'on descendit de nuit le berger qui s'étoit cassé la cuisse : on le portoit sur les épaules ; on lui faisoit traverser ces débris et ces précipices. A ses souffrances, à la crainte de lui en faire éprouver de nouvelles , se joignoit le danger de se précipiter soi-même , de s'égarer , de faire de faux pas, dans l'obscurité de cette nuit affreuse, sur un sol brisé et mouvant. Les uns marchoient devant pour s'assurer des chemins , pour frayer le passage ; les autres étoient derrière celui qui le portoit, prêts à le relayer dans ses fatigues , à l'aider à franchir les précipices. Maintenant nous reprenons le même chemin pour descendre à Eline et rejoindre celui qui conduit à l'Arveron , où d'autres beautés nous attendent.

De la plaine des Pras, l'on entre dans un grand bois dont les sapins ont souvent plus de

cent pieds de hauteur : ces arbres sont les promenades des écureuils, que l'on voit quelquefois s'y élancer de branche en branche. Des arbres rompus çà et là, et des sables, attestent les débordemens du torrent de l'Arveron. L'on ne coupe que les arbres renversés par les orages; les autres servent à défendre le village des Bois contre les avalanches. La promenade que l'on y fait est agréable, et va aboutir à des amoncellemens de sables et de blocs entre lesquels il ne reste plus qu'un sentier : on le suit sans trop voir où l'on va. Des moraines composées de grands débris masquent le tableau : on les gravit, et quand on est parvenu sur leur élévation, le plus grand spectacle se présente inopinément aux regards étonnés. Vous avez devant vous un amas immense de glaces, où toutes celles de la vallée de Montanvert viennent aboutir; et cet amas, déchiré de haut en bas, offre des cavités plus ou moins grandes, qui accompagnent, à droite et à gauche, la plus grande voûte qu'on ait jamais vue : elle a souvent 160 pieds de haut, et est soutenue, en quelque sorte, par des pilastres, que les chaleurs de l'été et les vents amincissent, ruinent et font écrouler.

A l'aspect du dôme de la voûte, on se repré-

sente avec effroi le moment où il fléchira sous son propre poids. La rivière qui sort de la voûte en ronge les appuis : elle sort avec furie, et fait marcher devant elle les glaces et les rochers , pour se frayer le passage. Son bruit est souvent terrible, et l'on n'en approche pas sans crainte de la voir venir à soi : de grands blocs de granit qu'elle a poussés , avec d'immenses amas de glaces , attestent sa force et son impétuosité.

Mais le plus grand spectacle , et en même tems le plus effrayant , c'est lorsque le dôme de la voûte vient à s'écrouler : le torrent , arrêté d'abord dans son cours , ne tarde pas à s'ouvrir un passage en soulevant les glaces et les rochers qui l'obstruent , et les rejetant en avant de lui , fait de ce lieu l'image de la plus grande dévastation : tout y est en mouvement , et l'on croit toucher à la fin de toutes choses. J'ai été le témoin d'un semblable bouleversement ; et la débacle alloit m'atteindre si je ne me fusse promptement retiré à une place d'où je pus contempler sans péril cette scène extraordinaire. Hélas ! pourquoi faut-il que j'aie à décrire le malheureux événement de 1797 ! Ce fut le 8 août qu'un père , son fils et son neveu furent les infortunées victimes de leur

imprudente curiosité (1) : ils étoient parvenus sans guide au pied de l'amas; ils y jouissoient en sécurité du sublime aspect de ce bel ouvrage de la nature, lorsque tout-à-coup sa chute les remplit de terreur : ignorant les suites qui en alloient résulter, ils restèrent immobiles au même lieu; bientôt les masses de glaces et de rochers, soulevées par les eaux furieuses, les enveloppèrent et les entraînèrent eux-mêmes. Le père vit périr son fils, et eut, ainsi que son neveu, une jambe cassée. Et c'est un chagrin pour moi de penser que tout ce que j'ai dit, dans mes précédens ouvrages, sur les dangers dont on peut être surpris, devient quelquefois inutile. Il n'est cependant personne qui, sous la conduite d'un bon guide, ne puisse, sans accident, jouir du spectacle vraiment admirable de cet amas. En suivant les conseils de la prudence, on peut en contempler avec sûreté toutes les parties, admirer l'éclat des glaces, frappées des rayons du soleil, et les riches couleurs que présentent les parois crevassées, et leurs configurations. Ces objets ont fait le désespoir des peintres, et le célèbre Vernet

(1) M.^r Maritz étoit juge de paix du district de Chêne Genevois, et homme très-estimé.

avouoit que son talent n'avoit pas été préparé pour de si vastes et de si étranges sujets. L'esprit absorbé par tout ce qu'on a vu , l'on vient se reposer dans le joli bois qu'on a déjà traversé, et où attendent les mulets et les chars à bancs. De là aussi on voit descendre par la Filia ceux qui reviennent du Montanvert; on voit au haut du sentier une mère hâtant ses pas pour joindre l'enfant qu'elle allaite, et de jeunes époux revenant à leurs parens , qui, n'ayant pu les suivre sur la montagne, sont allés les accompagner de l'œil depuis le site du Chapeau. On se réunit , on s'embrasse comme si l'on revenoit d'un voyage d'outre mer , tant ce que l'on a vu et parcouru a frappé l'imagination. Vos yeux enchantés se plaisent aussi à parcourir les bois d'un feuillage léger, les prairies d'un beau verd, et le délicieux spectacle que présente , sur le soir , la magique vallée de Chamouni , et le bel obélisque du Dru , qui , éclairé d'un beau soleil couchant , se colore de pourpre et de feu. Toutes ces beautés vous accompagnent jusqu'au Prieuré.



C H A P I T R E X.

Excursion au pied des aiguilles. — Immenses débris. — Nuit passée au Montanvert.

Nous avons vu ce qu'offre, pour le plus grand nombre des voyageurs, les beautés de la vallée de Chamouni, ses glaciers et sa vallée de glace; mais il nous reste à faire des excursions sur les hauteurs, et à nous y élancer, en les suivant depuis les bases de l'aiguille du midi jusqu'au Montanvert : ce trajet est vraiment l'un des plus magnifiques.

Je l'ai entrepris avec un jeune homme d'un esprit vif, et rempli du désir de s'instruire; M.^r Tollot-Maurice, naturaliste distingué, devoit aussi monter avec trois guides sur le Montanvert, et nous y attendre, tandis que, ce même jour, nous atteindrions les bases des grandes aiguilles, et, de leur hauteur, descendrions au Montanvert.

D'après ce plan, nous partîmes du Prieuré avant le jour, guidés par un jeune habitant de la vallée qui faisoit sa première course, et qui, depuis lors est devenu l'un des guides les plus

instruits (1). Nous tirâmes d'abord contre le glacier des Bossons, dont nous suivîmes la côte, et nous prîmes ensuite le milieu des bois. Dans cette marche nous traversâmes des espaces assez étendus, où les bois, ravagés et détruits, nous peignirent les terribles effets des avalanches de neige qui se précipitent des sommités, particulièrement au printemps. Ces neiges, que de grands vents accumulent, se détachent par leur propre poids, s'écroulent avec fracas et avec une force à laquelle rien ne sauroit résister. Malheur alors aux habitations trop voisines de ces chutes ! elles sont entraînées ou ensevelies, et, avec elle, les hommes et les bestiaux. Nous atteignîmes le pied de l'aiguille du midi la plus voisine du Mont-Blanc, puis le Glacier des Pélerins, que nous trouvâmes coupé par des crevasses dont nous n'apercevions pas le fond : en y jetant les yeux, l'on distinguoit les crevasses nouvelles des anciennes ; les nouvelles étoient blanches et avoient tout au plus six pieds de profondeur ; les vieilles, qui étoient au-dessous, avoient une teinte de bleu foncé. Nous marchions avec les précautions que l'on prend sur les glaciers,

(1) Le guide dont je parle est Pierre Balmat.

94 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

quand tout-à-coup un roulement se fit entendre au-dessous de nous : ce bruit, semblable à un coup de canon, nous fit promptement retourner sur nos pas.

Si nous avions à craindre sous nos pieds , ce que nous avions sur nos têtes ne pouvoit pas nous tranquiliser beaucoup. C'étoit des aiguilles , derrière lesquelles un bruit , quelquefois sourd , quelquefois éclatant , se faisoit aussi entendre , et des rocs de granit , détachés près de nous , étoient une démonstration de ce qui pouvoit nous arriver. Nous nous éloignâmes donc , et dans notre chemin nous trouvâmes un papillon mort sur la glace , et bientôt nous vîmes des marmottes que nous fûmes sur le point de prendre ; ensuite deux chamois , qui à notre approche gagnèrent les hauteurs.

Nous les suivîmes ; nous montâmes beaucoup : le Mont-Blanc ne nous paroissoit pas fort éloigné ; il nous sembloit que nous allions bientôt atteindre le pied des aiguilles. Quelle erreur ! Nous y arrivâmes , mais après une heure d'une marche forcée et pénible.

C'étoit un spectacle ravissant , que celui que nous offroit l'aspect de ces aiguilles , vues depuis leurs bases. Celle du Midi nous

parut magnifique : nous étions à 1568 toises d'élévation sur la mer , mais son sommet en a 2009. Quel regret de la savoir inaccessible ! L'un de nous tanta d'y monter , et fut assez haut pour jouir de la chaîne des Alpes , qui , décrivant une courbe , alloit se terminer aux Alpes du Saint-Gothard. Nous nous rendîmes au bord d'un petit lac d'une eau glaçante et limpide ; nous prîmes un repas que nous interrompîmes souvent pour fixer les beautés qui nous environnoient. L'aiguille du Midi est la plus belle pyramide qui existe : visitée par l'illustre professeur M.^r Jurine , il l'a trouvée ne former qu'un granit parfaitement cristallisé.

Du lac , nous devions aller au Montanvert ; nous avions à monter jusqu'aux bases des autres aiguilles , à passer au pied de celle de la Blétière , de celle du Plan , de celle du Crépont ; à nous approcher enfin des Charmos pour tomber sur le Montanvert. A chaque séparation de ces aiguilles , leurs débris amoncelés forment , le long de leurs bases , des espèces de dunes qui barrent le passage , et qu'il faut gravir : l'on a aussi trois glaciers moins grands , il est vrai , que celui des Pèlerins , mais trop en pente pour qu'on puisse les traverser aussi

aisément. Nous fîmes toute cette route, trompés souvent sur l'estimation des distances, car ce qui nous paroissoit n'avoir tout au plus que demi-lieue en avoit toujours le double. Elevés à la région des marmottes et des chamois, dont notre passage troubloit le repos, nous les vîmes s'enfuir et traverser d'un trait des espaces qui nous auroient coûté une heure de marche. Seuls dans la nature, étonnés quelquefois de nous-mêmes, nous nous communiquions nos diverses sensations, qui tenoient du sublime, surtout en portant nos regards vers le ciel, dont le bleu foncé et presque noir faisoit sentir l'immense profondeur. Dans notre position, dans le calme profond de ces régions silencieuses; à l'aspect d'un être semblable à nous, nous aurions été autant émus qu'on le seroit dans un désert à la vue d'un animal féroce, et c'est ce que nous éprouvâmes.

J'ai dit que M.^r Tollot nous attendoit sur le Montanvert; inquiet sur notre sort, il avoit engagé un guide à monter les bases des Charmos pour tâcher de nous découvrir. Cet homme fit plus de chemin; il traversa les glaciers du Crépont, et, trouvant des dunes à franchir, il en escaladoit une que nous gravissions de notre côté; en sorte qu'au moment où l'un de nous commençoit

commençoit à dominer la moraine , il eut en face les yeux étonnés du guide , qui en faisoit autant de son côté. Mutuellement effrayés de leur aspect , ils restèrent un moment immobiles sans oser se parler ni faire le moindre mouvement. Revenus enfin de notre effroi , et charmés de notre rencontre inopinée , nous franchîmes les dunes en passant sur des rochers brisés , pour monter ensuite sur le col des Charmos , d'où nous descendîmes au Montanvert , en traversant des décombres immenses. Nous employâmes 15 heures à faire cette course , où mon compagnon eut la satisfaction de cueillir sur son chemin les plantes les plus précieuses. Depuis ce voyage , des amateurs ont suivi nos traces, en bornant leur course au lac de la Tapia; mais M.^r Desaussure et M.^r Jurine ont fait , comme nous, toute la traversée ; et quelques années après je l'ai entreprise encore avec mon fils aîné , en commençant par le Montanvert. Dans cette course, nous eûmes de la peine à sortir des immenses décombres parmi lesquelles nous nous étions engagés: envoyant les rochers qui nous dominoient, il n'étoit pas rare que nous ne vissions quelques étoiles percer l'azur foncé du firmament , et ces momens nous ravissoient.

Enfin , des Anglois ont parcouru les bases des aiguilles à la poursuite des chamois , sur les glaces et les rochers , et dans les bois les plus élevés , à la chasse des perdrix blanches et des coqs de bruyères. Toutes ces aiguilles sont de granits, les uns en masse, et d'autres feuilletés.

Nous passâmes la nuit sous la pierre du Berger : le ciel étoit serein ; les étoiles brilloient déjà lorsque nous nous mîmes à souper. Assis sur le gazon , auprès d'un grand feu , nous admirions l'éclat des astres de la nuit , qui , dans cet horizon que resserrent les montagnes, semblent se hâter plus qu'à l'ordinaire pour la dépasser et faire place à d'autres flambeaux. Invités par tant d'objets extraordinaires à la méditation , la fatigue seule peut nous faire prendre du repos. Pour nos gens , ils étoient étendus autour du feu , et , en quelque sorte , mieux que nous, qui étions exposés à l'air qui passoit entre les jointures de notre gîte ; aussi ne pûmes-nous long-tems y rester ; nous en sortions souvent pour aller nous chauffer , et , à l'imitation de nos guides , nous présentions au feu tantôt un côté, tantôt un autre : ce fut de cette manière que nous attendîmes le jour.

Nous ne nous pressâmes point à descendre la montagne ; nous voulions traverser la vallée

de glace et revenir au Prieuré par le sentier du Chapeau : nous fîmes ce chemin avec plus de difficulté que nous ne nous y étions attendus, surtout au passage du Maupas. Enfin nous arrivâmes à Chamouni sur les 5 heures du soir.

CHAPITRE XI.

Du Breven : il est élevé de 1306 toises. — Difficulté d'y atteindre. — Vastes vues sur les aiguilles et le Mont-Blanc. — Des avalanches. — Ce sommet est atteint par une Anglaise et un Anglois. — Il a été plus élevé, à en juger par les débris qui le couvrent.

LES voyageurs qui viennent à Chamouni y sont, pour la plupart, attirés par le désir de contempler de près le Mont-Blanc; de voir sa structure, sa liaison avec les grandes aiguilles, et d'admirer les glaces et les neiges qui le couvrent, sa hauteur et ses abîmes. Or, le Mont-Breven est le belvédère d'où nous pouvions jouir du sublime tableau que ce colosse des Alpes présente.

Ce fut avec M.^r le colonel Hervey (1) et un

(1) Il devint Comte de Bristol.

arithméticien de Genève que j'entrepris cette course. Pour la faire à notre aise, nous fûmes coucher dans une cabane du chalet de Planpras, aussi élevée que l'est le Montanvert. La cabane étoit si petite que l'un de nous coucha au dehors; heureusement que le ciel étoit beau. D'après notre position, qui ne croiroit pas que nous dûmes y passer une mauvaise nuit! mais non; nous avions d'abord joui de la vue du coucher du soleil sur les aiguilles et sur le Mont-Blanc, coloré des plus superbes couleurs; ensuite pendant la nuit nous vîmes et entendîmes les avalanches de neiges se succédant les unes aux autres, et produisant, dans leur explosion, un effet semblable à celui du bombardement d'une place; nous sortions alors subitement, comme si nous devions être témoins d'un feu de batteries. Tout ce que nous devions voir sur le sommet du mont nous occupoit si bien l'esprit, que la nuit nous parut courte. Au lever du soleil, nous le vîmes éclairant de ses feux le Mont-Blanc, tandis que les montagnes plus basses et la vallée étoient encore dans les ténèbres. M.^r Hervey, qui avoit vu de près les Cordillières dans le Pérou, en avoit été moins frappé qu'il ne le fut de la vue du mont-Blanc et de ses magiques effets.

Dans notre chemin de la veille , nous nous étions flattés qu'à mesure que nous nous éleverions nous verrions ce colosse s'abaisser ; mais ce fut le contraire : il nous sembloit s'élever à chaque pas, parce que les vastes parties de cette montagne que l'on ne sauroit voir de la plaine , se développoient , s'agrandissoient et repoussaient la sommité.

Nous avions encore environ quatre cents toises à monter ; il nous falloit passer sur de vieilles neiges avant d'atteindre le pied des premiers rochers : nous les franchîmes et nous arrivâmes à un roc de cent pieds de hauteur , et presque perpendiculaire. Une ornière dans ce roc devenoit notre seul passage ; nous étions obligés de nous y porter , de nous y soutenir comme si nous fussions dans une cheminée, et , comme ce couloir étoit semé de débris , nous ne pouvions pas rester debout : les cailloux rouloient sous nos pas et nous entraînoient avec eux , en sorte que , pour leur résister , il nous fallut faire usage des moindres fentes des rochers , et nous y retenir des mains. Nous eûmes donc beaucoup de peine ; la sueur couloit de notre visage , dans ces momens surtout où , croyant saisir un roc solide , il se détachoit et nous restoit dans les mains ; les saillies sur les-

quelles reposoient nos pieds ébouloient à leur tour , et ces incidens , qui pouvoient être dangereux , ne laissoient pas de nous paroître burlesques et d'exciter nos ris , surtout encore quand nous pensions que l'un de nos conducteurs étoit en sentinelle à quatre-vingts pieds au-dessous de nous , attentif à nous recevoir , dans le cas que nous vinssions à glisser jusqu'à lui : c'est ce qui pourtant ne nous arriva pas , et nous parvinmes heureusement à la crête du roc.

Je ne pourrois que foiblement exprimer notre ravissement à la vue qui s'offrit à nous lorsque , nos yeux à la fenêtre , nous pûmes contempler la multitude de montagnes élevées les unes sur les autres, leurs structures hardies, leurs rochers bouleversés , leurs domes pompeux couronnés de la verdure des forêts , et , au milieu des sites les plus sauvages , des perspectives riantes , des échappées de nos plaines vues comme à la lunette. Nous découvrions les montagnes éloignées qui de la Savoie s'étendent dans le Dauphiné ; une légère teinte bleue sembloit les fondre avec le ciel : il s'abaisse dans ces parties lointaines , tandis qu'il s'élève avec les objets rapprochés.

Plus près de nous étoit un vallon de plu-

sieurs lieues d'étendue , coupé çà et là par des gorges et des rochers renfermant de beaux pâturages, des chalets, des bergeries, heureux asiles de nombreux troupeaux : de petits lacs d'une eau limpide , des filets d'eau qui s'y rendent des parties les plus élevées , des plateaux de neiges qui les entretiennent, de noires forêts au pied des rochers taillés à pic et décharnés , enfin , les effets variés de la lumière et des ombres , la formation des nuages qui s'entrelacent et se confondent avec les monts qui semblent les cacher pour les découvrir avec art et pour créer sans cesse mille tableaux divers : quel spectacle magnifique et varié !

Mais, en tournant nos regards contre le Midi, quel religieux saisissement s'empare de nous à l'aspect que présente la chaîne des grandes aiguilles et leur effrayante hauteur ! L'auguste nature semble s'être surpassée dans cet ensemble de beautés terribles que leurs masses présentent ; elles frappent vivement l'imagination. L'on se croit transporté au moment où le Créateur ébauchait son ouvrage. Dans ces masses gigantesques et menaçantes , revêtues d'une neige éternelle , quelle scène entre le ciel et nous ! Mais , ce colosse , ce mont que les neiges détachent du ciel , et qui semblent

elles seules le lier au reste de la nature ; ce mont qui a été le témoin des révolutions et des convulsions du monde et des hommes , qui a vu sous ses pieds la naissance et la chute des empires , qui , depuis tant de siècles , a bravé les orages , nous l'avions devant nos yeux ; nous en parcourions la vaste étendue et la grandeur ; ses neiges , ses glaces , leurs pentes rapides , leurs crevasses , leurs grands enfoncemens suffisoient pour nous le faire croire inaccessible. Le silence nous environnoit, mais il étoit interrompu par le bruit des avalanches qui venoient de lui à nous : elles nous paroïssent , dans leur commencement , peu considérables ; mais bientôt elles devenoient des fleuves de poussière , entraînant avec elles les glaces et les rochers , et , plus bas, les bois qu'elles dévastoient.

Sur notre sommet , élevé de 1506 toises , le ciel étoit vif et serein ; mais sous nos pieds la vallée du Prieuré nous présentait un spectacle tout différent ; elle étoit couverte d'épais nuages mûs avec rapidité en divers sens , et dorés par le soleil ; quand il fut plus ardent , on les vit se séparer , se diviser en flocons et s'échapper par divers endroits.

Il nous manquoit pourtant quelque chose

sur notre sommet ; c'étoit de pouvoir découvrir les montagnes de la Suisse, qui nous étoient masquées par une haute sommité que nous avions à notre droite, et que les glaces couvroient ; nous ne la connoissions pas, et nous ignorions qu'elle avoit fixé l'attention de M.^r Deluc, qui, la voyant de Genève, étudioit sa position et les avantages des expériences qu'il méditoit d'y faire. Dans mon premier voyage sur le Breven avec l'historien Berenger, nous fûmes tentés d'y parvenir en partant du Breven même ; mais le ciel ne nous le permit pas. Depuis mes premières descriptions, publiées en 1773, plusieurs voyageurs sont parvenus sur le Breven : l'on connoît ce qu'en a dit l'illustre Desaussure, et dernièrement une jeune Angloise et sa suivante, les seules de leur sexe qui y soient encore montées. Il est couvert de grands débris de granit, qui démontrent d'une manière évidente qu'ils sont les restes de rochers plus élevés. Nous descendîmes du Breven avec plus de peine que nous n'en avions eu pour y monter, et notre descente nous prit six heures, quoique souvent nous allassions assez vite.



CHAPITRE XII.

Du Glacier du Buet : il est élevé de 1578 toises.

—Des chamois. — De MM. Deluc, Desaussure, Adriani et Pictet. — Belle opération de ce Professeur. — L'on y est atteint par le sommeil.

—Dangers de M.^r Béranger dans sa descente à Valorsine.

J'AI dit que nous avions remarqué de dessus le Breven la grande sommité de glace qui nous voiloit celles de la Suisse; nous apprîmes bientôt les succès de M.^r Deluc, qui donnoit à ce mont le nom de Buet; mais la route qu'il avoit prise étoit non-seulement longue, mais encore dangereuse et trop éloignée de Chamouni pour ne pas en dégoûter les voyageurs. J'eus donc le dessein de la chercher d'un autre côté; mais cela n'étoit pas facile, parce que son revers ressemble bien peu à la vue qu'on en a depuis Genève, et personne de Chamouni ne la connoissoit sous le nom de Buet. Je ne fus point rebuté de ces difficultés; je la cherchai de tous les sites que m'offroient le col de Balme et la Valorsine : enfin un chasseur de cette dernière vallée vint à penser que la sommité

de glace nommée chez eux la Mortine pourroit bien être le Buet, et il m'offrit de m'y conduire.

Je partis donc avec sept guides, mon fils aîné et le fils de Mad. Couteran, pour aller coucher à Valorsine même. Nous y dormîmes peu, et nous fûmes en marche dès les deux heures du matin, sous la conduite du chasseur, précédés d'un flambeau pour éclairer nos pas. Nous marchâmes avec courage par la gorge dite le Berard, en remontant le torrent qui en porte le nom : elle est sauvage, surtout dans le haut, ce qui ne la prive pas de verdure, de pâturages, quoiqu'ils soient avoisinés des débris des montagnes.

Nous en prîmes le rapide chemin, et sur les huit heures nous atteignîmes les neiges qui couvrent le bas du glacier que nous allions gravir : on en voyoit le sommet bien loin encore ; mais son aspect imposant ne nous laissa plus douter que ce ne fût le glacier du Buet.

Cette certitude nous donna du courage : le ciel étoit beau, et tout en montant nous eûmes la vue des aiguilles rouges et celle de leurs jolis glaciers. Enfin, nous arrivâmes sur un plateau d'où nous eûmes l'inexprimable satisfaction de découvrir la plaine du Valais et de ses montagnes, telles que M.^r Deluc les avoit décrites.

Nous ne pouvions donc plus être trompés sur la route que nous devions tenir; les pentes en étoient rapides, mais nous espérions atteindre sur l'heure de midi le sommet du glacier. Nous fîmes une halte pour nous en donner les forces; et, tandis que nous nous reposions, nous fûmes surpris de voir notre sommet se couvrir de nuages, et un vent terrible les agiter: ce sommet, si beau, si pur il n'y avoit qu'un moment, n'étoit plus que le foyer d'une horrible tempête; ses neiges soulevées par la force du vent descendoient jusqu'à nous, et, avec elle, les frimats de l'hiver; nous n'y pouvions résister, et le chagrin alloit s'emparer de nous lorsque nous vîmes le ciel s'éclaircir, le vent s'apaiser et les nues marcher ailleurs. Nous reprîmes courage; mais bientôt nous n'aperçûmes plus notre sommité, que les nues avoient recouverte de nouveau. Epars çà et là, nous nous rejoignîmes, et un plateau de neige fut notre refuge. Arrivés sur ses bords, nous jetâmes les yeux sur un vallon sauvage, fort au-dessous de nous; mais ce lieu n'étoit pas tout neiges et rochers; il y avoit des places du plus beau vert, comme des parcs qu'on y auroit ménagés: c'étoit le séjour du silence, qui n'étoit interrompu que par les

ehutes de neiges et de rochers; c'étoit , selon nous , un lieu perdu dans la nature ; mais nous nous trompions , il étoit l'asile tranquille d'animaux d'une taille souple et bien prise, qui bondissoient dans ces lieux déserts. Nous troublâmes le silence paisible de leurs pâturages : leur terreur et leur fuite devoient nous servir d'amusement. Etrange caprice ! Etre à huit mille pieds au-dessus des hommes , environnés des merveilles de la nature , et se faire un plaisir de troubler leur paix !

Ces chamois étoient au nombre de neuf : au premier bruit qu'ils entendirent , nous vîmes le plus grand se détacher du troupeau , monter lestement sur les rochers et parvenir sur la neige : sa contenance étoit celle d'une vedette ; ses regards se promenoient de tous les côtés , et il ne faisoit pas quatre pas sans prêter l'oreille ; bientôt il fut suivi des huit autres. Dans ce moment , nous fîmes rouler une pierre , et tous, aussitôt , prirent la fuite , et , s'élançant de rochers en rochers , nous les perdîmes de vue.

Après cette scène , voyant notre sommité toujours dans l'ombre , nous prîmes la résolution d'y renoncer ; nous descendîmes à Valsine , et de cette vallée à celle du Prieuré,

ayant marché dans ce jour plus de seize heures.

Je croyois quitter les montagnes pour cette année ; je partoisi pour Genève lorsque le ciel se remit au beau ; j'étois déjà à Salenche que je regrettai de n'être pas encore à Chamouni ; j'en repris la route , et , le jour que j'avois compté arriver à Genève , je me trouvai à deux journées de distance. Revenir à Valorsine avec mes compagnons de voyage fut un parti bientôt pris, et nous voilà en marche : monter le Berard , atteindre la Mortine , en voir le sommet sous le plus beau ciel , quelle récompense de tant de peines ! Précédés de deux guides , nous les regardâmes marcher d'un pas assuré au milieu de ce vaste champ de glace, qui nous sembloit aboutir aux cieux. Ce spectacle nous émut , et, les voyant, sur le haut du glacier , se transporter d'étonnement et d'admiration (1) , nous nous hâtâmes de devenir les spectateurs du vaste tableau qu'ils avoient sous leurs yeux ; ce fut alors que les facultés de mon ame ne purent suffire pour sentir ce que le spectacle offert dans le même

(1) Nos guides s'écrièrent : Ah Dieu que le monde est grand !

instant de toutes parts à mes yeux avoit d'inattendu, de magnifique et de varié : son immensité, sa grandeur, sa profondeur absorbèrent toute mon attention.

La face tournée entre le Nord et le Couchant, nous avions à notre droite un fleuve qui parcouroit sous nos yeux un espace de trente-six lieues, au milieu des plus riches plaines : ces plaines sont celles du Valais, ce fleuve est le Rhône. Les parties du fleuve que les montagnes couvroient de leur ombre, nous sembloient un filon d'argent, et celles que le soleil éclairoit, un filon d'or : au-delà, nos regards se promenoient sur les montagnes de la Suisse, sur la Guemmi, le Grimsel, la Fourche et le Gothard, toutes couvertes de glaces; et celles qui avoisinent le Mont-Rosa terminoient en amphithéâtre ce magnifique tableau.

A notre gauche, les montagnes s'abaissoient brusquement, depuis la plus élevée qui soit sur le globe, jusqu'à celles qui bordent les campagnes baignées des eaux de la mer. Devant nous, la vue plongeoit sur les plaines arrosées par l'Arve, le Giffre et mille autres torrens; nos regards les suivoient et arrivoient avec eux aux rives du Rhône, qui après s'être

perdu dans le lac de Genève , reparoît pour arroser le Midi de la France. Genève ne semble qu'un point à l'une des extrémités du lac ; le lac n'est qu'un ruban sinueux partageant les campagnes qu'il baigne , et ces campagnes sont un tapis d'or et de verdure. Au-delà , l'œil découvre les vastes plaines des deux Bourgognes , dont les montagnes applaties ne présentent aux regards qui s'y perdent que d'imperceptibles inégalités. Quelle disparate entre ce superbe tableau et l'effroyable aspect des précipices qui nous environnoient !

Nous venions de contempler une partie de la terre variée, belle et fleurie ; l'extase causée par le coup-d'œil de nos riches campagnes duroit encore, lorsque le spectacle gigantesque des hautes Alpes , entrecoupées par d'innombrables glaciers , au-dessus desquels s'élève le Mont-Blanc comme le dominateur menaçant de cet empire de l'hivers , fit sur nous une impression plus profonde.

Au-dessous de ce colosse , dont les neiges résistent au tems et bravent le soleil , nous admirions les gorges comblées de glaces et de rochers. Ce tableau majestueux est prolongé sur les hauteurs du grand Saint-Bernard , sur celles du Simplon et de l'Italie ; et toutes

ces masses éternelles venoient aboutir à notre vaste champ de glaces, dont les saillies avoient pour bordure les vertes prairies de la Valorsine, à plus de huit mille pieds au-dessous de nous. Nous voulûmes parcourir toute l'étendue de notre glacier, et nous vîmes, avec la même surprise que M.^r Deluc, que sa partie la plus élevée faisoit une saillie extrêmement avancée en-dehors du glacier. La réflexion qu'ils firent, que l'addition de leur poids étoit nulle pour produire l'effet de détacher une masse aussi prodigieuse qui se soutenoit là d'elle-même depuis bien des siècles, cette réflexion, dis-je, commençoit à dissiper toute crainte quand nous aperçûmes une fente dont la direction et l'étendue nous prouvoient d'une manière évidente que cette partie excédente du glacier étoit prête à s'échapper et à s'écrouler par la plus légère augmentation.

C'étoit beaucoup d'être resté deux heures sur un sommet élevé de 1578 toises au-dessus de la mer, et nous étions satisfaits d'y être parvenus par une route facile et sans danger : il étoit à croire que cette route attireroit au Buet M.^r Desaussure; en effet, il y fut d'abord seul, puis avec M.^r Pictet, qui, par de belles opérations, prit de son sommet la hauteur

114 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
de celui du Mont-Blanc. M.^r Deluc le jeune
y fut aussi pour lever tous ses doutes ; car il
avoit de la peine à croire que notre Mortine
fût bien le glacier du Buet. L'illustre comte
Adriani , M.^r Berenger et deux dames y sont
parvenues , de même que mes deux fils , et
j'y ai conduit l'habile peintre Saint-Ours.
Deux fois , je m'y suis trouvé très-mal.
M.^r Desaussure n'a rien laissé à dire sur la
nature de cette montague , sur le genre et
les formes des pierres qui la composent : il
nous apprend que les bases sont de granit ;
recouvert d'une croûte calcaire , et mélangée
avec des pierres de corne , d'ardoise et de grès ;
et enfin , en parlant de la route que j'ai tenue ,
il déclare qu'elle est partout sûre. Pourquoi
donc est-il arrivé qu'on ait engagé quelques
voyageurs à l'atteindre par le côté opposé à
celui de la Valorsine , par une route où les
difficultés sont beaucoup plus grandes , et où
des pentes très-roides de neige masquent de
larges crevasses. Le malheur arrivé il y a
cinq années doit servir de leçon (1). Se taire

(1) Un jeune Liégeois vint à Genève pour aller à Chamouni. Il s'arrêta à Serves , où un homme ignorant lui proposa de le conduire au Buet : il y arrive ,

encore sur le danger de cette route et passer sous silence ce que l'illustre Desaussure dit de la sûreté de celle de la Valorsine, ne seroit-ce pas se préparer de trop tardifs remords ?

J'ai été sept fois sur le Buet : j'y fus pour en dessiner tout l'horizon dans un plan circulaire ; l'air y étoit très-vif et froid , au point que j'en descendis avec trois doigts gelés. Dans mon voyage avec le peintre Saint-Ours je m'y évanouis ; cet état étoit affreux pour mon ami et pour mes guides : tandis que , revenu à moi, j'éprouvai du chagrin qu'on m'eût rendu à la vie , j'étois tombé dans cette espèce d'extase dont M.^r Deluc avoit parlé , et dans laquelle l'ame , dégagée du matériel qui l'enveloppe , prend le plus vif sentiment de sa propre existence. Dans ce même jour un grand aigle faillit d'enlever mon beau chien , animal si intelligent et si exercé aux montagnes que je l'aurois infiniment regretté. Enfin , c'est sur

et , passant sur des neiges trompeuses , il y est enseveli. Ce jeune homme avoit un ami dont le désespoir ne peut se décrire. C'est en mémoire de ce fâcheux accident que le Préfet , M.^r d'Eymar , a fait ériger un monument que l'on voit à Serves. Quoique cette route soit très-longue , le guide pouvoit atteindre le Buet par le côté de Salençon, mais il n'y étoit jamais monté.

te même sommet que l'historien Berenger s'est vu sur le point de perdre la vie. Il y est monté deux fois. La première un de ses compagnons ne put se résoudre à mettre le pied sur les neiges, et, se croyant peu en sûreté au milieu des déserts de la gorge de Berard; il fit de la pierre du Berger un fort où il se cantonna en attendant le retour de ses compagnons. La dernière fois, de trois demoiselles Angloises qui l'accompagnoient, l'une resta seule à la même pierre, en parcourut les environs, ne s'inquiéta point de sa situation sauvage et solitaire et y passa plus de sept heures dans une parfaite tranquillité d'esprit. Ce fut pour revenir plus promptement à elle que M.^r Berenger descendit le premier; mais il se trompa de route, exposa sa vie en franchissant des précipices, et n'eut d'autres moyens pour se sauver que de remonter la montagne où la nuit le surprit, tandis qu'il devenoit à son tour le sujet de l'inquiétude de ses compagnes, et que le grand Jorasse le cherchoit au milieu des ténèbres. Qui connoîtra cette montagne ne pourra se faire une idée des peines qu'il eut à essuyer pour se tirer des mauvais pas: il suivit successivement plusieurs sentiers et des lits de-pierres mouvantes, qui

tous le conduisoient à des précipices effrayans; remontant avec effort, franchissant des rocs perpendiculaires, haletant, inondé de sueur, tourmenté de l'inquiétude qu'il donnoit à ceux qui l'attendoient, il parvint après vingt essais infructueux au pied de la montagne, et il franchit, avec un soulier déchiré, un pied blessé, la gorge de Berard au sein d'une obscurité profonde, traversant plusieurs fois le torrent qui l'arrose et les monts de débris qui la coupent. Sa situation fut cruelle, mais il l'oublia en calmant les angoisses de ceux qui le cherchoient. Plus heureux que M.^r Berenger nous fîmes gaiement nos adieux à notre admirable champ de glace et aux magnifiques objets qui nous avoient si délicieusement occupé; nous descendîmes rapidement; nous traversâmes de grandes croupes de glaces couvertes de neiges, en nous y laissant glisser, appuyés sur nos bâtons, car c'est un plaisir qu'on peut goûter sans danger quand on en a l'habitude: nous achevâmes ainsi notre voyage, et arrivâmes le soir même à Chamouni, avec la satisfaction d'avoir atteint la plus haute montagne qui soit en avant de la grande chaîne du Mont-Blanc, d'y être parvenus par un côté intéressant pour les physiciens, et par un

118 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
chemin qui, sans sortir de la route de Chamouni, est si facile que l'on peut en faire les deux tiers à mulet.

CHAPITRE XIII.

Excursion au chalet de la Flessière, élevé de 950 toises, et en face de la mer de Glace.

DE dessus le Montanvert, si l'on regarde les pâturages et les chalets qui sont le long de la chaîne du Breven, l'on en voit qui sont en face de la vallée de glace, dont le plus direct se nomme la Flessière : ce site me parut trop intéressant pour ne pas y faire une excursion.

Le sentier, quoique moins battu que celui du Montanvert, a pourtant cet avantage, de pouvoir être gravi sans interruption à mulet, jusqu'au chalet même. Le plateau où l'on campe est vaste, mêlé de verdure et de rochers. Ce qui frappe d'abord quand on y arrive, c'est l'aspect de la mer de glace qu'on découvre presque en entier : les pyramides et les obélisques qui l'encadrent sont du plus grand effet. Puis le Mont-Blanc et la chaîne des aiguilles, jusqu'à celles d'Argentière et

du Tour , se présentent comme une façade dont aucun terme ne pourroit rendre la beauté : les bois , qui des hauteurs descendent dans la plaine , entrecoupés de torrens et des glaciers , embellissent par leurs contrastes ce magnifique tableau.

Si l'on vient à réfléchir sur la quantité de neiges que contiennent ces énormes rochers , et les crevasses de glaces de tous ces lits de neiges durcies , où circulent mille ruisseaux , qui peut douter du grand rôle qu'elles jouent dans la nature ? Toutes ces horreurs sont autant de réservoirs d'où descendent par filets les eaux qui arrosent nos campagnes. Quelle douce assurance ne donnent-ils pas de la perpétuité des fleuves dont ils sont la source ! Si l'on réfléchit encore sur la formation de ces montagnes , sur leur âge , sur leur succession , sur les causes qui ont pu accumuler ces élémens pierreux à une si grande hauteur au-dessus du reste de la surface du globe ; si l'on recherche l'origine de ces élémens ; si l'on considère les révolutions qu'ils ont subies , celles qui les attendent , quel océan de pensées ! Ceux-là seuls qui se sont livrés à ces méditations sur les cimes des hautes Alpes , savent combien elles y sont plus profondes , plus étendues et

120 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
plus lumineuses que lorsqu'on est resserré
entre les murs de son cabinet.

De quelle admiration, de quelle terreur à la fois ne frappent pas les hauteurs et les énormes dimensions de ces monts, qui ont bravé tant de siècles et qui ont vu s'écouler tant de générations, leurs entassements, leurs bouleversements, leurs escarpemens, la profondeur de leurs précipices, leurs rocs pendans et menaçant ruine, leurs impénétrables cavernes, leurs avalanches, leurs glaces éternelles et leurs vastes solitudes, séjour du silence ! Avec quel pouvoir ce sublime tableau n'agit-il pas sur tous les sens de l'homme, et quelle influence n'exerce-t-il pas sur ses idées ?

L'aspect des montagnes a toujours eu, pour l'imagination des peuples, quelque chose d'imposant et de sacré ; c'est peut-être parce que les hommes mesurent et comparent ces grandes masses et les phénomènes qu'elles présentent avec la foiblesse de leur nature. Les premiers peuples choisirent les montagnes pour rendre leur hommage à la divinité : dans l'espèce d'enthousiasme que leur inspiroient ces lieux, ils sembloient y voir sa présence et sa toute-puissance.

En contemplant plus particulièrement les
glaciers,

glaciers, l'on conçoit comment ils s'avancent des vallées supérieures, et que c'est par leurs issues que s'écoulent les glaciers mêmes, que sortent les ruisseaux qui, réunis, forment les plus grands fleuves de l'Europe.

On ne peut non plus, en voyant cette longue chaîne de sommités sourcilleuses barer le midi, se défendre du désir de connoître leurs faces opposées, celles qui regardent l'Italie, et de voir les montagnes et les plaines de cette belle partie de l'Europe. Sans doute, me disois-je, je pourrois voir tout cela si je parvenois sur le Mont-Blanc; mais comment atteindre ce colosse de neige et de glace, entouré comme il l'est d'énormes précipices? Il faut donc le tourner du côté de la Tarentaise et de la Val d'Aost. Tel fut le plan que je formai.

Avant de quitter notre site, nous fûmes visiter le chalet et les bergers qui font la manutention des fromages: ces hommes portent la santé sur leur physionomie; leurs troupeaux, épars à d'assez grandes distances, viennent d'eux-mêmes aux heures fixes se faire traire; ils sont gais et annoncent leur bonheur. Nous descendîmes la montagne sur le soir, les mulets devant, et nous à pied, et nous pûmes jouir du coucher du soleil sur les aiguilles, ce qui,

122 *Itinéraire de de Genève, Chamouni,*
dans un beau tems, est toujours un des plus
beaux spectacles.

C H A P I T R E X I V.

Voyage autour du Mont-Blanc. — Passage par le
Bonhomme, élevé de 1265 toises. — Rencontre
imprévue. — Du Chapiu, habitation d'été.

LE projet de tourner le Mont-Blanc me
tenoit trop à cœur pour ne pas l'exécuter.
Pour cela, il falloit atteindre la longue vallée
du Bonhomme, passer sur ce col des Alpes,
descendre dans la Tarentaise, remonter d'autres
vallées et d'autres montagnes pour parvenir
au col de la Seigne, et entrer par l'Allée-
Blanche en Piémont.

J'en pris le chemin avec mon guide Pierre
Simon, et un mulet; et, après le village des
Ouches, nous montâmes la Voge pour des-
cendre à Contamine. Dans cette traversée,
nous jouîmes de beaux aspects : la cure de
Contamine, où nous couchâmes, est agréa-
blement située; j'aurois désiré y faire quelque
séjour, mais le ciel se chargeoit de nuages,
et l'orage se faisoit entendre : les vents sont
effrayans dans cette vallée, et causent de grands
dommages aux habitans.

Cependant nous partîmes le lendemain à cinq heures; nous traversâmes un vallon étroit parsemé de rochers, ayant près de nous la rivière du Nant-Borant, qu'on voit enfoncée entre de grands rochers : le chemin devient quelquefois rapide; souvent on le trouve taillé dans le roc. Plus on avance, plus la vallée devient sauvage, mais toujours belle dans ses aspects; et l'on y voit des gorges à demi-couvertes de glaces, qui viennent des hauteurs du Mont-Blanc. Nous trouvâmes aussi des chalets agréablement situés, et des laiteries que des femmes seules habitoient; nous fîmes une halte dans la plus élevée, nous y vîmes faire le fromage par une femme de la figure la plus gracieuse. Sa maison, que l'on nomme dans ce pays une grange, n'étoit qu'une hutte presque toute à jour, élevée seulement de six pieds. Cependant nous ne pûmes quitter cette frêle habitation sans regret; c'étoit la dernière demeure des humains; nous n'en devions plus rencontrer, pendant neuf lieues de marche qui nous restoient à faire dans cette journée; nous laissions derrière nous les bois, les pâturages avec leurs habitans; nous ne devions plus trouver que d'immenses rochers, que les décombres d'une antique nature : nous

ne tardâmes pas à nous en voir environnés ; nous passions d'un lieu sauvage à un plus sauvage encore ; tout changeoit de face ; le spectacle s'agrandissoit, et nos idées avec lui. Si nous pensions quelquefois aux douceurs des pays que nous avions courus, aussitôt des objets étranges, des monts sourcilleux et menaçans, des rochers renversés, brisés par leurs chutes, ramenoient nos pensées sur les désastres de ces lieux et sur les révolutions du globe.

Ensuite nous nous trouvâmes pendant trois heures dans un vallon spacieux, de forme circulaire : là, environnés par de hautes montagnes déchirées du haut en bas, et comme en lambeaux, marchant au milieu d'un désert plaqué de neige, gravissant des pentes rapides, il nous sembloit que nous étions errans sur un autre monde, ou abandonnés sur les plages du pôle ; mais nous avions l'esprit tranquille, parce que cet endroit est très-éclairé. L'on y rencontre des animaux, mais il n'en est point que l'on doive redouter : ce sont des chamois et des bouquetins ; ils vivent en société, et, dans les vallées qui vont en tournant, ils ont la prudence de poser des sentinelles aux angles, afin de paître en sûreté.

Après nous être occupés quelque tems de ces habitans des Alpes, nous ne tardâmes pas à découvrir la sommité qu'il nous falloit atteindre. Le chemin pour y arriver semble avoir été battu en brèche : un ravin en facilite l'accès aux mulets. Notre avidité, notre impatience de jouir des objets nouveaux qui alloient s'offrir à nos regards, nous donnoient de l'émotion. Nous ne fûmes point trompés, nous eûmes de magnifiques aspects, et, à des distances immenses, nous découvrîmes un foule de vallées, les unes très-élevées, les autres dans des enfoncemens de quatre à six mille pieds; d'autres encore nous paroissoient environnées de toutes parts par des rochers d'un difficile accès; le soleil éclairoit les unes, l'obscurité couvroit les autres : des bois immenses, des pâturages d'un beau verd, des monts de neiges et de glaces ravissoient les yeux par leurs contrastes et leurs sublimes effets. Enfin nous démêlions quelques parties des plaines situées à l'orient du Mont-Cenis, et, en avant, les montagnes du petit Saint-Bernard.

Le sommet d'où nous avions tant d'objets sous les yeux est fort inégal; il ne présente que des sommets brisés, sur lesquels le sentier se perd. L'on frémit à l'idée d'y être par un

tems de brouillards : il seroit bien difficile de ne pas s'y égarer, ce qui arriveroit, même par un beau tems, sans des croix élevées de distance en distance, pour servir de direction : elles forment deux lignes, l'une qui tire à l'Ouest, l'autre à l'Est. Nous prîmes la dernière, en suivant les pas de notre mulet, qui savoit s'orienter mieux que nous. Sur les deux heures, nous découvrîmes la vallée du Chapiu et l'habitation qu'on y trouve. Avant d'y descendre nous dînâmes, assis sur une éminence, environnés de toutes parts des traces d'un grand bouleversement. Ni les dégâts des eaux, ni ceux que peuvent occasionner les autres élémens, ne sauroient rendre les déchiremens de la nature que nous avons sous les yeux ; l'on diroit qu'ils ne peuvent avoir été causés que par le heurtement d'une autre planète.

Le nom de Bonhomme que ce col des Alpes porte lui a été donné, parce qu'anciennement il y avoit un hospice et un hermite voué au soulagement des voyageurs qui vouloient pénétrer dans la Tarentaise et dans la Val-d'Aost. On y a trouvé des médailles des premiers Césars, ce qui sembleroit prouver, que du tems des Romains, ces endroits n'étoient pas si affreux qu'ils le sont aujourd'hui, ou que

l'esprit des grandes choses avoit inspiré à ces conquérans l'idée d'établir des hospices dans des passages aussi extraordinaires, dont l'élévation sur la mer est de 1265 toises.

Notre repas fut court et frugal ; mon guide se plaisoit à contempler les objets les plus éloignés, et m'y faisoit observer des chalets et des bergeries, que sans lui je n'aurois jamais su voir ; toute la nature ne me paroissoit qu'un vaste désert, que le silence de ces lieux rendoit plus imposant encore.

Après cette halte nous nous remîmes en chemin, nous passâmes par des pâturages dont les pentes étoient rapides, et après trois heures et demie de descente nous arrivâmes sur la brune au Chapiu. Cet endroit, qui est à la jonction de deux vallées désertes, n'est habité que pendant six semaines dans les plus beaux jours de l'année. Il contient dix-huit granges bâties à sec par la difficulté de faire du mortier, car toutes les montagnes que nous avons passées dans ce jour sont des roches vitrescibles. Cette habitation n'est, pour l'ordinaire, peuplée que de femmes ; dans ce moment elles étoient sur les montagnes d'où elles ne descendent qu'une fois la semaine avec leur charge de fourrage et de fromage. Comme les

maisons en sont ouvertes, nous choisîmes la moins mauvaise pour y passer la nuit, et cependant ce fut dans ce lieu sauvage que nous eûmes l'agréable surprise de voir une jeune beauté : c'étoit une sœur quêteuse de Cham-béri, que l'aspect repoussant de ces montagnes n'avoit pas rebuté. A notre aspect elle se crut perdue, se mit à fuir et à parcourir les maisons avec toutes les marques de l'effroi. Son état me fit de la peine, et je me trouvai offensé de ses craintes ; je la suivis, et l'ayant atteint je la conjurai de prendre une meilleure idée de nous. J'eus le bonheur de m'en faire écouter ; nous soupâmes ensemble, et l'ayant engagée à agréer la chambre et le lit de fourrage que je m'étois destiné, je fus chercher un autre gîte.



CHAPITRE XV.

Entrée dans l'Allée-Blanche.— Aspect admirable du Mont-Blanc depuis le col de la Seigne, élevé de 1263 toises.— Superbe pyramide.

DE Contamine au Bonhomme la direction est du Nord au Midi, du Bonhomme au Chapiu elle tourne à l'Orient : cet endroit est, comme je l'ai dit, à la jonction de deux vallées; l'une va au Midi et même à Saint-Maurice, bourg de la Tarentaise; l'autre prend par le Nord pour joindre la grande chaîne du Mont-Blanc, que l'on a considérablement dépassée. Au lever du soleil nous entrâmes dans cette dernière vallée; elle est étroite, et la route remonte un torrent impétueux : nous craignîmes le mauvais tems. L'aimable religieuse qui étoit avec nous en fut épouvantée; cependant l'orage qui nous avoit menacé s'apaisa, et nous atteignîmes le village du glacier qui, comme le Chapiu, n'est habité que six semaines; mais il est riche en pâturages. Nous nous y arrêtâmes : ce fut là aussi que nous laissâmes notre quêteuse.

Nous touchions bientôt à l'Allée-Blanche;

nous n'en étions séparés que par une sommité nommée la Seigne. Le Mont-Blanc et le revers des grandes aiguilles alloient s'offrir de dessus le col à nos regards avides de découvertes; je voulus abréger le chemin; et je montai seul sans prévoir d'accidens: comment en aurois-je pu soupçonner dans des lieux qui ne m'offroient qu'une nature isolée et dénuée d'habitans! Qu'on juge donc de ma surprise lorsqu'arrivant sur une éminence je me vis tout-à-coup au milieu d'un troupeau de soixante-dix vaches. Je ne sais si je leur causai autant de surprise qu'elles m'en donnèrent; je crois cependant qu'elles m'avoient vu, et qu'elles s'étoient préparées à me recevoir comme leur ennemi. En effet, mon habit rouge et mon parasol déployé sur ma tête devoient leur paroître étrange. Quoi qu'il en soit, elles feignirent de s'écarter pour me faire passage, et m'entourèrent dans un cercle qu'elles resserrèrent insensiblement: ma crainte fut extrême, et je me vis obligé de faire usage de mon parasol et de mon bâton pour les écarter. Je ne sais si j'en serois venu à bout sans le secours que je reçus fort à propos d'un berger qui, des hauteurs voisines, avoit aperçu le commencement de ce combat

burlesque ; il accourut à moi en faisant de grands cris ; sa voix , ses gestes menaçans en imposèrent à la troupe ennemie , et j'en fus délivré.

Le bon office de ce berger ne se borna pas à m'avoir tiré de peine , il m'invita encore à le suivre et à me reposer dans son gîte : c'étoit un rocher détaché des sommets qui formoit une espèce de caverne où six hommes pouvoient se mettre à couvert ; il passoit les nuits dans ce réduit sauvage , et surveilloit ses troupeaux. Sa conversation étoit intéressante , et j'eus beaucoup de plaisir à l'entendre me réciter les particularités de la vie qu'il menoit , qui lui plaisoit beaucoup plus que la société des hommes. En général, les bergers voient avec peine le moment où ils sont obligés de descendre des montagnes , et les troupeaux n'en reviennent pas avec la même allégresse dont ils étoient animés quand ils y montoient.

Comme je m'étois détourné de la route que je devois tenir pour arriver sur le col de l'Allée-Blanche, je fus remis sur la bonne voie par ce berger. J'avois devant moi un grand rideau formé par la montagne de la Seigne , et c'étoit de son sommet que j'allois découvrir les grandes Alpes.

J'y arrivai après une heure trois quarts de marche, et plus tôt que mon compagnon de voyage et son mulet. Je ne pourrois jamais rendre l'émotion que j'éprouvai lorsque je découvris le Mont-Blanc et les sommités colossales qui sont sur la même ligne. Ce fut pour moi un monde nouveau, auquel rien de ce que j'avois vu ne ressembloit. Qu'on se figure ce grand dôme des Alpes soutenu par de magnifiques rochers, ayant devant lui deux superbes pyramides les plus colossales qui existent dans la nature, et entouré de glaciers inaccessibles, sur lesquels le soleil dardoit ses rayons. Le voilà donc, me disois-je, ce mont sourcilleux que les siècles n'ont pu détruire, qui brave le soleil brûlant, les orages et tous les efforts des élémens destructeurs ! Quelle transparence, quel éclat, quelle blancheur est comparable à celle de ses glaces ! Quelle magnifique décoration dans les monts qui l'accompagnent ! que de formes majestueuses ! quelle variété de couleurs et de matières !

La première des pyramides est un porphyre tirant sur le rose, la seconde est un granit. Plus près de ce colosse sont des granits tout brillans de cristaux, et au-delà d'autres monts de glaces et des sommités chenues, dont les

couches verticales sont entremêlées de cascades , de neiges et de glaces : toutes paroissent s'agenouiller devant lui et lui rendre hommage. Le plus superbe ciel les surmonte ; elles s'y élancent , pour ainsi dire , et semblent vouloir participer à son inaltérable pureté. Que de merveilles , que de grandeurs dans tous ces objets ! Quelle est la puissance qui a pu soulever hors de la terre ces masses énormes , et les élancer à la hauteur de deux mille quatre cents toises ? Depuis quand existent-elles ? Furent-elles formées dès le commencement ? ... L'on ne peut réfléchir sur ces objets immenses , et contempler ces grandes productions de la nature , sans admiration et sans respect.

Le sommet, ou col de l'Allée-Blanche , se nomme la Seigne ; il est élevé de douze cent soixante-trois toises. La vallée qu'il domine a six lieues de longueur sur une largeur fort inégale ; elle aboutit , par une pente rapide , à Cormayeur , premier bourg de la Val-d'Aost : dans toute cette étendue l'on ne voit rien d'animé ; c'est un désert couvert de neiges , accessible seulement pendant cinq semaines , durant les grandes chaleurs. Quelques bergers , un petit nombre de muletiers , des contre-

134 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

bandiers, en savent seuls la route. Aucun observateur n'y étoit entré avant l'illustre Desaussure, qui me précéda de quinze jours, et il me semble que chaque année elle devient plus sauvage et plus difficile à traverser. L'on y trouve cependant des pâturages dans des fonds, mais qui sont exposés à de grands orages; le plus terrible arriva le 5 septembre 1783: onze vaches furent étouffées, et celles qui échappèrent à ce malheur durent leur salut à leur prévoyance; elles se réunirent en opposant leur croupe au vent.

Une croix de bois, auprès de laquelle j'attendois mon guide, marque les bornes de la Tarentaise et de l'entrée du Piémont. Il étoit midi lorsque nous commençâmes à descendre; la neige étoit encore durcie par le froid de la nuit; notre mulet eut quelque peine, et nous beaucoup de plaisir à nous laisser glisser appuyés sur nos bâtons. Au bout d'une heure nous arrivâmes au premier chalet de ce pays; nous y dînâmes: il dominoit une vaste plaine et un lac d'un aspect admirable, où viennent se réfléchir les sommités de glaces et toutes leurs variétés. Ce bassin, qui sert de fortification à la Val-d'Aost, est contenu par une digue, et à peu de distance l'on voit un mur

crénelé qu'une poignée d'hommes pourroit défendre : au-delà du mur, nous remarquâmes une espèce de rue qui s'enfonçoit dans les bases du Mont-Blanc, que M.^r Dessaussure a eu la curiosité de visiter. Cet endroit est bien l'un des plus extraordinaires que l'on puisse concevoir : des détours le font ressembler à un labyrinthe, et l'on s'y croit à deux mille lieues des humains.

Nous atteignîmes le lac, qui barre tout-à-coup la route. Qu'on se représente un bassin d'une eau profonde, bordé par des montagnes d'une immense hauteur, et des rochers condamnés à une stérilité éternelle. Pas un souffle n'en ride la surface, où se peignent deux superbes pyramides, les glaciers et les sommités du Mont-Blanc. Cette eau n'est troublée que par les avalanches qui s'y précipitent; elles font un bruit qui retentit au loin, et interrompent seules le profond silence qui règne dans ces lieux. Après avoir dépassé le lac et descendu quelques pas, nous jetâmes un coup-d'œil en arrière, et nous eûmes le phénomène étonnant de la surface de ses eaux qui sembloit aboutir au ciel.

Le long de notre chemin nous vîmes plusieurs glaciers qui descendent du Mont-

136 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

Blanc : leurs glaces sont pures; les débris des monts offrent de belles collections de pierres primitives, granits, serpentines, roches mêlées de quartzs mêlés d'amiante, grande variété de schorls; et les surfaces de plusieurs de ces débris sont couvertes de druse et de cristal de roche. Les montagnes de la droite que domine le Cramont, où nous irons contempler l'ensemble des Alpes, sont composées de pierres schisteuses où l'on trouve de l'albâtre et du gypse.

Après avoir traversé le détroit situé sous le lac, nous éprouvâmes un changement d'air bien sensible; il n'étoit plus si vif, et le soleil commençoit à nous réchauffer : nous marchions aussi par un sentier passable qui nous annonçoit que nous ne tarderions pas à trouver quelques habitations. Nous en vîmes bientôt dans de belles prairies, environnées de mélèzes et de sapins. Au charme de leur aspect se joignit encore celui de rencontrer la plus belle végétation des Alpes, telle que le rhododendron, dont les fleurs sont du plus bel incarnat, la gentiane, non moins belle, le geranium sylvaticum, silena acaulis et autres.

Cependant de nouveaux glaciers et un

pays sauvage se présentèrent au-delà des prairies, et la vallée se rétrécissoit de nouveau. Elle prend d'ici le nom de vallée de *Veni*, qu'elle conserve jusqu'à Cormayeur. La grande chaîne des Alpes nous offroit encore de superbes rochers pyramidaux; l'un entr'autres nous étonna. Assis sur une base peu large, il s'élève à la hauteur de 1800 pieds, et menace la vallée de sa chute: incliné de plusieurs centaines de pieds, l'on ne conçoit pas comment il peut résister aux ébranlemens des vents et du tonnerre.

Après cette merveille, nous nous trouvâmes vis-à-vis du plus grand glacier que nous eussions vu: il s'empare du fond de la vallée, et le torrent de l'Allée-Blanche passe sous la plus belle voûte de glace qu'il soit possible de concevoir. Ce glacier est encore remarquable par les contrastes qu'offrent au-delà et le long de ses rives, des terrains ensemençés, quoiqu'à des hauteurs considérables: devant nous, nous avions une longue vallée qu'on nomme *vallée du Col-Ferret*; elle est belle en aspects sauvages et en glaciers, et va aboutir au bourg d'Orsière, dans le Valais, sans passer le grand Saint-Bernard.

Notre chemin étoit au travers des bois. Je

savois que nous allions avoir la vue du vallon de Cormayeur ; quelques habitations nous y préparoient , lorsque tout-à-coup nous eûmes à nos pieds ce district , dont l'ensemble nous parut très-pittoresque : notre descente se fit dans une heure, et ce ne fut pas un médiocre spectacle pour nous , qui , depuis trois jours , n'avions rencontré que cinq à six de nos semblables , de trouver dans ce lieu une nombreuse compagnie , que des eaux salutaires y attirent tous les étés, seule saison où cette route soit ouverte.



CHAPITRE XVI.

Excursion sur le Cramont, élevé de 1217 toises
5 pieds sur le Lac de Genève. — Des Eaux de
Cormayeur. — Du Labyrinthe. — De la Val-
d'Aost et de la Cité. — Monumens des Romains.

M.^r Desaussure, qui m'avoit précédé de
seize jours seulement, avoit eu la bonté de
m'annoncer ici à un guide nommé Patience,
pour qu'il me conduisît, comme il l'avoit
conduit lui-même, sur une sommité nommée
le *Cramont*, d'où il avoit eu la vue du Mont-
Blanc. J'en pris le chemin, et si j'éprouvai de
grandes fatigues j'eus aussi de grandes jouis-
sances. Ce sommet, où j'arrivai après huit
heures de marche depuis Cormayeur, me
donna un saisissement que rien encore ne m'a-
voit fait éprouver : il étoit dépouillé de neiges,
et n'offroit pas une couleur tranchante avec
l'atmosphère ; il me sembloit se fondre dans
le vide des airs, et tenir autant au ciel qu'à
la terre.

J'avois la vue des grandes Alpes, dont les
deux ailes étoient sous mes yeux ; l'une se
perdoit dans la Tarentaise, l'autre dans le

Milanois. J'avois aussi la vue des montagnes du petit Saint-Bernard, avec des sommités couvertes de glaces et leurs nombreux précipices, mais en même tems de charmantes vallées. Ce fut là que j'acquis encore une preuve de la vérité de l'observation importante qu'avoit faite M.^r Desaussure, qu'il existoit une inclinaison générale de toutes les montagnes vers celle du Mont-Blanc.

Elevés au-dessus du lac de Genève de 1217 toises 5 pieds, nous respirions un air si subtil et si froid que le plus ardent soleil ne put nous réchauffer; ce fut cependant alors que je dessinaï le tableau du Mont-Blanc qui est gravé dans l'ouvrage de M.^r Desaussure. Nous avions la partie supérieure de l'Allée-Blanche sous nos yeux, et c'est en examinant les environs du col de la Seigne que j'entrevis la possibilité d'y atteindre sans passer par le Chapiu, ce que j'ai exécuté dix années après, en abrégeant par là la route d'environ cinq lieues. Dans ce passage on laisse, fort au-dessous de soi et sur la droite, la croix du Bonhomme, pour monter un champ de neiges qui est à gauche, et du sommet duquel on voit la Seigne, que l'on dépasse même. Cette traversée est superbe : du point

le plus élevé on a la vue d'un double ciel, de celui de la Tarentaise, occupé par les sommités du petit Saint-Bernard et celles du Mont-Cenis, et de celui des plaines du Piémont, qui s'abaisse au point de paroître comme une vaste mer : c'est peut-être l'unique point de vue dans ce genre qu'on ait sur les Alpes.

Tout ce qui environne le Mont-Blanc n'est qu'une dévastation de rochers qui paroissent avoir éprouvé plus de révolutions que ceux qui se présentent du côté de Chamouni : il est vraisemblable que l'Allée-Blanche s'est élevée des débris des sommités. Peut-être un jour la vallée de Chamouni en sera-t-elle aussi comblée, et son sol exhaussé.

L'obélisque du Géant, qui porte à Cormayeur le nom de Mont-Mallet, et qui fait face au Cramont, signale distinctement l'ouverture de la vallée de Glace. Quel plaisir que celui de reconnoître les lieux que l'on a parcourus ! Je me voyois, en ligne droite, au midi de Chamouni ; je n'en étois éloigné que de quelques lieues, tandis que, pour arriver ici, j'avois mis trois journées de marche.

Notre descente fut très-précipitée ; nous la fîmes en nous laissant glisser comme sur la neige, ce que nous permettoit la fine mousse

qui tapissoit la montagne; et ce fut à neuf heures que nous arrivâmes à Cormayeur.

Ce bourg est assez considérable; son sol produit de l'orge et des pommes de terre; on y cultive du chanvre et du lin : on y compte deux cent quatre-vingt-huit feux, qui font environ quatorze cent vingt-quatre personnes. Après que la saison des récoltes est finie, les hommes abandonnent leurs foyers pour descendre dans le plat-pays : cette émigration, qui commence en Octobre, dure jusqu'en Avril. Le pays se trouve dispensé pendant six mois de pourvoir à la nourriture d'environ trois cents hommes, qui y rapportent le fruit de leurs gains, qu'on évalue à environ 15,000 livres de Piémont chaque année, objet considérable dans un pays où les vivres n'abondent pas et où l'argent est assez rare.

Pendant ces cinq à six mois d'absence, les femmes restent maîtresses de leurs maisons; elles s'y occupent de l'éducation de leurs enfans, qui y est meilleure que dans beaucoup d'endroits plus opulens (1). Les eaux que l'on prend sont ordonnées pour les maladies internes. La maison où on loge est assez grande;

(1) Le latin y est une éducation générale.

on se hâta de me faire lire la seule inscription qui la distingue, et qui est écrite, de la main de son auteur, en ces termes : DESAUSSURE, DE GENÈVE, A PASSÉ ICI LE 50 JUILLET 1767 ET LE 15 JUILLET 1774, POUR DES RECHERCHES DE PHYSIQUE ET D'HISTOIRE. En prenant une moyenne entre ses deux observations, il trouve la hauteur du baromètre pendu à cette porte de vingt-quatre pouces cinq seizièmes de ligne, d'où il résulte que ce lieu est élevé d'environ six cent cinquante toises de France au-dessus du niveau de la mer.

Ce pays est remarquable par un antique monument. Toutes les cartes désignent une montagne qu'on appelle la *Montagne du Labyrinthe* : c'est une caverne qui se divise en plusieurs chambres, dont la plus considérable mène dans des salles spacieuses : l'on assure qu'il faut plus de douze heures de marche pour en faire le tour. Les Romains, qui conquièrent ce pays sur les Salasses, y avoient ouvert des mines de cuivre, d'argent et d'or, et le labyrinthe en étoit une.

De Cormayeur à la cité capitale du duché d'Aost, il y a huit lieues; la route en est très-agréable, le pays bien cultivé et des plus pittoresques : la Doire, qui l'arrose dans toute

sa longueur , s'est creusé son lit entre des rochers qui semblent avoir été taillés dans ce but ; au-dessus de ces rochers on a tracé le chemin ; il est surmonté par des coteaux où se voient plusieurs villages et des châteaux , qui sont un mélange de constructions modernes et antiques.

Mais le tableau devient plus riche , plus diversifié aux approches de la cité ; le bassin au milieu duquel cette ville est assise se présente agréablement ; il forme une vallée de deux lieues de largeur , où viennent aboutir d'autres vallées du Milanois , de la Tarentaise , du Piémont et du Valais. C'est sans doute à cause des avantages de cette heureuse position que les Romains firent de la cité une assez belle ville ; ils la décorèrent d'un cirque ; dont les restes annoncent encore l'ancienne magnificence ; d'un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguste ; d'une porte très belle ; d'un pont dont la structure se fait admirer , et d'un superbe aqueduc bâti par Caius Avilius : l'arc d'Auguste est encore dans son entier ; ce monument est soutenu par un triple rang de colonnes d'ordre Corinthien ; la voûte a cinquante pieds de hauteur sur trente de large.

La Val-d'Aost est un pays fertile en blés ,
abondant

abondant en pâturages : on y trouve des vignes et des fruits de toutes les espèces. La ville a quelque commerce ; ses habitans sont honnêtes , et le sexe n'y est pas mal ; mais la vue de quelques personnes des villages voisins qui ont des goîtres monstrueux attriste les âmes sensibles. Nous couchâmes à la Cité , et le lendemain nous prîmes la route du grand Saint-Bernard.

C H A P I T R E X V I I .

Passage par le grand Saint - Bernard. — Saint-Remy, déjà élevé de 823 toises. — Terribles effets des avalanches. — De l'Hospice : il est élevé de 1246 toises. — Hospitalité des Religieux. — Température. — Froid extrême.

C E passage n'est pas absolument difficile dans les beaux jours , mais il est terrible dans les mauvais , surtout depuis le mois de Novembre jusqu'au milieu d'Avril. La grande quantité de neige qui tombe sur cette montagne élève le chemin de trente à quarante pieds ; et quand ces neiges viennent à fondre , l'on court les plus grands périls. Les avalanches surtout y sont très-dangereuses ; elles

sont très-fréquentes au mois de Mars : de quelque côté que l'on promène ses regards , on les voit se précipiter du haut des sommets avec un bruit effrayant , et s'entasser au pied des rochers , qui en sont quelquefois couverts pour toujours. Les vents y sont encore terribles ; ils soulèvent les neiges , qui effacent bientôt la route et égarent d'infortunés voyageurs. Mais , comme nous traversions ces montagnes par un beau tems , nous eûmes du plaisir dans leur contemplation , surtout quand nous nous vîmes élevés au-dessus des bois , et que nous eûmes passé Saint - Remy , dernière habitation de la Val-d'Aost , déjà élevée de huit cent vingt-trois toises. Depuis ce lieu , la route devient plus sauvage et plus rapide ; il y a encore quelques pâturages auxquels succèdent d'immenses rochers ; puis l'on atteint un espace très-vaste de rochers amoncelés , où toutes les formes se confondent , et qui , dans leur ensemble , forment un cirque , du centre duquel s'élèvent des masses énormes de rochers pyramidaux : c'est là aussi , et même plus bas , que les neiges commencent à couvrir çà et là le chemin.

Mais l'Hospice ne se montre pas encore ; il reste à gravir des escaliers entre des rochers

ournans, d'où l'on ne voit que le ciel, et dont il faut atteindre le faite. C'est seulement lorsqu'on a surmonté cette rampe qu'on voit enfin le lac du col de Saint-Bernard et son hospice à l'autre extrémité; c'est aussi ici que commence le Valais. L'aspect de ce lac, et celui de l'Hospice, est vraiment extraordinaire : dominé par de hautes montagnes couvertes de glaces et de neiges, l'on éprouve un air très-vif et très-froid. Enfin on arrive, et l'accueil que l'on reçoit dans cette maison fait oublier les peines d'une journée qui est de 8 à 9 lieues.

Cette maison, élevée de douze cent quarante-six toises, est la plus haute de l'Europe : bien différente de tant d'autres qui n'attirent que les regards sans intéresser l'humanité, celle-ci est un lieu respectable, un temple consacré au soulagement des hommes; ceux qui l'habitent sont les amis du genre humain. Consacrés de bonne heure à des travaux pénibles et journaliers, ils vont au-devant des voyageurs pour les guider; on les voit en sentinelles sur les cimes des rochers, portant de toutes parts des regards inquiets, pour chercher des malheureux et voler à leur secours : quand ils en aperçoivent que les avalanches atteignent, ils s'exposent à toutes sortes de

dangers , et le voyageur qui a eu le malheur d'être renversé et couvert de neige est souvent rappelé à la vie. Leur noble occupation ne se borne pas là; il faut qu'ils pourvoient leur maison du nécessaire , et c'est à quoi ils travaillent pendant les beaux jours. Le bois, les farines, le vin , les fromages et des habillemens même, comme bas et souliers; toutes ces choses viennent de loin , et ce sont leurs chevaux qui servent aux transports.

Cet Hospice est un carré long , bâti de pierres de roches; l'église , le réfectoire est au bas , de même que les chambres où logent les pauvres; au-dessus , l'on trouve les logemens des religieux et plusieurs chambres destinées aux passagers aisés ; les uns et les autres y sont reçus gratis (1).

Anciennement , et du tems des Romains , ce passage étoit très-fréquenté. Plusieurs ont cru que c'étoit par là qu'Annibal s'étoit ouvert l'entrée de l'Italie : des médailles carthaginoises que l'on y a trouvées ont servi à répandre cette opinion. Ce qu'il y a de plus certain , c'est qu'il y avoit un hospice pour

(1) Les étrangers qui y vont par curiosité mettent dans un tronc ce que leur générosité leur inspire.

les voyageurs et un temple dédié au dieu Penmin; les Romains étant ensuite devenus les maîtres de ce passage sous Auguste, le consacrèrent à Jupiter, et on l'appela, jusqu'au tems de Bernard de Menthon, *Mons Jovis*. L'on peut présumer que les chemins étoient dignes de la grandeur romaine; mais l'empire ayant été déchiré par les nations barbares, les établissemens les plus respectables de ces anciens maîtres du monde, ne furent pas épargnés, non plus que celui qu'ils avoient sur cette montagne, qui sans doute eut le même sort, ce qui rendit les chemins dangereux, et comme impraticables, jusqu'au tems où Bernard de Menthon les rétablit. L'on sera bien aise de connoître à quel degré le froid y fait descendre le thermomètre pendant les hivers: pour cet effet, je vais transcrire ce que m'en a écrit M.^r le chanoine et prieur Rauriz; sa lettre est datée du 12 Mars 1784.

«D'après les grands froids de Paris, vous conjecturez bien ceux que nous avons éprouvés dans nos montagues et à l'Hospice, pendant six semaines; le matin et le soir, le thermomètre a constamment été entre les degrés 18 et 19 sous celui de la congélation, et aujourd'hui il est à 16 $\frac{1}{2}$. Pendant ces froids, nos

chambres qui n'ont pas de feu étoient ordinairement de 10 ou 12 : ce n'est pas que nous n'ayons eu en d'autres années des froids qui alloient jusqu'à 20 et 22 , mais ces froids excessifs n'étoient que d'un jour ou deux seulement. J'ai remarqué que le thermomètre fut le 18 Janvier plus bas que nous ne l'avions vu , à 19 pouces 10 lignes ; aussi avons-nous eu plusieurs personnes gelées, une entr'autres à qui on a été sur le point de couper les pieds ; mais elles sont à présent hors d'affaire et feront bientôt place à d'autres qui arrivent journellement. » A ces remarques, j'ajouterai que le 25 Août 1801 mon thermomètre y descendit à zéro, et que je trouvai les environs de l'Hospice couverts de nouvelles neiges ; tandis que le même jour il monta à la Cité au 17.° degré.

Chaque année sept à huit mille personnes traversent le Saint-Bernard ; il y a eu même des jours où les voyageurs se sont trouvés au nombre de six cents. En 1782 il y eut, le même soir, cinq cent soixante-un voyageurs, pour lesquels il fallut quatre bœufs, vingt moutons et trois sacs de blé, qui font trente quarterons, mesure du pays de Vaud. Il n'est pas douteux que les biens de cette maison ne

pourroient suffire à tant de dépenses si les revenus n'en étoient augmentés par les collectes que ces bons religieux font chaque année dans la Suisse et autres pays voisins. Je termine ces détails pour parler d'une sommité qui domine ces montagnes, et de dessus laquelle nous reverrons notre fameux Mont-Blanc.

CHAPITRE XVIII.

Excursion au col dit la Fenêtre. — Perspective du Mont-Blanc. — Belle gradation des montagnes aux plaines. — Du temple de Jupiter.

C'EST sous la conduite de M.^r le chanoine Murith, qui avoit conduit M.^r Desaussure au col de la Fenêtre, que nous en prîmes le chemin.

Nous passâmes à côté du lac, et tirant au Nord nous nous trouvâmes au milieu du cirque magnifique que j'ai décrit en montant. On est sur l'un des points les plus élevés du globe, et des montagnes à perte de vue s'élèvent encore au-dessus de vous. Quel tableau imposant que toutes ces sommités chargées de neiges ! quel site ! quelles sensations di-

verses ils vous font éprouver à la fois ! c'est là qu'entre le ciel et les glaciers , hors de tout séjour habitable , de toute terre de végétation , toutes les images de la nature , tous les souvenirs des siècles viennent assaillir la pensée. En jetant nos regards du côté de l'Italie , on croit voir les traces de ces Gaulois , de ces Carthaginois , de ces Romains qui , les premiers , domptèrent ces monts périlleux. C'est ici , c'est sur les autels d'un Dieu tutélaire que les chefs de ces peuples , si intrépides dans les combats , venoient sacrifier à la peur qu'inspiroient ces passages : ces peuples qui firent trembler le monde , ils ne sont plus : tout imprime dans cet endroit l'idée de la destruction. En portant la vue sur la chapelle qui renferme les restes des malheureux périssés par les avalanches , sur le lieu où fut le temple de Jupiter , sur ces rochers partout culbutés , partout épars , on croit voir réunis , confondus , sur le même point , les ossemens des humains , les débris du temple des dieux , la cendre des héros et les ruines du monde. O destinée des hommes et des choses !

Traversant tous ses décombres nous parvinmes à la neige , puis à la sommité que nous voulions atteindre. J'admirois la vigueur de

notre nouveau guide; quoiqu'il fût sans crampons, il ne laissoit pas d'être toujours le plus avancé; cependant nous le suivîmes : le plaisir que nous nous promettions de découvrir la chaîne du Mont-Blanc, et de voir, comme M.^r Desaussure, toutes les montagnes s'abaisser dans le Milanois et le Piémont, animoit notre courage. Nous arrivâmes enfin sur le sommet, et là nous jouîmes de tous les beaux aspects qui nous environnoient : le Mont-Blanc surtout arrêta nos regards. Comme on le voyoit de côté, ses trois sommets nous présentèrent une perspective des plus belles, ainsi que les glaciers de sa longue chaîne que nous pouvions compter.

Cependant des nuages se formoient au midi : en s'élevant du fond des plaines ils ressembloient à la fumée d'un pays embrasé ; les uns voloient en pelotons, d'autres s'avançoient en ordre de bataille ; toute l'atmosphère paroisoit animée, et toutes ces nues, si basses dans le lointain, sembloient n'avoir de but que d'atteindre les sommités qui nous environnoient. Ils y arrivent, et bientôt le désordre qui se met dans leur marche nous donna l'image d'un combat auquel succède enfin une obscurité générale. Nous nous hâtâmes alors

154 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

de descendre par des neiges dures et très-rapides : notre bon guide, pour abréger, s'y laissa glisser assis, ce que nous n'osâmes pas faire : l'ayant atteint au bas, nous reprîmes la route de l'Hospice, où nous arrivâmes sur les trois heures (1).

(1) J'y suis allé trois fois, une fois avec le Past.^r allemand M.^r Fels, et M.^r Duvillard de Genève, devenu depuis un mathématicien connu par ses talens.



CHAPITRE XIX.

Descente du côté du Valais. — Du glacier de la Valsoret. — Vue sur le Lac de Genève. — Excavations du glacier. — Leur admirable effet. — Débordement de la Drance. — Événement.

AVANT que de quitter entièrement ces montagnes, j'avois encore à aller au glacier de la Valsoret : nous partîmes pour cette course avec M.^r Murith et un jeune novice de l'Hospice.

La descente contre le Valais n'est pas moins sauvage que du côté de l'Italie : elle présente partout une image du chaos ; ce sont de gros rochers qui , comme jetés du haut du ciel les uns sur les autres, entravent la route au point qu'on peut y passer sans se voir : puis on arrive dans une comble couverte de vieilles neiges , et c'est de ce point qu'en portant ses regards en arrière on voit l'Hospice , qui semble juché en l'air.

Ensuite on parvient, par une descente d'une lieue et demie , dans un vaste désert , où se rassemblent les débris des montagnes , leurs eaux et leurs avalanches : la réunion des filets

qui en découlent forme la Drance , près du bourg de Saint-Pierre. De ce désert on commence à voir la verdure des noirs sapins des environs du bourg , où l'on arrive après trois lieues de marche depuis l'Hospice. Nous ne fîmes pas cette même route. A demi-lieue de l'Hospice nous tirâmes sur la droite , par des monts scabreux de rochers brisés , et du plus grand désordre , tandis que notre mulet , qui portoit nos provisions , en contournoit les bases. Ce fut dans cette traversée , et sur des hauteurs qui nous rapprochoient de celle de l'Hospice , que nous eûmes le ravissant spectacle du Mont-Blanc , et , sur la droite des monts qu'il commande , des plaines du pays de Vaud et du lac Léman , à la distance de vingt à trente lieues. Cette perspective seule nous auroit dédommagés de nos peines si ce qui nous restoit à voir n'avoit pas dû l'emporter en pompe et en grandeur.

En effet , nous eûmes de grandes fatigues pour tourner les montagnes qui sont en avant du glacier de la Valsoret, et ce ne fut qu'après six heures de marche que nous descendîmes sur le glacier que domine le Mont-Velan.

Son aspect est remarquable partout ce qui l'environne : ce sont des montagnes taillées à

pic , que les neiges couvrent ; et le glacier lui-même, large de deux lieues, est admirable par les ouvertures et les voûtes qui en font un labyrinthe. L'on y entre , on les parcourt , on s'y trouve dans des basiliques élevées de cent pieds ; l'on cotoie de grands réservoirs d'eau ; des ponts d'une glace solide les traversent , et des ouvertures dans le haut y laissent pénétrer la lumière. Ce fut dans ce labyrinthe que nous perdîmes de vue M.^r Murith ; notre effroi fut extrême : le jeune novice, que cette disparition mettoit au désespoir , s'y hasarda lui-même, et il s'y seroit égaré si mon guide ne nous eût annoncé M.^r Murith , qu'il voyoit à une lieue sur le glacier. Notre réunion fut un moment de joie et de plaisir : il nous dit être sorti par l'une des crevasses du glacier. J'ai publié, dans mes précédens ouvrages , la découverte que je fis sur ce glacier de la cause des inondations subites de la Drance , et des moyens de s'en garantir. Avant de quitter ces lieux , nous admirâmes le Mont-Velan , dont le sommet nous paroissoit suspendu dans les airs. Qui l'eût dit que l'un de nous atteindroit à cette région aérienne , et qu'un jour je parviendrois moi-même sur le Mont-Blanc ?

De la Valsoret nous vinmes à Saint-Pierre

158 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
et le lendemain après de tendres adieux je
repris ma descente avec mon guide et le mulet.

C H A P I T R E X X .

Du bourg de Saint-Pierre.-Rochers de la Drance.
Superbe vallée depuis Lidde à Saint-Branchier.
—Plaine de Martigni.— Montée de la Forclas
à Trian. — Belle vue du Vallais et du Rhône.
— De Trian.

LE bourg de Saint-Pierre consiste en une seule rue. L'auberge du bas a peu d'apparence, mais les gens y sont affables et bons. Dès qu'on est hors du bourg, on se trouve au milieu de terres ensemencées et de prairies ornées de rochers isolés, entourés de bosquets, dont les effets sont charmans. Ces prairies s'étendent jusqu'au bord de la Drance, qui s'est frayé à une grande profondeur un passage entre des rochers dont la vue effraie : cet endroit est magnifique en horreurs ; j'y suis descendu pour mieux jouir des beautés terribles de cet antre. Revenu sur la plaine on a un joli chemin qui mène à Lidde, village dans une agréable situation. Il semble que depuis ce lieu,

la nature a voulu dédommager le voyageur des horreurs par lesquelles il a passé; c'est surtout entre Lidde et Orsieres qu'elle se plaît à déployer ses plus belles parures. Trois montagnes qui se succèdent sur la route, forment le plus riche aspect par la beauté de leurs formes, par la variété des productions, des distributions de culture et des couleurs dont elles sont revêtues. Cette variété de masses et d'oppositions heureuses de verdure, d'effets divers, de point de vue qui se multiplient à chaque pas, compose le tableau le plus animé.

Mais c'est encore depuis Orsieres à Saint-Branchier qu'on jouit du plus beau spectacle : la Drance, qui s'éloigne du chemin, parcourt dans le fond un vallon délicieux. Il est difficile de se faire une idée de la beauté des montagnes opposées au chemin : l'activité est le besoin de l'homme. Des champs de moissons sont placés par étages entrecoupés d'arbres de toute espèce : tous les genres de culture et de productions fleurissent dans tous les endroits où l'industrie peut trouver de la terre végétale. Non, les habitans des plaines n'ont pas d'idée de la hardiesse et du courage avec lesquels les montagnards cultivent leurs escarpemens; et c'est

un singulier spectacle que de voir ces travaux presque en l'air, cette culture verticale, ces moissons suspendues, et ces forêts d'arbres divers sur des sols de l'inclinaison la plus rapide. C'est en admirant tous ces objets, vraiment magnifiques, qu'on arrive à Saint-Branchier, bourg dominé par de hautes montagnes qui sont riches en plomb, cuivre et cobalt.

De ce bourg, la route qui suit la Drance est dirigée entre le nord et le couchant par une vallée resserrée de près par les montagnes. Ici, la rivière mugit et écume, et les blocs de granit qui en obstruent le cours, présentent à l'esprit les effroyables bouleversements de la nature. Que de sommets ces blocs n'ont-ils pas franchi pour rouler jusque là ! Il y a trois lieues de Saint-Branchier à Martigni ; on les fait au milieu des ruines des montagnes et des plus affreux contours qui cachent les plus belles plaines où l'on va entrer (1). Enfin, on découvre Martigni, ville considérable du Valais. Nous n'y fûmes pas ; nous gagnâmes le chemin rapide de la Forclas (2), qui conduit

(1) La Drance a rongé la route au point de ne pas permettre aux chars d'y passer.

(2) Du haut de cette montagne l'on jouit d'une superbe vue du Valais et du Rhône.

à Trian , vallon sauvage et cultivé , où nous couchâmes après une journée d'onze lieues de marche.

Trian n'a que quatre à six maisons ; la famille Creton, qui tient l'auberge, est composée d'un viellard, de sa fille et de ses petits-enfans, dont les graces ne laissent rien à désirer (1). De ce lieu il y a deux routes pour aller à Chamouni ; l'une par le col de Balme , l'autre par la Tête-Noire : nous nous décidâmes pour la dernière, dont les aspects , quoiqu'ils soient horribles, recèlent tous les genres de beautés.

(1) La mère de cette famille intéressante gardoit le lit depuis quelques mois : elle avoit été visitée des médecins de Martigni , sans éprouver de soulagement à son mal. Je pris une note de sa situation , que je fis passer au docteur Blondel de Salenches , qui la guérit.



C H A P I T R E X X I.

Passage par la Tête-Noire : ses horreurs. — De Finiol, perché sur des précipices. — Torrent du Berard. — Limites du Valais. — De la Valorsine. — Beauté du sexe. — Découverte de M.^r le président Tascher.

Nous ne partîmes pas de très-grand matin; nous suivîmes le torrent qui prend sa source au glacier de Trian, sur lequel personne n'est encore monté. Le torrent est, comme la Drance, entravé de grands blocs de granit, et le chemin en est rempli. Nous montâmes une pente rapide sur des rochers taillés en escaliers, souvent dangereux pour les mulets: le moindre faux pas les précipiteroit à deux mille pieds de profondeur. Arrivés sur la crête du chemin, nous commençâmes à descendre la Tête-Noire: elle est rapide, scabreuse et presque partout taillée dans le roc, surmontée de rochers à pic qui sont décharnés et menacent ruine; elle passe au travers d'une forêt de grands sapins dont plusieurs ont plus de cent pieds de hauteur. Long-tems on se voit sous les voûtes obscures de rochers fendus du haut en

bas, comme s'ils eussent été déchirés par la foudre : ce passage, en un mot, est si affreux que, sans une compagnie suffisamment nombreuse, l'on ne sauroit se défendre d'un sentiment de terreur, surtout en découvrant sous ses pieds l'horrible profondeur de la rivière du Berard, qui de la Valorsine y roule ses eaux (1).

Cependant, quelle n'est pas la surprise des voyageurs marchant sur des abîmes, de voir à de grandes hauteurs des collines verdoyantes, des champs et des cabanes dispersées çà et là ? Ces hameaux, ces cabanes construites sur les pentes des montagnes, aux bords des précipices, ne semblent que des maisons de cartes, et le séjour d'un peuple de Pygmées : en les apercevant placées sous les voûtes recourbées des rochers, entre les neiges et d'horribles vallons, on craint qu'elles ne soient écrasées par la chute soudaine de ces rochers en saillies, ou que les plateaux qui les supportent ne viennent à s'abîmer. Telle est la situation que présente l'Eglise et le village de Finiol, qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette

(1) La route est cependant sûre, et jamais il n'y a eu d'accident.

habitation aérienne se voit comme une miniature peinte des plus vives couleurs.

Au bout d'une heure et demie de cette descente sauvage, on arrive au pont de la Dermine, non moins sauvage encore, qui fait la limite du Valais : les montagnes font là un étrangement du coup-d'œil le plus pittoresque ; le chemin que l'on passe ensuite pour arriver à la paroisse de Valorsine est coupé en escaliers très-rude pour les mulets : après les avoir franchis, on jouit avec plaisir de l'aspect de la vallée, de ses hameaux et des cultures qui l'égaient. La hauteur de cette vallée est sans doute ce qui contribue à la beauté du sexe, beauté que M.^r Deluc s'est plu à décrire, et chez lequel M.^r le président Tascher trouva un habillement qu'il n'avoit vu qu'aux grandes Indes. De Valorsine on traverse encore un désert de trois quarts de lieue, puis on descend en face du glacier d'Argentière ; et, dans trois petites heures, on est au bourg de Chamouni. Notre arrivée fut marquée par la joie qu'on eut à nous revoir après une absence de dix jours.



CHAPITRE XXII

Première tentative pour aller sur le Mont-Blanc.

— Difficultés qu'éprouvèrent ceux qui l'entreprirent. — Superbes crevasses. — Ils parvinrent à la hauteur de 1995 toises. — Pics de glace et murs de glace, impossibles à franchir. — Leur retour,

JUSQU'ICI nous avons vu le Mont-Blanc inaccessible ; en l'examinant du Breven et du Buet , en le voyant si chargé de neige et si crevasse , on perdoit tout espoir d'y pouvoir parvenir , surtout après l'essai qu'en avoit fait quatre des meilleurs guides. Leur tentative est trop intéressante pour la laisser dans l'oubli.

Ce fut au milieu de Juillet 1775 qu'ils prirent le chemin du Mont-Blanc ; ils se dirigèrent vers le glacier de Tacona, qu'ils ne traversèrent pas, mais dont ils suivirent les bords, ainsi que ceux du glacier des Bossons, et ils continuèrent à monter parmi les rochers et les précipices, franchissant les uns et escaladant les autres. Arrivés à peu près à treize cents toises , ils commencèrent dès lors à trouver la récompense de leur peine, et même à les oublier. Ils

découvrirent une caverne dont l'intérieur étoit incrusté de brillans , et à quelque distance de là ils admirèrent une grande et magnifique pyramide recouverte d'un fin gazon , présentant les deux faces d'un triangle. Plus haut ils observèrent de beaux pâturages où bondissoient des troupeaux de chamois , avec des chèvres et des moutons , qu'on abandonne à eux-mêmes pendant l'été. Bientôt après , ils entrèrent dans la région des glaces et des neiges : c'étoit une plaine qui leur parut n'avoir qu'une demi-lieue de largeur , mais qu'ils ne traversèrent qu'en y employant trois heures , soit par une erreur d'estimation qu'on fait souvent dans les montagnes , soit parce qu'ils furent plusieurs fois arrêtés par des précipices. A mesure qu'ils avançoient , ils voyoient les objets qu'ils avoient devant eux grossir démesurément , s'étendre et prendre de nouvelles formes , tandis que ceux qu'ils laissoient à leurs côtés ou derrière eux sembloient leur échapper et les fuir.

Ils marchaient cependant avec courage ; ils n'étoient plus qu'au milieu d'un désert de glace couvert d'une nouvelle neige , et ce désert très-vaste leur sembloit toucher au ciel : mais c'étoit là où les choses les plus magnifiques

les attendoient avec de nouvelles difficultés.

Deux murs de glaces vives, d'une grande étendue et de la hauteur de quatre à cinq cents pieds, s'élevoient symétriquement; ils étoient flanqués par intervalle de grosses tours, au sommet desquelles on voyoit des trous ressemblant à des meurtrières, et ces murs immenses de glaces, ces tours de même matière étoient allégés par des ouvrages et des ornemens que la main industrieuse de l'homme auroit peine à imiter : on y voyoit des espèces de chapiteaux, des corniches ornées de guirlandes, des festons et des moulures poussées avec la plus parfaite régularité.

Après cette merveille, qui coupa leur passage de ce côté-là, ils eurent à surmonter les plus grands obstacles pour se tirer des nouvelles neiges où ils enfonçoient jusqu'à la ceinture; ils parvinrent cependant à des neiges plus assises, entre deux monts blancs où d'autres beautés s'offrirent à leurs yeux. Un lac profond au milieu d'une plaine de glace renfermoit des eaux d'un bleu céleste très-vif, et étoit couvert de trois côtés par une magnifique voûte de glace, transparente et nuancée des plus vives couleurs.

Après avoir quitté ce lac extraordinaire,

ils errèrent long-tems , ne sachant pas trop de quel côté se diriger. Leur situation étoit étrange; plus ils faisoient de chemin sur cette région glacée, plus ils découvroient d'étendue. Ils commençoient à craindre les suites de leur entreprise , lorsqu'apercevant un rocher isolé au milieu de cette plage immense, le désir de prendre terre les y fit aborder avec le même plaisir que celui d'un marin qui voit la terre qu'il a quittée depuis long-tems : mais là leur vie fut en danger. Croyant se tenir sur un rocher solide , la partie qu'ils embrassent se brise comme de la chaux et s'échappe de leurs mains. Ce rocher , presque fusé par le tems, leur offrit cependant des cristaux demi-transparens , des cailloux qui contenoient une mine couleur de charbon , beaucoup d'amianthe et des papillons colés à la pierre.

De ce rocher ils marchèrent encore quelque tems; puis ils se trouvèrent au milieu d'un grand enfoncement , d'où ils virent qu'ils étoient surmontés de tous côtés par une multitude de pics de glace hauts de cinquante pieds , qui sembloient être dressés pour défendre le passage. Ce lieu leur paroissoit le *non plus ultra*, quand un détour qu'ils firent sur la gauche leur découvrit un défilé moins bien

bien gardé qui les mena derrière les pics mêmes. Dès lors toutes les difficultés s'évanouirent à leurs yeux , car le Mont - Blanc leur parut tout-à-fait rapproché , et les apparences n'annonçoient pas une route trop pénible. Ils voulurent cependant en mesurer la distance par des rapports avec d'autres points qu'ils avoient parcourus; mais ils furent bien surpris du résultat de leur mesure, qui éloignoit d'eux le Mont-Blanc trois fois au-delà. Ce fut alors seulement qu'ils virent l'impossibilité d'y atteindre, et la journée étoit déjà trop avancée pour l'espérer , lors même qu'ils en auroient eu la force: mais ils ne pouvoient plus marcher à cause de l'extrême mollesse de tout leur corps; l'abattement qu'ils éprouvoient étoit augmenté par la chaleur du soleil, qu'ils ne pouvoient comparer qu'à celle que produisent les rayons de cet astre quand ils sont rassemblés par l'art et dardés du centre d'un foyer étincelant.

Dans cette extrémité , ils eurent recours à un moyen ingénieux, qui fut de couvrir leur chapeau de neige : ceci les soulagea beaucoup et leur permit de pouvoir contempler de ce point, un des plus élevés du globe , l'étendue qu'ils avoient à leurs pieds ; ils virent le lac

170 *Itinéraire de de Genève, Chamouni,*
de Genève , les sommités de la Suisse et quelques parties du Midi de la France.

Ils commençoient à peine à contempler ces différens objets , qu'ils remarquèrent que la sommité du Mont-Blanc se couvroit de vapeurs , et la crainte les fit songer à une prompte retraite ; leurs craintes redoublèrent encore à la vue des pentes rapides qu'il falloit descendre , et au pied desquelles d'effroyables crevasses les attendoient. Ils arrivèrent enfin à Chamouni , au bout de vingt-deux heures de marche , l'un blessé et malade pour quinze jours , les autres exténués de fatigue , ayant tous le visage brûlé et la peau desséchée. Telles furent les circonstances de leur tentative , dans laquelle ils échouèrent , par le changement de tems plus que par d'autres causes : mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est la constante opinion qu'ils ont toujours eue , qu'ils avoient trouvé le seul chemin par lequel on pût atteindre la sommité du Mont-Blanc , opinion qui s'est trouvé fondée ; en sorte qu'on peut les regarder comme les précurseurs de ceux qui ont achevé la conquête de ce fameux sommet (1).

(1) Ces précurseurs étoient M.^l Paccard , Fr. Paccard , auxquels s'étoient joints un autre guide et M.^r Couteran.

CHAPITRE XXIII.

Première tentative de l'Auteur. — Nuages sur le Mont-Blanc. — Sa descente.

IL étoit à croire que la découverte qu'ils venoient de faire m'enflammeroit aussi du désir de suivre leurs traces : en effet je me disposai promptement à ce voyage, et je choisis huit guides auxquels se joignit le médecin Paccard.

Nous prîmes le chemin de la montagne de la Côte : elle n'est pas facile à gravir ; elle offre même quelques mauvais pas , mais ils sont courts , et , avec nos bâtons et en nous aidant les uns les autres, nous les franchîmes assez gaïement , et pûmes parvenir à son sommet assez à tems pour pouvoir , avant la nuit, préparer notre soupé. Nous le fîmes sur les rochers, à la hauteur de 779 toises au-dessus de Chamouni. Nous cherchâmes ensuite à nous coucher à la belle étoile sur des touffes de rododrendron : c'est sur ce lit de la nature que je m'arrangeois de manière à n'être pas troublé dans mon repos ; mais le bruit des avalanches vint souvent l'interrompre. La nuit ne me parut pas très-

longue, et à peine il fit jour que nous fûmes tous frappés d'effroi en voyant que nous nous étions couchés au bord d'un précipice affreux, sur lequel nos jambes étoient pendantes. L'idée qu'il n'auroit fallu qu'un changement d'attitude pour nous y précipiter est encore si fort présente à mon esprit, qu'elle me cause une impression de terreur que je ne suis pas le maître d'éloigner.

Nous avions à traverser le glacier de la Côte avant de parvenir sur les neiges : ce champ de glace est l'un des plus périlleux, à cause des crevasses qui le coupent ; nous avançons cependant lorsque nous vîmes le Mont-Blanc se couvrir de nuages, qui bientôt s'étendirent sur le dôme du Gouté. Il nous fallut prendre conseil, et nous arrêlâmes de rétrograder, ce qui nous fut très-désagréable après les peines que nous avions déjà prises pour arriver jusques au point où nous étions. Nous fîmes d'abord une halte ; et, voyant toujours les sommités couvertes, nous fûmes obligés de renoncer entièrement à notre entreprise. Avant de descendre nous étudiâmes aussi bien que nous le pûmes la route qu'avoient tenue ceux qui nous avoient précédés. L'un de nos guides avoit été de leur voyage, et il paroît, d'après

ses explications , qu'ils avoient traversé le glacier de la Côte trop sur la droite , où en effet on voit le mur dont ils parlent dans leur relation , et les pics qu'ils faillirent ne pouvoir pas passer : les rochers où ils furent en danger sont ceux qu'on nomme les grands Mulets , qu'ils abandonnèrent pour traverser le vaste champ de neige qu'on voit à la droite de ces rochers , et de ce champ de neige ils atteignirent un plateau , qui fut celui où M. Desaussure a campé dans la suite. Ils étoient donc arrivés à la hauteur de 1995 toises, et de là au sommet du Mont-Blanc ils n'avoient plus que quatre heures de marche. Il faut donc leur rendre cette justice , qu'ils ont véritablement tracé l'unique route de cette sommité.

Nous reprîmes le chemin de la Côte , ne remportant de notre course que quelques plantes alpines qui ne laissèrent pas de nous intéresser.



CHAPITRE XXIV.

Seconde tentative de l'auteur par l'aiguille du Gouté : ascension de ses guides sur le dôme du Gouté. — Événement extraordinaire. — 3.^e tentative avec M. Desaussure : ils atteignent près de 2000 toises. — Nouvelles neiges.

LÉ Mont-Blanc, vu du Prietré, se présente comme élevé sur les épaules de trois sommets, dont le plus bas se nomme le dôme du Gouté. Ce cône de glace, vu de loin, paroît être le Mont-Blanc lui-même, quoiqu'il soit de 250 toises plus bas. Or, ce dôme immense, de quelque côté qu'on le regarde, attiroit depuis long-tems mes regards, et je pensois qu'étant lié au Mont-Blanc il ne seroit pas impossible de l'atteindre.

J'en formai donc le projet; mais pour cela je devois me transporter à Biancocey, vallon situé du côté du Bonhomme. Je fis tout ce trajet avec deux guides de Chamouni, un de Salenches et deux de Biancocey même (1).

(1) Ces guides étoient Marie Courtet et Jorasse de Chamouni, le troisième guide étoit de Biancocey, et le quatrième, Maxime de Salenches, qui depuis lors a porté le surnom de Baron de Pierreronde.

Pour parvenir sur ce dôme de glace , nous devions attaquer l'aiguille du Gouté par des couloirs dégarnis de neige ; et , comme le chemin que nous avions à faire étoit long , nous résolûmes de partir à minuit pour monter sur un plateau nommé Pierreronde.

Nous voilà en marche , précédés d'un flambeau. Cette façon de gravir les montagnes a ses avantages : l'on ne voit pas les précipices , et le tems paroît moins long qu'en plein jour , parce qu'on ne distingue pas toute l'étendue qu'on a devant soi. Nous fîmes de cette manière près de cinq lieues , serrant de près le glacier que nous avions à notre droite , constamment étourdis par le fracas des torrens et celui des éclats de glace. Nous admirions aussi la pureté du ciel et l'immense quantité d'étoiles dont il étoit parsemé : ce spectacle étoit sublime ; mais , à mesure que nous avancions , l'air devenoit plus subtil et plus froid : nous atteignîmes le plateau de Pierreronde à la pointe du jour.

De ce plateau il nous falloit atteindre l'aiguille du Gouté , et l'escalader par l'un de ses couloirs ; nous en prîmes le chemin par un glacier rapide , et là le guide Maxime fut atteint d'un tel mal qu'il ne put faire un pas de plus : je lui laissai des provisions , un marteau

pour le réchauffer , et mon chien pour lui tenir compagnie. Ce malheureux ne se vit pas sans chagrin abandonné dans cette région , d'autant plus qu'il s'imaginoit ne plus nous revoir. En effet , nous montâmes assez haut pour qu'il nous perdît de vue.

Le tems que j'avois employé à le secourir me fut funeste , parce que mes guides ayant continué leur chemin je n'en étois pas aidé : la fatigue et le froid me devinrent insupportables ; ils s'en apercevoient , et me crièrent de ne pas aller plus avant : je suivis leur conseil , je descendis l'arrête avec assez de peine et j'en eus davantage à traverser le glacier. Je revins joindre mon guide délaissé , pour partager sa solitude et chercher les moyens de me réchauffer moi-même. Le froid fit descendre mon thermomètre à 7 degrés sous glace. Attentifs à suivre de nos yeux nos deux guides , nous les vîmes souvent s'arrêter , comme s'ils eussent été incertains sur le parti qu'ils devoient prendre ; mais , employant toutes leurs forces , ils atteignirent le sommet de l'aiguille , et de là le dôme. Quelle scène étrange que celle de l'ascension de ces deux êtres vers le ciel, et de leur entière disparition ?

Nous les laissâmes jouir de leur triomphe ,

et nous vîmes aux plages, que le soleil éclairait : ses rayons nous ranimèrent. Nous passâmes un glacier dont les bords plongeient sur Chamouni, d'où nous jouîmes de la plus belle vue, tandis que nous n'avions autour de nous que des images de désastres, des amas de glaces, et des rochers pyramidaux. Nous nous assîmes aux bords d'horribles précipices, sans que cette situation nous donnât aucune inquiétude. Mon fidèle chien se hasardoit sur de petites saillies de glaces et de rochers, allant de l'une à l'autre avec la légèreté et le sang-froid d'un chamois. Ce fut dans cette journée que ce compagnon de mes courses fit son apprentissage de la chasse aux marmottes, dans laquelle, avec le tems, il devint si habile qu'aucune ne lui échappoit. Pour les surprendre et les saisir, il franchissoit les rochers les plus scabreux et les plus élevés.

Cependant la journée s'écouloit, et mes inquiétudes sur nos deux voyageurs s'augmentoient à chaque heure : nous ne pouvions les attendre dans ce lieu, éloignés de tous secours ; aussi nous en descendîmes pour nous abriter, dans le premier chalet où ils nous rejoignîrent sur les onze heures du soir. Ils nous apprirent que depuis le moment où nous les avions

perdu de vue ils avoient gravi sur les neiges pendant cinq heures , et s'étoient vus enfin sur le dôme ; que de là ils étoient parvenus encore plus haut , assez près de deux élévations qui formoient comme des escaliers jusqu'à la cime du Mont-Blanc , mais d'une grande roideur ; qu'ils auroient cependant tentés d'y atteindre sans la rareté de l'air qui leur en avoit ôté les forces ; que de ce point si élevé ils avoient embrassés la plus vaste perspective ; qu'ils s'étoient vus au-dessus de l'Allée-Blanche , et qu'au nord les plaines à découvert leur avoient permis d'étendre leurs regards , non-seulement sur le lac de Genève , mais plus de cinquante lieues au-delà ; qu'enfin ils auroient cherché quelque abri dans des crevasses sans la frayeur que leur avoit donné la descente rapide du soleil bien au-dessous de l'horizon , et son volume immense ; que ce phénomène leur avoit ôté toute réflexion tranquillissante et les avoit fait fuir de ces lieux en se laissant glisser debout sur leurs bâtons. Arrivés aux rochers ils avoient vu des foudres de cristaux et des fragmens d'une pierre brisée par la foudre ; ils étoient descendus par des couloirs moins difficiles que ceux par lesquels ils étoient montés , et ils étoient persuadés qu'avec des

secours qu'ils n'avoient pas eu l'on pourroit atteindre la cime du Mont-Blanc. A ce recit, il me tarδοit d'arriver à Salenches pour communiquer toutes ces circonstances à M. Desaussure ; et cela conduisit ce physicien à faire, l'année suivante, une nouvelle tentative avec les mêmes guides et mon fils aîné. Je n'entrerai pas dans le récit de ce voyage, que ce célèbre auteur a décrit lui-même ; je dirai seulement que je le devançai de quelques jours pour me rendre à Chamouni, et de là avec les guides, à Pierreronde, où nous construisîmes une cabane de pierres, que M. Desaussure, à son arrivée sur cette montagne, trouva très-propre à servir de gîte pendant la nuit ; que le lendemain nous montâmes l'aiguille du Gouté, avec les difficultés que donnoient sa roideur et ses rochers peu solides, et que de nouvelles neiges tombées sur le dôme nous empêchèrent d'atteindre le sommet du Mont-Blanc : enfin que jamais instrumens de physique n'avoient encore été observés en Europe à la hauteur de près de 2000 toises, terme de notre ascension. Je dirai aussi que ce fut ce voyage qui excita et enhardit les guides de Chamouni à tenter encore le Mont-Blanc de leur côté, entreprise qui fut enfin couronnée du plus étonnant succès.

C H A P I T R E X X V.

Tentative de trois guides pour atteindre le Mont-Blanc.—Ils sont obligés de passer la nuit dans une crevasse.—Ils reviennent malades, et l'un d'eux promet au docteur Paccard de l'y faire parvenir. — Ils en prennent le chemin, et arrivent sur le Mont - Blanc. — Voyage de M.^r Desaussure. — Son succès. — Expériences qu'il fit. — Le Mont-Blanc est de 2450 toises au-dessus de la Mer.

TROIS guides et un homme qui ne l'étoit pas encore suivirent d'abord la même route qu'avoient tenue les premiers guides dont j'ai parlé, et ils atteignirent à la hauteur de l'aiguille du Midi; mais ce fut là le terme de leur voyage; ils se virent forcés de passer la nuit blottés dans une crevasse: ils revinrent malades, mais avec la certitude consolante de réussir un jour. Le plus incommode de sa course fut visité par le médecin Paccard, qui, depuis la tentative qu'il avoit faite avec moi, avoit pris goût à ces sortes de courses. Le guide n'eut pas beaucoup de peine à l'engager à en tenter de nouveau l'entreprise; en sorte que peu de jours après ils partirent

ensemble , n'ayant que leur courage pour vaincre les difficultés.

Une fois engagés dans les plages de neiges , ils s'y orientèrent aussi bien qu'ils le purent ; mais , toujours trompés dans leur estimation des distances , et voyant le jour décliner , ils étoient sur le point de revenir en arrière , lorsque le guide faisant un dernier effort atteignit enfin la sommité du Mont-Blanc , sans croire encore y être bien parvenu. Le docteur l'y suivit , et tous deux jouirent , sur le soir , de l'inexprimable satisfaction de se voir sur le point le plus élevé du globe. L'admiration qui les transportoit à la vue de toute la nature sous leurs pieds , ne leur fit pas oublier qu'ils n'avoient que peu d'heures pour en descendre ; ils couchèrent sur la Côte ; et revenus à Chamouni , le docteur m'écrivit les circonstances de sa course , qu'il m'envoya par son guide lui-même. Je conduisis celui-ci à M.^r Desaussure , et il nous promit , à l'un et à l'autre , de nous faire parvenir sur le Mont-Blanc.

Ce fut l'année suivante que M.^r Desaussure se rendit à Chamouni avec sa famille , et qu'il y attendit un tems favorable pour son ascension. Il partit le 1.^{er} d'Août 1787 , avec dix-huit guides et son domestique , pour coucher

182 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
sur la montagne de la Côte; son bagage étoit
composé d'une tente pour camper sur les
neiges, d'un lit d'une construction ingénieuse,
d'une échelle pour traverser les crevasses de
glaces, d'instrumens de physique et de vivres
pour tout son monde.

Le 2 Août, il entra sur le vaste glacier qui
domine la montagne de la Côte, glacier en-
tre coupé, comme je l'ai dit, par d'énormes
crevasses qui nécessiterent l'usage de l'échelle
en forme de pont. Après deux heures et demie
de marche, il prit son chemin sur les neiges,
tirant à droite contre les bases du dôme du
Gouté : cette partie, qui a deux lieues de
large, et dont la roideur augmente à mesure
que l'on tend vers le haut, offre des crevasses
et des enfoncemens que l'on n'évite qu'avec
une multitude de détours. On s'arrêta à quatre
heures pour passer la seconde nuit, à une élé-
vation de 1995 toises au-dessus de la mer, 90
toises plus haut que la cime du pic de Ténérif.

Le 3, on se remit en route par des pentes
si rapides qu'il falloit assurer ses pas avec la
pioche. Trois guides qui marchaient les pre-
miers traçoient le chemin et avertissoient des
crevasses et des creux qui pouvoient être cou-
verts par des neiges encore mal affermies.

Malgré tous les soins qu'ils prenoient pour sonder , Marie Coutet tomba dans une crevasse ; mais il étoit attaché par des cordes à ses compagnons , qui le retirèrent. A huit heures du matin ils arrivèrent au pied du dernier mont : on les voyoit depuis Chamouni comme des fourmis allant à la file ; ils eurent beaucoup de peine à surmonter le dernier rocher dont l'inclinaison est de trente-neuf degrés , et qui aboutit partout à des précipices ; la surface de la neige étoit si dure que ceux qui marchaient les premiers ne pouvoient pas assurer leurs pas sans la rompre avec la hache. Ils mirent deux heures à gravir cette pente , qui a environ deux cent cinquante toises de hauteur. M. Desaussure avoit pensé qu'il seroit prudent d'envoyer avant le jour l'un de ses guides pour tailler des marches sur les pentes les plus rapides , et l'intrépide Cachat , qu'on nomme le Géant , fut celui qui l'entreprit. Il parvint donc , sans autre secours que son courage , jusques aux derniers grands rochers qui dominant tous les autres ; il étoit nuit encore , il n'avoit que dix pas à faire pour y atteindre , et les étoiles brilloient sur sa tête quand à l'instant où ses yeux dépassèrent les rochers il vit le soleil dans un horizon si bas ,

et cet astre lui parut si énorme qu'il en fut effrayé, ne pouvant croire qu'une moitié du globe fût ainsi étincelante de feux, tandis que l'autre moitié étoit dans l'obscurité la plus profonde: c'étoit l'image d'un incendie général. Il fallut au guide quelque tems pour rassurer ses esprits étonnés. Quelle scène ! ce n'est vraiment qu'à une telle hauteur qu'on peut en jouir.

Tous étant parvenus sur ce dernier grand rocher ils tirèrent sur la droite pour gravir la dernière pente, dont la hauteur perpendiculaire est de cent cinquante toises; cette pente n'est inclinée que de vingt-huit à vingt-neuf degrés, et ne présente pas de dangers; mais l'air y est si rare que les forces s'épuisent avec la plus grande promptitude. Près de la cime, ils ne pouvoient faire quinze pas sans reprendre haleine, et plusieurs éprouvèrent un commencement de défaillance qui les forçoit à se reposer; ils mirent deux heures depuis le dernier grand rocher jusqu'à la cime, où ils arrivèrent à onze heures. Il n'est pas aisé de se représenter l'immense carte qui se déroula à leurs yeux, mais qu'une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air leur gazoit dans les parties les plus basses et les plus éloignées, telles que les plaines, de la

France et de la Lombardie : ce qui fixa surtout l'attention de M. Desaussure ce fut l'ensemble de toutes les hautes cimes dont il désiroit depuis si long-tems de connoître l'organisation ; il lui sembloit faire un rêve lorsqu'il voyoit sous ses pieds ces cimes majestueuses , ces redoutables aiguilles du midi , d'Argentière , du Géant , dont les bases même avoient été pour lui d'un accès si difficile et si dangereux ; il saisissoit leurs rapports , leur liaison , leur structure , et un seul regard levoit des doutes que des années de travail n'avoient pu éclaircir.

Le tems qu'il mit sur la sommité pour ses expériences fut long ; il étoit foible , l'air , qui n'avoit plus que la moitié de sa densité ordinaire , lui causoit de fréquentes aspirations et accéléroit le mouvement du sang. En se baissant même , l'on ne pouvoit pas se relever sans haleter pendant deux ou trois minutes , et la soif ardente qu'on éprouvoit augmentoit cet état de foiblesse et de peine.

D'après les expériences que M. Desaussure fit sur cette cime , il trouva qu'elle étoit élevée sur la mer de 2450 toises , et le thermomètre y étoit à trois degrés sous celui de la congélation , tandis que , ce même jour , il étoit à Genève au

22.^e degrés au-dessus. Enfin la cime n'a pas de plaine; c'est une arrête allongée et de neige durcie, d'où l'on ne voit sortir aucun rocher, si ce n'est à soixante toises au dessous, et ces rochers sont de granit à couches verticales. A l'Est, ils sont mélangés d'un peu de stéatite, et à l'Ouest ils contiennent beaucoup de shcorls et un peu de pierre de corne.

L'on a semblé étonné que je n'aie pas été, ce jour même, sur cette sommité que j'avois si souvent cherché à atteindre; nous y avions bien pensé, M. Desaussure et moi; mais alors l'attention des guides auroit été nécessairement partagée. Les inquiétudes inséparables d'un tel voyage ne pouvoient qu'en être augmentées et il en auroit pu résulter des circonstances qu'on ne pouvoit prévoir: il étoit dans la prudence de nous séparer, de faire notre entreprise à part. Cependant nous convinmes que j'entreprendrois cette montagne immédiatement après M. Desaussure; que je me mettrois en marche au moment où je l'en verrois descendre; qu'il me laisseroit huit guides, sa tente et son lit. Je me mis donc en chemin pour me trouver à sa rencontre; mais il fut impossibles aux guides de remonter avant le surlendemain, et alors le tems changé ne nous

permet pas d'aller plus loin que le sommet de la Côte; de sorte que cette entreprise fut renvoyée pour moi à l'année suivante. Ce fut pourtant dans celle-ci que j'entrepris ma périlleuse traversée par la vallée de Glace à Cormayeur : c'étoit, comme l'on voit, l'année des conquêtes.

La descente du Mont-Blanc fut, pour M.^r Desaussure, plus aisée qu'il ne l'avoit espéré. Comme le mouvement que l'on fait en descendant ne comprime point le diaphragme, il ne gêne pas la respiration, et l'on n'est point obligé de reprendre haleine. La descente du grand rocher au premier plateau étoit cependant bien pénible par sa rapidité, et le soleil éclairoit si vivement les précipices qu'ils avoient sous leur pieds, qu'il falloit avoir la tête bonne pour n'en être pas effrayé. Ils couchèrent encore sur la neige à 200 toises plus bas que la nuit précédente. Ce fut là que M.^r Desaussure acheva de se convaincre que c'étoit bien la rareté de l'air qui l'avoit incommodé sur la cime, car si c'eût été la fatigue, lui et son monde auroient été beaucoup plus malades après cette longue et pénible descente; et au contraire ils soupèrent de bon appétit, et il fit des observations

sans aucun sentiment de malaise. Le lendemain ils trouvèrent le glacier de la Côte changé par la chaleur de ces deux jours, et plus difficile à traverser qu'il ne l'étoit en montant. Ils furent même obligés de descendre une pente de neige inclinée de 50 degrés pour éviter une crevasse qui s'étoit ouverte pendant leur voyage. Enfin à neuf heures et demie ils abordèrent la montagne de la Côte, très-contens de se retrouver sur un terrain qu'ils ne craignoient pas de voir s'enfoncer sous leurs pieds. Ils descendirent ensuite gaiement, ayant leurs yeux et leur visage dans le meilleur état, par la précaution qu'ils avoient prise de s'envelopper le visage d'un crêpe, au lieu que leurs prédécesseurs étoient revenus presque aveugles et avec le visage brûlé et gercé jusqu'au sang par la réverbération des neiges.

Nous avions cru que le bruit de ce fameux voyage auroit attiré des curieux à Chamouni; mais il n'en vint point, excepté M.^r le professeur Odier de Genève, qui s'y trouva malgré lui. Le jour avant cette ascension, un Irlandois qui setrouvoit à Chamouni tomba malade. Il envoie le plus intelligent de ses domestiques à Genève pour amener cet habile médecin; cet homme parcourt la ville, rencontre M.^r Odier,

l'invite à monter avec lui en voiture sans lui dire où il le menoit, et ce ne fut qu'après avoir roulé long-tems qu'on lui apprend que c'est pour Chamouni; les chevaux étoient bons, et ils purent arriver à Salenches entre onze heures et minuit. Le lendemain M.^r Odier arrive au Prieuré, en habit noir, son chapeau sous le bras, et ses cheveux poudrés à blanc, comme il étoit parti de Genève, et au moment où M.^r Desaussure atteignoit la sommité du Mont-Blanc : j'eus le plaisir de le rendre le témoin de l'événement qui nous occupoit tous.

C H A P I T R E X X V I.

Ascension de l'Auteur sur le Mont-Blanc. — Terrible tourmente. — 17 de ses guides ne peuvent y atteindre. — Le froid y étoit au 13 degré sous zéro. — Dernière ascension de M.^r Forneret : ses souffrances.

A PEINE M.^r Desaussure étoit-il parti de Chamouni, qu'on vit arriver M.^r le chevalier Beaufoix, astronome et physicien : il s'annonça comme voulant aller au Mont-Blanc, je lui choisis les guides les plus vaillans que je con-

noissois, et il partit trois jours après la descente de M.^r Desaussure.

Il fut coucher sur la côte, et le lendemain, craignant un changement de tems il monta le Mont-Blanc en passant sur les traces qu'avoit laissées M.^r Desaussure; et, à notre grande surprise, nous le vîmes avec nos lunettes y arriver sur les deux heures: il n'y perdit pas de tems pour y faire des expériences; il y prit la latitude, qu'il trouva de 45 degrés 50 minutes 11 secondes; il estima le Mont-Blanc être à 60 milles de Neuchâtel, ou à peu près vingt lieues en droite ligne de cette ville. Une course si prompte me donnoit des craintes sur sa santé; son épouse avoit les plus grandes inquiétudes, et elles n'étoient que trop fondées, car nous le vîmes revenir dans l'état le plus déplorable; son visage entièrement pelé et ses yeux comme fondus. Nous le crûmes aveuglé; cependant il fut pansé avec de la graisse de marmotte, et nous eûmes l'inexprimable plaisir de le voir guéri dans peu de jours. Ce fut pendant sa maladie que son épouse, qui n'avoit que 19 ans, tira les résultats des opérations faites au sommet, avec une facilité qui me donna une haute idée de l'éducation Anglaise.

Un an après ce voyage j'entrepris d'escalader le Mont-Blanc, et, accompagné de mon jeune fils, je me rendis à Chamouni, où je me choisis dix-sept guides : nous n'attendions plus que le moment favorable pour nous mettre en route, lorsqu'un jeune Anglois et un Hollandois qui m'étoient adressés désirèrent se joindre à nous ; ces deux personnes nécessitèrent une augmentation de guides, et nous en eûmes vingt-deux. Rien n'avoit été omis pour notre succès ; j'avois apporté de Genève la tente de M.^r Desaussure ; nous avions de la paille et des couvertures pour coucher sur les neiges, et des vivres pour six jours. Nous partîmes au nombre de ving-six pour aller passer la première nuit sur le sommet de la Côte.

Le lendemain nous traversâmes le dangereux glacier qui nous dominoit ; il étoit devenu comme impraticable ; en sorte que nous fûmes obligé de nous dévaler sous des voûtes de glaces de soixante à quatre-vingt pieds de profondeur : nous en sortîmes cependant, et nous atteignîmes les rochers des grands Mulets. Notre dessein étoit de passer la seconde nuit au plateau de M.^r Desaussure, mais le ciel qui sembloit nous menacer, nous

engagea à atteindre ce même jour le Mont-Blanc. Nous ne fîmes donc qu'une halte à ce plateau, déjà élevé de 1995 toises, puis nous nous remîmes en marche avec les précautions qu'avoit prises M.^r Desaussure; mais M.^r Wodley rompit nos mesures, en nous devançant, lorsque tant de raisons nous engageoient à ne pas nous séparer. Cette imprudence faillit de nous perdre; nous avions à gravir cette pente si dangereuse que décrit M.^r Desaussure; je désespérois que nous en vinssions à bout; et déjà nos guides succomboient sous la forte marche qu'on leur faisoit faire, jointe à la rareté de l'air. Je fus donc obligé de les laisser en arrière, et, avec trois guides seulement qui nous restoient pour mon fils et moi, nous gravâmes à notre grand étonnement cette plage rapide que les précipices environnoient, et nous atteignîmes le grand et dernier rocher, ayant sous nos pieds les formidables aiguilles qui jusqu'à ce jour nous avoient dominés. Ce coup-d'œil fut ravissant pour nous; mais il nous restoit la calotte du Mont-Blanc, sur laquelle nous mettions les pieds; et cette dernière partie, quoique moins rapide, se couvroit d'une brume qui nous désespéroit. Nous fîmes tous

nos efforts pour la gravir , et nous n'étions pas à quinze toises du sommet lorsque nous vîmes descendre le Hollandois , qui , l'effroi peint sur tous les traits de son visage , nous assura qu'il croyoit ses compagnons précipités par l'orage qui régnoit sur le sommet. Ce récit , bien loin de nous arrêter , nous donna le courage à gravir le mont pour les secourir s'il en étoit tems encore ; mais bientôt ce sentiment généreux se reporta sur nous ; nous allions au-devant de la plus terrible tempête , au risque de nous voir ensevelir sous des tourbillons de neige qui , lancés au ciel , retomboient sur nous. Eprouver un froid de treize degrés sous zéro , être parvenus au-dessus de toute la nature... Quelle audace pour de petits êtres qu'à peine pouvoit-on apercevoir à la lunette ! Quel en pouvoit être le but ? la gloire qui vient des hommes ? Mais nous ne pensions déjà plus à eux , ils nous échappoient ; nous étions seuls dans la nature : élancée vers cette intelligence qui permet à ses foibles créatures d'entrevoir ses sublimes conceptions , notre ame exaltée les saisissoit sans nuages , et voilà la puissance motrice qui enflammoit notre courage et nous faisoit braver les dangers.

Nous ne pûmes plus douter que nous ne

fussions sur le sommet; mais c'étoit pour nous comme si nous n'y étions pas, tant étoit grande l'obscurité qui nous environnoit : ce fut pour nous en sortir que nous nous hâtâmes de descendre contre l'Orient, et nous cherchâmes un abri pour contempler tout ce que la nature avoit de plus vaste et de plus grand.

Sous nos yeux et dans le plus grand enfoncement, nous avions les profondeurs de la Lombardie, enceintes par les monts Cirvin et Rosa; ceux du Piémont et des échappées de ses plaines se voyoient : plus près étoient le grand et le petit Saint-Bernard, et à nos pieds le Cramont. C'est ainsi que nous jouîmes de tous ces aspects que nous dominions; car, excepté le Mont-Rosa, toutes les sommités des grandes Alpes étoient à trois cents toises au-dessous de nous.

En reprenant notre chemin nous étendîmes nos regards sur le nord et sur le couchant, aussi loin que notre vue put nous le permettre. Les Alpes de la Suisse, le Scherekorn, le Grimsel, la Fourche, le Gothard et leurs immenses glaciers étoient sous nos yeux, tandis que plus près nous dominions les grandes aiguilles et les vastes vallées de glaces quelles enceignent. Nous prîmes un inexprimable

plaisir à jeter les yeux sur Chamouni, qui ne nous paroissoit qu'un séjour de Liliputiens, ainsi que nombre d'autres vallées que nous avions à nos pieds. Mais la carte s'agrandit en étendue en portant nos regards à l'ouest, où une partie du midi de la France se découvroit : ses montagnes ne nous sembloient que des plaines, et ce pays étoit si abaissé qu'il n'étoit pas facile d'en distinguer les parties. Enfin, nous avions la vue du lac de Genève, de ses rives, qui ne nous paroissoient que comme vus dans une optique, et qui, par cela même, avoient des charmes pour nous.

Nous touchions au moment où les aiguilles alloient reprendre leur empire; nous descendîmes avec de grandes précautions, effrayés de la rapidité des plages qu'il nous falloit franchir et des précipices qui nous environnoient : une autre inquiétude fut celle que nous donnèrent nos guides, dont plusieurs étoient étendus encore sur la neige, à la même place où nous les avions laissés : les premiers qui se rétablirent furent recueillis par le Hollandois, et nous ramenâmes les autres. Réunis enfin sous la tente, nous attendîmes l'Anglois et ses quatre guides; l'on conçoit les reproches que j'avois à leur faire et que je leur aurois faits s'ils

n'avoient pas déjà porté la peine de leur imprudence : l'Anglois avoit les deux pieds gelés , et l'un des guides avoit les yeux dans le plus triste état.

Après un repos d'une heure nous ployâmes bagage pour passer la nuit sur les rochers des Mulets : fatigués et blessés, nous n'aurions pas pu atteindre , et moins encore traverser le glacier de la Côte. Ce fut dans ce trajet que nous eûmes le plus magnifique spectacle : le soleil alloit se coucher et sembloit se frayer passage de notre continent à un autre ; les nues qu'il traversoit étoient d'une étendue immense et avoient pris la forme d'un monde nouveau où l'on croyoit voir des caps , des baies et des détroits, et en avant un vide semblable au vaste océan : l'illusion étoit complète. Arrivés aux Mulets, nous nous établîmes. Quel site encore ! Nous étions environnés de deux grands glaciers, et nous avions le Mont-Blanc en face : la nuit nous parut longue et pénible , surtout à cause des souffrances de M.^r Wodley, et ce fut avec peine qu'il put le lendemain se soutenir sur ses pieds. Cependant nous ne pouvions plus passer le glacier de la Côte , déchiré par d'immenses crevasses ; il fallut nous frayer un autre

chemin en descendant le glacier qui joint l'aiguille du midi, et ce glacier étoit effrayant et exposé aux avalanches : nous hâtons notre marche à travers des glaces rapides et des avenues étroites qui nous cachotent ce qui étoit au-delà. Après ces détroits, nous arrivâmes dans une plage des plus extraordinaires, décorée d'obélisque de plusieurs centaines de pieds ; nous nous y promenâmes en passant sous des arcs de triomphes, ne sachant pas trop de quel côté en sortir : enfin, nous atteignîmes les bases de l'aiguille du Midi, où nos craintes finirent, et de là le Prieuré, où l'on nous attendoit avec inquiétude.

Pour finir cet article, je dirai que M.^r Wodley fut obligé d'avoir les pieds dans la glace et du sel pendant treize jours ; que Dominique Balmat fut aveuglé pendant trois semaines ; que Cachat-le-Géant, qui avoit les mains gelées, en souffrit long-tems ; et quoique nous eussions tous souffert, nous avions des motifs de consolation dans le souvenir des beautés dont nous avions joui.

Enfin, le Mont-Blanc a été encore attaqué par M.^r Forneret de Lausanne et un baron Courlandois. La rareté de l'air leur fut funeste ; le vent étoit très-fort : M.^r Forneret comparoit

198 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

ses souffrances aux douleurs d'un homme à qui on arracheroit la poitrine. Maintenant toutes ses ascensions me conduisent à en décrire une d'une autre sorte, dont les résultats ont beaucoup de rapports avec ceux des voyages des montagnes : je veux parler d'un voyage fait en ballon.

CHAPITRE XXVII

Comparaison d'un voyage au Mont-Blanc avec un voyage aérien.

L'INTRÉPIDE et ingénieux Zambaccari, physicien de Bologne, monta en ballon dans la plus haute région de l'air, accompagné de MM. Andreoli et Grassetti (1). D'abord il voulut planer en se tenant à l'ancre jusqu'à ce qu'il fit jour; mais il remarqua bientôt une tendance vers la chute, qu'il attribua à une évaporation d'air inflammable, occasionnée sans doute par quelques déchiremens du ballon : cependant il s'éleva lentement et plana très-long-tems sur Bologne; mais soudain il monta avec une rapidité inconcevable, et un

(1) C'étoit le 7 septembre.

vent fort du Sud-Ouest le porta en un instant hors de la vue des spectateurs.

La lampe qui étoit destinée à augmenter la force ascendante lui devint inutile. Il ne pouvoit observer l'état du baromètre qu'à la foible lueur d'une lanterne et très-imparfaitement. Le froid insupportable qui régnoit dans la région élevée où il se trouvoit, l'épuisement où l'avoit mis le défaut de nourriture depuis vingt-quatre heures, le chagrin qui accabloit son ame lui occasionnèrent une défaillance totale, et il tomba sur le bas de la galerie, dans une espèce de sommeil semblable à la mort. Il en arriva autant à M. Grassetti : M. Andreoli fut le seul qui resta éveillé. A la vérité, il souffroit beaucoup du froid, qui étoit excessif, et fit pendant long-tems de vains efforts pour les réveiller. Enfin il réussit à les remettre sur leurs pieds; mais leurs idées étoient confuses. Il étoit dix heures : la bougie de leur lanterne ne pouvoit brûler dans un air aussi raréfié. Ils descendirent lentement à travers une couche épaisse de nuages blanchâtres, et lorsqu'ils furent au-dessous ils entendirent le mugissement des vagues dans le lointain. Effrayés, ils parvinrent à réveiller un peu Grassetti, qui s'étoit replongé dans le

sommeil, en le secouant fortement. Ils allégèrent alors le vaisseau : le globe, ainsi allégé, remonta tout-à-coup, mais avec une telle rapidité et à une si prodigieuse élévation, qu'ils avoient de la peine à s'entendre parler, même en criant. Ce fut le moment où il prit un vomissement considérable à M. Zambaccari ; Grassetti saigna du nez, et tous deux avoient la respiration courte et la poitrine oppressée. Le froid les saisit de nouveau dans ces hautes régions. Ils n'ont pu se rendre compte de la raison pour laquelle la lune, qui étoit dans son dernier quartier, se trouva en ligne parallèle avec eux, et elle leur parut rouge comme du sang. Après avoir parcouru pendant demi-heure ces régions immenses, et avoir été porté à une hauteur incommensurable, la machine recommença à descendre lentement, et retomba encore une fois dans la mer. J'ajouterai qu'ils en furent tirés sur les quatre heures du matin par des pêcheurs, et que M. Zambaccari et ses deux compagnons furent long-tems malades.

Nous remarquons d'abord que M.^r Zambaccari et ses compagnons eurent à supporter un froid extrême, et nous, sur le Mont-Blanc, nous avons vu descendre le thermomètre au

13.^e degré. M. Zambaccari se sentit la poitrine oppressée, et, sur le Mont-Blanc, M.^r Forneret y eut un mal affreux ; il plana fort au-dessus des nuages, et les nues n'atteignent peut-être jamais la hauteur du Mont-Blanc : les neiges y sont portées par les vents. Il eut des vomissemens, et, sur les Alpes, nous avons souvent éprouvé ce mal, même sur le Buet. Il ne put se défendre du sommeil, et, sur nos hautes sommités, nous en avons été atteints. Dans la plus haute région il n'entendoit pas parler ses compagnons ; et, sur le Mont-Blanc, une décharge de pistolet n'eut pas plus de détonation qu'un petard de papier. Il planoit de nuit sur la mer Adriatique, et il ne put observer son baromètre, sa lampe ne pouvant brûler ; et nous, sur le Mont-Blanc, nous avons eu les plus grandes peines à allumer le charbon que nous y avons apporté pour faire de l'eau. Il vit la lune dans une position parallèle au ballon, et de couleur de sang, et nous, nous avons vu le soleil dans un grand enfoncement et avec la même teinte. Il fut très-malade, quelques-uns de nos guides le furent pendant plusieurs semaines ; nos guides descendirent le Mont-Blanc les yeux enflammés, leurs traits enflés, leurs lèvres gercées et en

sang ; ils y éprouvèrent aussi des défaillances, des assoupissemens auxquels ils ne pouvoient résister. D'après tous ces rapprochemens , il paroît qu'il n'est pas besoin d'être plus élevé que le Mont-Blanc pour éprouver toutes les souffrances qu'on éprouve dans un voyage aérien.

CHAPITRE XXVIII.

Des plantes alpines de Chamouni, etc.

AVANT de quitter la vallée de Chamouni, je crois devoir parler des plantes alpines les plus remarquables.

Sur le Montanvert :

Achillea moschata.

macrophylla.

Bupleurum stellatum.

Campanula barbata.

Cardamine bellidifolia.

Chrysanthemum alpinum.

Imperatoria astruthium.

Phleum alpinum.

Pinus cembra.

Cuneifolia.

Multiflora.

Au Breven :

Acrostichum septentrionale.

Patentilla grandiflora.

Senecio procumbens, au sommet.

Sous les aiguilles :

Urularia amplexifolia.

Salix helvetica.

laponum.

arbuscula.

herbacea.

Anemone alpina.

Avena versicolor.

Azalea procumbens.

Cacalia hirsuta.

Sous le Breven , à Plimpras :

Aira montana.

Ajuga pyramidalis.

Au col de Balme :

Astragalus montanus.

Carex juncifolia.

bellardi.

prostrata.

Cherleria sedoides.

Cnicus spinosissimus.

Gentiana purpurea.

acaulis.

nivalis

204 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

Juncus trifidus.

jacquini.

lutens.

alpinus.

spicatus.

Silene acaulis, sur toutes les sommités.

Au Jardin, à la hauteur de 1450 toises;
on y trouve les plantes les plus rares :

Ranunculis acris.

pyrenæus.

Rumex dyginus.

Pyretrum pedicularis rostrata,

Et nombre d'autres.

La vue, l'odeur, la beauté de chacune de ces plantes vous arrêtent à chaque pas, surtout sur le col de Balme, dont la verdure seroit monotone si elle n'étoit coupée par les vives couleurs des fleurs les plus belles, et les belles touffes de rododendron.

Quant au règne minéral, on peut en faire une étude intéressante dans les divers genres de pierre. De Genève à Salanches, les montagnes sont calcaires; les schisteuses leur succèdent jusqu'au pont Pelissier, et viennent ensuite les graniteuses, qui composent les hautes Alpes. De superbes cristallisations de spath pesant, et les poudingues de la Valorsine trouvés par

l'illustre Desaussure, sont des objets de recherches vraiment intéressantes.

Il est quelques curiosités qu'on voit au Prieuré même, savoir : chez le doyen des guides, Michel Paccard, des chamois empaillés, et différentes pierres; chez Carrier, dit le Bouquet, un assez beau cabinet d'histoire naturelle; chez un autre Carrier, un plan, ou relief des Alpes de Chamouni et du Mont-Blanc. Les guides les plus instruits en minéraux sont Jaques Balmat, qui en fait commerce; Marie Coutet, et Cachat, dit l'Aiguille.

Un autre objet qui attire à Chamouni les professeurs de Genève et leurs élèves, c'est la chasse des insectes ailés, dont la savante nomenclature faite par le professeur Jurine a embelli mes descriptions des *Cols des Alpes*: des jeunes gens de Chamouni en font aussi des collections.

Le séjour de cette contrée ne peut qu'être très-avantageux pour les personnes foibles et languissantes: l'élévation de la vallée, le voisinage des glaces, l'excellence et la bonté des eaux, prises à leur source; les promenades dans la plaine, dans les jolis bois qui bordent le cours de l'Arve; les diverses courses sur les

montagnes, sur les champs de neige et de glaces, la fraîcheur des prairies, la beauté des pâturages, le miel, composé du suc des fleurs les plus précieuses, les diverses chasses des perdrix blanches, des coqs de bruyères, même celle des chamois; les plaisirs qui naissent des recherches qu'on peut faire dans le règne végétal et minéral, mais surtout la magnificence et la grandeur des objets que l'on a sous les yeux élèvent les idées et les ennoblissent : tous ces avantages font de cette vallée un séjour de délices qu'on ne quitte pas sans regret (1).

(1) Deux mères de famille avec lesquelles j'en fis le voyage, et qui ne pouvoient aller à la cascade de Chede sans efforts, montèrent le Chapeau et le descendirent jusqu'à l'Arveron, émerveillées des forces qu'elles avoient acquises.



CHAPITRE XXIX.

Passage de Chamouni en Valais par le col de Balme. — Superbe vue. — Mort tragique de M.^r Escher de Zurich. — Martigni.

Nous avons décrit le passage de la Tête-Noire : celui du col de Balme est d'un genre bien différent. Avant d'être au pied de la montagne d'où l'Arve prend sa source, on remonte la rivière, qui bondit et écume dans un détroit que forment des montagnes boisées, et, après deux petites lieues, l'on arrive à la paroisse d'Argentière, située à peu de distance d'un grand glacier qui en a le nom. Cette situation rendra cet endroit malheureux, et il l'est déjà par les inondations qu'occasionnent la fonte, toujours croissante, du glacier, et la chute des glaces mêmes.

Après Argentière, on passe l'Arve et l'on s'avance au milieu d'une plaine à culture qui aboutit au village du Tour, dernière habitation de la vallée de Chamouni, où l'on voit le dernier et grand glacier de cette vallée. Tout ici est sauvage, dénué d'arbres, semé des débris des montagnes : on est étonné d'apprendre que

c'est le canton où les habitans sont le plus riches. Il en est qui possèdent en terre 15 à 20 mille livres , et qui ne connoissent aucune des jouissances qui distinguent partout ailleurs les riches des pauvres : tous vivent comme s'ils ne possédoient rien , tous sont d'une sobriété qui étonne : c'est là aussi que les mœurs patriarcales se sont le mieux conservées , où toute une famille reconnoît un seul chef qui gouverne , qui y fait régner la concorde et l'union. Les champs et les pâturages font leur richesses : les hommes sont robustes et les enfans ont de la gaieté. Leurs hivers sont longs ; ils se trouvent enfermés sous huit pieds de neiges , et c'est pour eux un voyage que d'aller d'une maison à une autre.

De cet endroit on arrive au pied de la montagne de Balme , qui présente un dos immense que couvrent de beaux pâturages : c'est là que les hommes, les femmes et les enfans, couverts de leurs peaux de moutons ressemblent aux animaux qui pâturent sur cette montagne : on les voit se rassembler au loin, vous examiner et venir au-devant de vous avec la vivacité que donne un désir ardent et curieux. On suit un sentier tortueux , souvent rapide ; on passe de nouveau l'Arve, qui n'est plus qu'un gros ruis-

seau ; on arrive à des chalets, on aperçoit çà et là divers troupeaux qui vous contemplent d'un regard surpris. Tantôt on se voit au fond d'un vallon , tantôt sur une éminence d'où , en regardant en arrière, on a sous les yeux la vallée de Chamouni , les aiguilles et le Mont-Blanc qui les domine. A mesure qu'on monte, l'esprit devient plus gai et le corps plus léger, surtout lorsque le ciel est beau ; mais il est des tems où l'on est enveloppé de brouillards si épais qu'on a toutes les peines à suivre la bonne voie : je m'y suis égaré des heures entières , et sans la boussole je n'aurois pas retrouvé la trace que je devois suivre pour descendre dans le Valais.

On passe une troisième fois la rivière , qui n'est plus qu'une fontaine , mais qui ne tarit jamais : divers monceaux de neige semblent seuls la former. De là il faut monter encore pour atteindre la sommité du col : on s'y dirige par la vue du ciel , qui s'agrandit insensiblement et s'étend vers le Valais. Parvenu à la dernière éminence , l'on est subitement frappé de la magnificence du pays qui se développe au loin , et des monts de glaces qui bornent l'horizon au Nord et à l'Orient : à une distance de quarante-cinq lieues , l'œil plonge sur le

Valais; on y distingue les villages, les bourgs et les villes, qui ne paroissent que des maisons de campagnes éparses le long des rives du Rhône; près de soi, on voit des fossés profonds, des monts qui se prolongent de tous les côtés, des aspects sauvages, des rideaux obscurs opposés à des tapis dorés par le soleil : quelles grandes oppositions présente ce tableau, comparé à celui des monts sourcilleux de la vallée de Chamouni et de ses glaciers ! il ne faut que tourner la tête pour jouir, d'un côté, de l'aspect de Chamouni, et, de l'autre, de l'aspect du Valais, couronné des sommités des Diablerets, de la Guemmi, du Grimsel, de la Fourche et du Saint-Gothard.

Ce sommet ou col qui sépare l'ancienne Savoie du Valais, fait l'une des plus intéressantes courses des étrangers : à la hauteur d'environ douze cents toises, on y respire un air léger, et les plantes les plus rares qui y croissent, telles que la gentiane, la carline et autres, intéressent les botanistes. De ce sommet encore on voit le Buet et la chaîne des montagnes qui dominent la Valorsine jusqu'à celle de la dent du Midi, sur Saint-Maurice en Valais. Souvent j'ai vu des voyageurs y arriver en même tems des deux côtés opposés : ceux

qui venoient de Chamouni se hâtoient de jeter leurs regards sur le Valais, sur ses montagnes, sur le Rhône qui y circule ; et ceux qui y venoient du Valais témoignoient leur étonnement à l'aspect du Mont-Blanc , qui d'ici se présente avec toute sa majesté. J'ai vu encore des gens qui, après plusieurs années de voyage dans des pays opposés se rencontroient là comme s'ils s'y étoient donné un rendez-vous. J'y ai vu des époux séparés depuis long-tems s'y réunir avec transport. J'y ai vu le maréchal de Castries y faire la rencontre d'une personne qui avoit chanté dans de jolis vers le triomphe de la bataille de Crévelt. J'y ai vu des hommes illustres qui ne s'étoient jamais vus , et qui étoient en correspondance depuis nombre d'années. Enfin le col de Balme , ainsi que le Buet , a eu ses martyrs , surtout dans le funeste événement qui a terminé les jours de l'un des plus intéressans jeunes gens que j'aie connus , M.^r Escher , secrétaire du grand conseil de Zurich.

Destiné à succéder à ses ancêtres dans les premières charges de sa patrie, il avoit reçu la plus belle éducation ; mais son goût particulier l'avoit porté à l'histoire naturelle , dont plusieurs branches lui étoient déjà familières. Après

212 *Itinéraire de Genève , de Chamouni ,*
avoir parcouru les montagnes de la Suisse , il
voulut connoître les Alpes de la Savoie , et il
trouva dans le baron d'Alberget M.^r Ockhard,
deux amateurs dignes de lui être associés.

Ils partent , ils passent Altorf , montent le
Gothard , le parcourent dans sa longueur , et
descendent le mont de la Fourche pour suivre
le Rhône jusqu'à Martigni : là , ils apprennent
que je suis fixé à Bex , beau district du gou-
vernement d'Aigle , et ils se décident à m'y
rendre visite : j'aurois pris le parti d'accom-
pagner moi-même ces étrangers à Chamouni
si j'avois eu achevé les ouvrages qui m'avoient
appelés à Bex ; ne le pouvant pas , je leur
traçai les routes à suivre , les sites à visiter , et
les noms des guides qu'ils devoient préférer ;
je leur parlai du col de Balme qu'ils avoient
à traverser , et de ses magnifiques points de
vue ; mais , par une de ces réticences inexplic-
ables , je ne m'arrêtai point sur certains ro-
chers dangereux , dont ils avoient connois-
sance. Ils partirent donc ; je les accompagnai
jusqu'à Saint-Maurice , et ce ne fut pas sans
regret que je me vis forcé de revenir en ar-
rière. Arrivés à Martigni , ils montent le
Trian , puis le col de Balme avec des mulets.
Parvenus sur le col ils y campent , ils en

admirent les beautés, et voient enfin ce fameux Mont-Blanc et la belle vallée qui est à ses pieds. C'étoit pour l'un d'eux la terre promise, où le destin ne lui permettoit pas d'entrer. Escher quitte ses amis, visite les plages sur lesquelles il se trouve, parvient à ce fatal rocher dont dont l'histoire l'intéressoit, et c'est là, c'est dans les ornières formées de la crête du mont que le pied lui échappe, que la terre s'éboule, qu'il lutte contre la pente rapide, qu'il défend sa vie en sacrifiant ses bras, ses mains, et que, malgré tous ses efforts, il est précipité. O jour affreux pour ses amis, pour sa famille, pour sa patrie, dont il étoit l'espérance ! Escher n'est plus, et c'est son ami d'Alberg qui me l'écrit, qui mouille chaque ligne, chaque mot de ses larmes ! Le corps étoit tombé sur le Valais, il fallut beaucoup de peine pour le retirer, encore ne put-on y réussir que par l'adresse des guides de Chamouni et l'intrépidité de Cachat-le-Géant; il fallut aussi beaucoup de formalités pour amener le cercueil à Bex, où j'étois, mais que M.^r Durr sut abrégier en employant l'intervention du gouverneur d'Aigle. Son convoi funèbre fut accompagné des honnêtes habitans et de la magistrature de ce district. Trois semaines après, le frère

ainé de cet infortuné jeune homme va de Zurich à Genève, et de là à Chamouni; il monte le col : il voit la place d'où son frère a été tiré, et arrive auprès de moi : il veut être conduit à la tombe d'un frère chéri, auquel il avoit cédé ses droits de famille, et arrose ses tristes restes de ses pleurs. Je m'arrête et n'ajouterai qu'un mot, parce qu'il peint la moralité des magistrats de Zurich : ils me firent remercier de l'intérêt que j'avois pris au sort du jeune Escher, et des démarches que j'avois faites pour recueillir son corps à Bex (1). J'écrivis sur sa tombe ces quatre vers :

Aimé de ses amis, digne d'un meilleur sort,
Escher auroit sans doute honoré sa patrie :
Au désir de s'instruire il consacra sa vie,
Et ce désir causa sa mort.

Revenons à notre col de Balme : les beautés qu'il présente nous distrairont de ce triste événement.

Le site le plus intéressant est celui de la limite. Il faut monter sur la gauche du col :

(1) Sa famille lui a fait ériger un monument en marbre noir, l'inscription en lettres d'or. Ce malheur arriva le 26 juin 1791. — Son ami, M.^r d'Alberg, étoit le neveu de l'Archevêque de Mayence.

de ce point, la vue s'étend au nord sur de belles sommités, et au midi sur les hauteurs du glacier du Tour, qui ne présente que des horreurs. Cette partie des Alpes est peu connue, j'ai cherché à y atteindre, et j'y suis monté assez haut pour voir que le revers plonge sur le col Ferrer. Sur notre éminence, où règne un vaste silence, on se croit transporté sur un monde nouveau, où seulement quelques bergeries se font voir au loin : cette nouveauté pour des gens de la plaine est agréable dans les beaux jours. Situé à une égale distance de Genève, au haut Valais, on voit souvent les plaines couvertes comme d'un linceul blanc, tandis qu'ici l'on jouit du plus beau soleil. En se promenant sur ce vaste cône, on en visite les bergers, dont la conversation n'est pas indifférente : c'est ici qu'ils oublient le monde et les événemens qui l'agitent, et passent des jours heureux dans la paix et l'innocence ; c'est ici que l'on conçoit leur attachement à cette vie. L'étendue du ciel, sa pureté, la vue des astres les occupent ; ils les voient se coucher, se lever, et en savent les noms : ils ont quelques livres, et c'est à l'un d'eux que nous vîmes en main l'histoire des royaumes du Nord. Leur attachement à leur

montagne tient aussi à la liberté de n'être pas circonscrit dans leur marche agile : ils se sentent libres comme l'air qu'ils respirent. Mais ils ont aussi leur tribulation dans les orages et les grands vents , qui semblent assiéger leurs sommets et vouloir les en précipiter : heureusement que ces tems de trouble pour eux et leur bétail ne sont pas de durée.

La descente depuis le col se fait d'abord sur des paturâges, puis au travers d'un bois rapide et glissant. On découvre au bas le hameau de Trian, d'un aspect à demi-sauvage, un glacier dont l'aspect est très-beau : ce contraste de glaces immenses avec la verdure de la vallée est très-piquant. Nous avons parlé de Trian en décrivant la route de la Tête-Noire. De ce village à Martigni, le chemin, après une montée courte, mais rapide, n'offre qu'une descente assez rude, où l'on est cependant égayé par la vue du Valais, qui d'ici ressemble à un magnifique jardin, arrosé par le Rhône et la Drance. Arrivés à Martigni, nous fûmes loger chez M.^r Truyan, où l'on a une bonne table : derrière sa maison il y a une prairie délicieuse, arrosée de l'eau glacée de la Drance, où l'on peut prendre des bains qui délassent des fatigues qu'on a éprouvées... Martigni est
dans

dans une jolie situation, mais l'on y est incommodé par les cousins, dont cependant on peut se garantir par des feuilles de papier que l'on met sous les bas : ces insectes viennent des marais qui sont à l'orient, et que l'on n'a pas su saigner encore. J'ai lu quelques auteurs qui refusent la beauté au sexe du Valais, qui ne parlent que des crétins qu'ils y ont vus : il en est, à dire vrai, beaucoup ; mais il y a aussi de très-jolies personnes dans les familles aisées ; et pour peu qu'on s'élève au-dessus de la plaine, on est frappé de la beauté du sexe et des enfans. Ce pays est dans l'abondance de toutes choses : les vergers y rafraîchissent l'air, les châtaigniers y sont superbes, et les vignobles l'enrichissent. C'est à Martigni que le prévôt du Saint-Bernard fait sa résidence, et où les amateurs d'histoire naturelle peuvent satisfaire leur goût, en voyant le beau cabinet de M.^r le prieur Murith.

C'est ici encore que je fus témoin d'une scène vraiment sentimentale que me donna mon beau chien : je le tenois du frère de M.^r le prévôt Ludder ; je le vis courir après un meunier, et l'arrêter, lui et son mulet, par ses aboiemens. Alarmé sur les suites d'une telle provocation, j'accourus moi-même ;

mais qu'on juge de ma surprise de voir mon animal en amitié avec ce mulet : ils étoient nés dans le même endroit ; le chien avoit reconnu son compatriote ; il le baisoit, et, ce qui ne m'étonna pas moins, ce fut de voir le mulet se prêter à ses caresses, quelque bruyantes qu'elles fussent : mon chien étoit d'une taille moyenne, avoit le museau d'un renard, les oreilles droites comme celles d'un mulet, les yeux ardens, la fourrure couleur de maron et accompagnée d'un beau panache d'écureuil ; il étoit courageux, fidelle, prenoit la défense du foible, séparoit les montons dans les combats qu'ils se livrent sur les hauteurs, et qui sont quelquefois dangereux pour ces animaux ; il traversoit les rivières, prenoit les marmottes : toujours jeune, toujours gai, il saisissoit les oiseaux dans leur vol, et les rats dans la maison. Je le menai à Paris, où sa beauté, ses qualités furent admirées du célèbre de Buffon. Tel fut mon compagnon, mon ami pendant 14 années de courses dans les Alpes : il étoit aussi l'ami de toutes mes connoissances, surtout de mes enfans.



C H A P I T R E X X X.

Route de Martigni à Sion. — Délicieuse position de cette dernière ville. — Fête Académique.

J'AI dit que M.^r le président Tascher avoit une commission à remplir auprès de l'évêque de Sion : nous prîmes le chemin de cette ville. A une lieue de Martigni nous passâmes le village de Charras, au sortir duquel se présente, du côté de Saint-Pierre, un aspect des plus singuliers; ce sont des rochers éboulés qui ont formé comme une espèce de cratère, que l'on a pris pour un volcan : par une route qui passe près des montagnes et traverse des plaines fertiles, on arrive à Saint-Pierre, puis au pied de la Luserne, qui s'est fait jour entre des rochers tombés des Diablerets, montagne qui s'écroula le siècle passé. Non loin de là on voit s'élever le riche amphithéâtre de Contay : de ses belles hauteurs se déploie devant vous, sur les montagnes de l'autre rive et dans la vallée, un monde de verdure : là s'offre le spectacle de la nature cultivée et de la nature sauvage. Les pics des montagnes et les neiges, avec des plaines couvertes de

moissons , de beaux vignobles sur les revers des monts , des villages au milieu d'une forêt de noyers, de châtaigniers et des mélèzes, partout le tranquille aspect des chalets , des pâturages et des troupeaux ; plus bas , des vallons et des prairies , et le Rhône dans le lointain , forment des points de vue les plus variés. Enfin , nous voici à Sion , capitale du Valais , assise dans une charmante situation , au pied de deux collines , dans un joli bassin dominé de trois châteaux : ses bois , ses vergers , ses superbes coteaux de vigne , arrosés de plusieurs ruisseaux , font un ensemble agréable et pittoresque.

Mais ce qui attire le plus les regards , c'est la montagne au midi de la ville : si vous n'êtes pas enchanté , si vous ne vous sentez pas élevé par le magnifique spectacle qui se présente à vos yeux : retirez-vous ; n'admirez plus aucun tableau de ce genre. Figurez-vous une montagne de deux lieues de longueur sur près d'une lieue de hauteur , une multitude de petites plaines cultivées , de prés émaillés de mille fleurs , de bocages , de vergers , de paysages s'élevant à l'envi comme par étages , partout entrecoupés de fontaines ; de cascades , de sentiers couverts d'ombrages ; partout la

pompeuse verdure des mélèzes , la variété des arbres à fruits , des arbustes ; la végétation la plus féconde , un nombre infini de petits villages , de cabanes , de chalets animant ce tableau ; une forêt de pins couronnant cet amphithéâtre , le Rhône roulant au pied de la montagne ses eaux impétueuses ; peignez-vous toutes ces nuances de la verdure , toutes les gradations de la végétation , vous aurez une idée de la montagne des Mayens. Claude Lorrain , le Poussin , que vos peintures sont foibles à côté de cette majestueuse création ! Décorateurs de théâtres , inventeurs de jardins artificiels , que deviennent vos miniatures ? venez-ici enflammer votre génie ; venez-y chercher des modèles ; mais prenez garde d'y trouver le désespoir de votre art.

C'étoit sur cette montagne que l'évêque avoit son magnat : nous y fûmes , et nous revînmes coucher à Sion. Nous eûmes encore l'aspect du coucher du soleil de dessus l'un des châteaux d'où l'on jouit d'une des plus belles vues.

Nous consacrâmes la matinée à visiter l'Hermitage. Après avoir cotoyé par un joli chemin les prairies qui conduisent de Sion à Bramoi , enfoncez-vous dans cette enceinte

de rochers où commence la vallée d'Erheim. Quel changement ! L'aspect de cette lugubre enceinte de rochers brisés et presque perpendiculaires , les débris à leurs pieds dans le torrent qui les baigne , cette vaste solitude qui n'est troublée que par le bruit des eaux qui se précipitent en cascades à travers une âpre chaîne de montagnes, cet hermitage , cette église percés dans le roc , ce sombre désert où quelques hommes sont venus dérober leur existence au monde et se consacrer à la prière , quel lieu pour la pensée !

Ce jour étoit une fête académique pour les élèves du collège des jésuites ; elle est annuelle et se termine par une tragédie en langue allemande ; la séance se tient à l'un des châteaux qui domine la ville : nous y fûmes. La salle étoit remplie ; la fête étoit honorée de la présence de graves magistrats. Nous y eûmes une place ; mais quel fut notre étonnement lorsque nous vîmes paroître les acteurs plus où moins grotesquement habillés , et l'un d'eux représenter le diable avec ses cornes et ses griffes ? Nous nous crûmes transportés au quatorzième siècle , et nous sortîmes presque confus d'avoir assisté à ce burlesque spectacle. Nous cherchâmes à en effacer l'impression en contem-

plant les beautés de la nature. De la plateforme , nous eûmes à l'orient de superbes points de vue ; c'est de là que l'œil parcourt la vallée dans l'étendue de 12 lieues : vous avez au-dessous de vous , dans cet espace , tous les sites variés , et tous les paysages de cette vallée dont vous n'avez jusqu'ici contemplé que des tableaux détachés. L'entrée des vallées latérales , dont les torrens se précipitent , les contours et les anfractuosités des monts , leurs revers , leurs cimes blanchies , leurs forêts de pins , le fleuve déroulé dans ses diversessinuosités au fond de la plaine, comme une longue lame d'argent ; tout se réunit sous vos yeux pour agrandir et enrichir ce vaste ensemble de tant de formes diverses , ce mouvement varié des contrastes et des couleurs de la vallée et des monts , ce riche et unique point de vue du Valais. En d'autres contrées vous ne voyez dans le spectacle d'une multitude de villes embellies de campagnes peuplées d'habitations superbes , que les tableaux de l'art , les ouvrages des hommes : ici vous ne contemplez que la nature , mais la fière , l'inimitable nature.

Si vous vous tournez à l'occident vous avez l'aspect imposant du Buet , que l'on croit ici

être le Mont-Blanc; et , avec la lunette , vous voyez les montagnes de Finiol et du Trian , et même quelques crêtes du col de Balme.

De ce site nous descendîmes dans la ville , où une compagnie en armes alloit tirer au blanc , et où nous vîmes des personnes du sexe à tête gracieuse et à traits à la grecque. Sion étant sur le chemin du Simplon , je crois, après avoir décrit l'ancienne route dans mes précédens ouvrages , devoir décrire la nouvelle, en citant le voyage de M.^r Eschaseriaux , dont j'ai déjà emprunté quelques images.



CHAPITRE XXXI.

Description de la nouvelle route du Simplon.

Au fond du Valais, près de Brigg, petite ville dont l'abord a quelque éclat dans cette contrée sauvage, commence le Simplon.

Il est des sites que l'on peut rendre par un trait, par une description : chaque site de cette montagne demanderait un cadre et un tableau particulier. Une des plus riches et des plus variées des Alpes par ses situations et ses développemens, belle de ses propres paysages et des paysages qui l'environnent, elle reçoit un nouvel intérêt pour la curiosité par la nouvelle route qui la traverse en entier. Cette route, la conception d'un héros, l'ouvrage hardi du génie françois, et le produit de travaux immenses, présente en même tems, dans l'étendue de 14 lieues, les efforts de l'art et l'imposant ensemble de tous les grands accidens de la nature.

C'est de Gliss que part la nouvelle route du Simplon, et déjà la nature a imprimé à ce site un caractère très-pittoresque. Un pont de 100 pieds de hauteur, sous lequel roule,

en mugissant parmi les rocs, le torrent de la montagne, ouvre la longue scène que l'on va parcourir; de là le nouveau chemin semble s'élancer sur le Simplon, en cotoyant de beaux pâturages et un de ces hermitages que le génie religieux des Valaisans a placés partout sur le flanc des monts. A peine a-t-on parcouru une lieue que l'on se trouve à près de deux mille pieds de hauteur, au milieu d'une belle forêt de mélèzes où la fraîcheur et l'ombrage semblent concourir à rendre la route agréable aux voyageurs. Il est difficile de peindre ici l'ensemble, le mouvement et la magnificence des objets divers qui s'offrent à la vue : dans le lointain, toute la plaine du Valais avec son fleuve et les montagnes qui la bordent; au nord, les glaciers et les pics de la Suisse qui tranchent dans l'horizon, et semblent s'élancer dans un ciel d'azur : au-dessous le plateau de Brigg, varié de cultures et peuplé de paysages divers, et l'immense profondeur de la vallée, qui retentit du bruit de la Saltine qui la traverse. En face de la forêt domine le Glirs-horn, qui semble placé devant la route pour produire un grand effet, et dont la forme et la couleur du rocher tranchent d'une manière admirable avec toute la

verdure des mélèzes de la montagne. Plus l'on avance , plus les sites s'animent , se multiplient et s'agrandissent ; les divers points de la route deviennent pour le voyageur autant de points d'optique qui lui découvrent une succession continuelle d'aspects intéressans , de sites , de paysages , et lui communiquent des sensations toujours nouvelles. L'élévation et la sûreté de cette belle route vous font respirer, dans les beaux jours, je ne sais quelle fraîcheur éthérée , et goûter à la fois le plaisir de contempler sans danger , sans effroi les escarpemens des vallées et les précipices qu'on franchit.

Le pont de Gauthier est un des plus hardis de ce passage ; il reçoit le torrent du même nom ; il est construit en face d'une des plus fortes avalanches du Simplon ; son placement et la solidité de sa construction sont tels que la chute des avalanches ne peut être pour les voyageurs qu'un spectacle , et jamais un accident , un danger.

Au sortir de ce pont , d'où l'on découvre la vaste étendue des glaciers de la Suisse, bientôt la route , par d'heureux contours, va se perdre dans une seconde forêt de sapins et de mélèzes ; vous croiriez être quelquefois dans un des beaux chemins de France , ou voyager dans

un magnifique parc, tant les arbres s'élèvent à l'envi et ombragent la tête du voyageur; la forme des rochers, la variété des aspects, multiplient partout devant lui les effets pittoresques; l'art et la nature semblent s'être entendus pour lui préparer à chaque stade la surprise d'une galerie, d'un pont, d'une cascade, d'une montagne, d'un glacier ou d'une forêt nouvelle. C'est ainsi qu'après avoir traversé cette immensité de sites on arrive au plateau. Ici la scène change sans en être moins intéressante pour le naturaliste et pour l'homme qui aime à recevoir les grandes sensations : l'aspect des bouleversemens remplace la variété et le mouvement du tableau des vallées; au bruit des torrens a succédé le triste sifflement des vents : le froid glacier s'élève seul devant vous et semble commander à une nature nue, stérile et déserte. Non loin de là, vous apercevez l'Hospice, qui semble appeler au milieu de ces lieux sauvages le voyageur surpris par la tourmente des neiges.

On ne sent point cependant aussi vivement, sur ce plateau, l'effroi du silence et de la solitude que l'on éprouve sur le plateau des autres montagnes : sur le versant de ce mont, du côté du Midi, on aime à voir quelques

chalets , à retrouver un village assez étendu ; c'est celui du Simplon, où vit une population indépendante, robuste et endurcie aux rigueurs du climat , subsistant de quelques pâturages , des transports du commerce et des services qu'elle rend à ceux qui passent la montagne. De ce village et à travers plusieurs escarpemens la route vous conduit dans la vallée de Gondo. Peintres , naturalistes , et vous qui n'avez vu que de rians vallons , et qui aimez les grands contrastes , venez voir la vallée de Gondo : c'est ici que la nature paroît avoir coulé et frappé en bronze.

Deux chaînes de montagnes presque verticales s'élèvent dans les airs et semblent ne laisser d'intervalle entr'elles qu'autant qu'il en faut pour laisser passer et éclairer le voyageur. Le chemin et le torrent forment toute la largeur de la vallée ; à peine on a fait une demi-lieue dans cet antre sauvage que les rochers changent de nature : tout-à-coup le granit commence et prend la place du gneiss. Ces immenses rochers déploient à la vue le plus sombre et le plus imposant des spectacles : la vallée se creuse ; le passage de quelques petits ponts laisse entrevoir à celui qui les traverse ses horribles profondeurs. La Doveiria se précipite de

gouffres en gouffres ; ses eaux écumantes se brisent et retentissent contre les rocs de granit qui semblent lui refuser un passage. Les eaux des cascades et des torrens qui tombent des chaînes des monts vont se confondre dans le même abîme : c'est dans cette enceinte des plus sublimes horreurs qu'ait pu rassembler la nature , que la route traverse une longue galerie percée dans le granit. L'obscur entrée de cette galerie , les jours pratiqués dans le rocher, et qui n'éclairent que d'énormes masses entassées, des escarpemens et d'affreux précipices viennent rembrunir encore la grande scène que déployent ces lieux.

Au sortir de la galerie, l'ancien chemin, à la vue, comme suspendu sur des pentes presque verticales, fait sentir au voyageur le bienfait de la nouvelle route. Non loin de là, dans ce désert, on trouve avec plaisir un refuge dans une grande maison isolée, dont l'architecture triste et sauvage est parfaitement assortie au lieu où l'on est ; elle est l'ouvrage de ce Valaisan appelé Stokalpter, qui, depuis Martigni jusqu'à Domo-d'Ossola, sema par intervalles près de trente lieues de ses habitations qui, s'il ne déploya pas de génie, mit au moins de la grandeur dans ses entreprises,

et, par un singulier contraste, laissa le surnom de Grand dans un pays qui le proscrivit par l'ostracisme. La vallée extraordinaire de Gondo porte partout les traces des siècles et des révolutions successives qu'ont éprouvées les Alpes : la main puissante qui élança sur leurs bases ces immenses murailles de granit, qui sembla leur imprimer un caractère d'indestructibilité, n'a pas voulu pourtant les soustraire à la destruction des tems; partout, sur les flancs de cette chaîne de montagnes, à une très-grande hauteur, on aperçoit les sillonnemens, les excavations et l'action diverse des eaux qui ont creusé la vallée; et ces blocs énormes de granit précipités des cimes des monts dans le torrent, l'effet terrible que leur chute a dû produire revient encore effrayer l'imagination.

Ainsi, par des accidens plus ou moins prononcés, se prolonge la vallée de Gondo lorsque l'on voit s'entr'ouvrir peu à peu les coteaux de Devrédo : l'œil, lassé de parcourir et d'admirer les belles horreurs, les masses de granit de cette vallée sauvage, se soulage et se repose avec plaisir sur les riantes cultures de vignes, sur les élégantes habitations et le beau paysage de Doyrédo. On quitte à regret ces coteaux,

mais on est bientôt dédommagé par le riche aspect du bassin de Domo-d'Ossola, en sortant de la froide vallée de Gondo : comme on salue avec une espèce de reconnaissance cette contrée où les sites charmans, les belles maisons de campagne, la fertilité du sol annoncent une terre heureuse, un pays civilisé ! On respire, on sent enfin qu'on est dans le doux pays d'Italie. La route vous ramène tout-à-coup par un circuit rapide sur le pont de Crévola, que l'on trouve d'autant plus beau qu'il termine une des plus âpres vallées des Alpes : c'est une belle statue parmi des ruines. Ce pont, ouvrage d'une élégante architecture, embellit encore le paysage de la vallée de Domo ; on le laisse pour arriver bientôt à cette petite ville plus riante par sa position que par ses édifices ; c'est là que finit pour le voyageur le spectacle du Simplon.

Ce fut le 18 octobre 1806 que je fus invité par M.^r l'ingénieur en chef à venir constater l'ouverture et l'état de la route du Simplon dans des circonstances graves qui pouvoient nécessiter son passage. Nous partîmes de Brigg avec M.^r le grand-bailli du Valais et les ingénieurs du Simplon, pour visiter cette route, pour en faire l'inauguration. Nous

fûmes les premiers voyageurs qui la franchirent ; nos voitures furent vues avec une espèce de surprise par les sauvages habitans de la vallée de Domo-d'Ossola. A l'aspect de cette multitude qui accouroit sur notre passage, du mouvement de surprise que nous inspirions, je me rappelai l'étonnement de ces insulaires qui virent arriver pour la première fois dans leurs baies des bâtimens étrangers.

Après avoir passé la nuit dans cette ville, nous disposâmes tout pour notre retour : un orage assez violent qui survint pendant notre séjour, et qui fut suivi d'une abondante pluie, nous fournit l'occasion de voir la montagne que nous allions repasser sous ses deux aspects : nous avions fait notre voyage par un assez beau tems en allant à Domo. Quand nous fûmes à notre retour dans la vallée de Gondo, mille cascades tomboient des deux chaînes des monts ; nos équipages, trempés par la pluie, nous forcèrent de nous arrêter dans cette maison Stokalpter dont j'ai parlé. Nous trouvâmes bientôt la neige descendue jusqu'au fond de la vallée, et cet incident mit un peu de lenteur dans notre arrivée le soir au village du Simplon. La neige avoit continué à tomber pendant la nuit ; il fallut, le lendemain à notre

départ, doubler le nombre de nos chevaux. Les habitans des plaines ne peuvent se représenter l'effet subit extraordinaire qu'opère sur les hautes montagnes un changement de tems dans la saison où nous étions. La veille, le tonnerre grondoit dans la vallée de Domo; on y jouissoit d'une température douce. Le lendemain, à quelques lieues de cette ville d'Italie, il y avoit deux pieds de neige sur la montagne; les glaçons, partout pendus aux rochers, attestoient un gel au moins de huit degrés: plus nous avançons vers le plateau, plus le froid se faisoit sentir; tout étoit neige autour de nous; les montagnes, les vallées en étoient couvertes; les sapins et les mélèzes rompoient sous leur poids; chaque branche de ces arbres présentoit le plus beau, le plus épais panache. Cette décoration nouvelle étoit assez piquante; mais notre imagination étoit peu échauffée, et nous étions peu portés dans ce moment à l'admiration. Nous n'apercevions notre chemin que par quelques coupures de rochers, quelques murs de la route: nous trouvâmes un homme que la fatigue et le froid avoient laissé presque demi-mort dans ce désert de neige, et nous le remîmes, après l'avoir un peu restauré, dans les mains de nos conducteurs. Enfin,

lorsque nous eûmes atteint la pente insensible de la route , notre voyage devint plus facile , et , après nous être réchauffés dans le chalet d'un de messieurs les ingénieurs , nous nous rendîmes sans accident le soir à Brigg , où l'on pensoit que la rigueur du tems nous auroit empêchés d'effectuer notre retour.

Telle est la montagne du Simplon , qui est empreinte des grands traits de la nature sauvage ; telle est cette route célèbre qui , dans ses divers développemens , a su franchir des précipices , affronter des glaciers , s'embellir de tous les paysages , de tous les effets pittoresques de la montagne qu'elle traverse , et porte partout le triomphe de l'art sur les obstacles de la nature , six galeries , dont une de deux-cents mètres , quatre forêts de pins et de mélèzes , plus de trente cascades et plusieurs glaciers. Cette route va être ouverte aux nations : j'ai formé un vœu en la parcourant , et , dans ma pensée , j'ai gravé ce vœu sur les rochers qui la bordent. Puisse-t-elle , au lieu de bataillons armés et de tous les instrumens terribles de la guerre qui ensanglantent et ravagent les territoires , porter et voir circuler le commerce bienfaisant , la paisible industrie et les produits des arts qui enrichissent les

peuples ! Les défilés de la montagne du Simplon conduisirent jadis les légions romaines à la conquête de la Germanie : que cette nouvelle route qui va joindre l'Italie au reste de l'Europe conduise leurs peuples à la postérité ; elle aura atteint sa véritable destination , sa juste célébrité !

Maintenant nous allons reprendre notre route de Sion à Bex , journée de dix lieues.



C H A P I T R E X X X I I .

Route de Sion à Bex. — Cascade de Pissevache.
— Saint-Maurice. — Auberge de M.^r Durr. —
Montagne de la Morcle. — Digression sur les
aurores boréales et sur la chute de quelques
sommités.

Nous partîmes de bon matin de Sion , et
vinmes dîner à Martigni. A trois quarts de
lieue en-delà de cette ville , nous passâmes
à côté de l'autre de Trian , dont l'aspect sau-
vage et sombre ne m'a pas fait craindre d'y
pénétrer dans un tems où des crochets de fer
y suspendoient des planches, et où des hommes
s'y perchoient pour faciliter la descente des
bois qu'on lançoit des hauteurs dans le torrent:
le fond de ce torrent m'offrit des beautés
horribles.

Mais un objet à la fois sauvage et gracieux ,
c'est la belle cascade de Pissevache , à qui la
mythologie riante des anciens eût donné un
plus beau nom. Il faut voir cette cascade le
plus près possible de la montagne : de ce point
elle semble tomber du ciel ; sa pluie argentée,
ses nappes ondulantes, les feux qui la colorent

la font ressembler à un volcan par la fumée qui en jaillit. Le spectacle d'une rivière tombant du sommet d'une montagne est une chose que l'on voit rarement dans les autres contrées de la terre : de petites fontaines, des sources médiocres finissent par acquérir un cours superbe, un nom fameux, et portent à la mer le tribut de leurs ondes : la belle cascade de Pissevache, si digne de donner naissance à un grand fleuve, va mourir et perdre son nom dans le Rhône, qui coule orgueilleusement à ses pieds.

Après la cascade on passe à Méville, où la montagne fendue et les blocs énormes qui en sont les débris n'ont pas fait craindre d'y adosser des maisons : le Rhône gagne aussi sur le terrain et couvre quelquefois le chemin d'un pied d'eau.

Après Méville, la vallée s'élargit, et bientôt on a devant soi le détroit de Saint-Maurice, formé d'un côté par la dent du Midi, et de l'autre par celle de la Morcle : Saint-Maurice est en avant, encadré d'une montagne formant un beau ceintre, sur laquelle on voit une chapelle qui ressemble à une cage suspendue.

On n'a cessé de peindre le sexe du Valais comme le plus disgracié de la nature ; mais c'est une erreur : à Saint-Maurice il y a de

très-belles personnes , et je me rappellerai toujours la complaisance de M.^r le châtelain de Cartairy , qui eut la bonté de m'inviter à un souper où il avoit rassemblé de très-belles personnes, dont l'une étoit l'épouse du grand-bailli du Vallais. Un professeur de Genève qui avoit les mêmes préventions fut très-étonné d'y voir des physionomies angéliques. Nous fûmes visiter la bibliothèque de l'abbaye, qu'on nous avoit dit contenir d'anciens manuscrits , mais où nous ne trouvâmes d'intéressant qu'un Évangile du 7.^{ème} siècle.

La situation de Saint-Maurice est vraiment pittoresque ; les montagnes rapprochées ne laissent de passage que pour le Rhône , que l'on traverse sur un beau pont que l'on a cru de construction romaine. Du milieu du pont, le détroit est magnifique. Du côté du Valais , c'est une montagne boisée , surmontée de plateaux de la plus belle verdure, couronnés par les neiges de la dent du Midi : au-delà du pont, on entre dans le canton de Vaud par une porte , après laquelle il ne faut que quelques pas pour avoir le plus beau pays possible : la route est des plus agréables , et conduit au riche district de Bex. C'est dans cette route qu'en portant leurs regards en arrière , des

voyageurs ont été frappés des rapports qu'a le détroit du Rhône avec celui de Gibraltar. Cette illusion leur faisoit plaisir.

En avançant vers Bex, l'on n'est pas moins frappé des beautés que ce pays présente : il forme un cirque magnifique, embelli de la plus riche culture et de la plus pompeuse végétation que le village de Bex ne dépasse point; c'est moins un village qu'une ville : de jolies maisons l'embellissent, ainsi que l'Avençon, qui le traverse, rivière dont la fraîcheur contribue à la salubrité de l'air. Les grands travaux que MM. de Berne ont fait pour remonter à la source des eaux salées de ce district, et qui sont devenus des objets de curiosité, ne pouvoient manquer d'attirer des voyageurs à Bex, et pour les recevoir on y a bâti une auberge qui ne laisse rien à désirer. C'est celle de M.^r Durr, dont le nom seul est la meilleure recommandation. Lors du passage de l'armée Française par le Saint-Bernard, il se trouvoit commissaire de guerre du district, et ce fut sur lui que roulèrent tous les détails de ce passage jusqu'à Martigni : les réquisitions de chevaux, de charrois pour l'artillerie furent son ouvrage; il avoit à loger un grand nombre d'officiers, et tout s'organisa par ses soins,

Déjà

Déjà, du tems que le pays étoit soumis à MM. de Berne, il jouissoit de la plus grande considération auprès de leurs Excellences, qui souvent le consultoient sur les intérêts du pays. Tant de fatigues altérèrent enfin sa santé, et remettant les soins de sa maison à son fils il se choisit une agréable retraite; il en jouissoit encore l'année dernière lorsqu'un affreux événement vint l'en arracher: un incendie consuma non-seulement sa maison et tout ce qu'il possédoit, mais encore huit autres maisons et seize ménages. M.^r Durr y perdit deux cents mesures de froment, cinquante autres de farine, huit cents mesures d'avoine et grande quantité d'eau-de-vie; et cet homme, si respectable, si bon, si sensible, le soutien des pauvres, malade lui-même, s'est vu obligé de rebâtir à neuf son hôtel dont il est devenu l'architecte. Cet incendie eut lieu le 3 Mai* par un orage affreux. Dans ces cas malheureux, MM. de Berne secouroient puissamment les infortunés; c'est un éloge qu'on aime à leur rendre: puissent-ils être imités par la nouvelle administration!

Les promenades de Bex sont charmantes; le sexe n'y est pas mal; il y a des personnes

* 1806.

qui ont de la réputation : M.^r Ricour est un habile médecin; M. Dupertus, habile horloger; M.^r Thomas se livre à l'histoire naturelle, et M.^r le professeur Struve, qui a l'administration des sels, est un savant distingué. Les bâtimens de graduation sont dignes d'être vus, ainsi que les souterrains auxquels on travaille depuis 200 années. Du tems du célèbre Haller on faisoit six millé quintaux de sel par année; aujourd'hui cela va à quinze mille, et quelquefois à vingt mille. Enfin, Bex ne pourra que gagner par l'ouverture du Simplon et le plaisir que les étrangers vont prendre à faire le tour du lac par la belle route qu'on a faite depuis Evian jusqu'au Boveret, où l'on trouve aussi une bonne auberge tenue par M.^r Tapet, dont l'épouse a été une beauté. La vue du lac depuis cette auberge forme un des plus beaux coups-d'œil, et les montagnes qui s'élèvent de tous les côtés présentent de superbes effets.

L'on ne voit pas depuis Bex le sommet de la Morcle sans être tenté d'y parvenir : j'en pris le chemin par le pâturage d'Enzinde, et j'eus les points de vue les plus étendus sur les glaciers de Chermotane, du grand Saint-Bernard et du Mont-Blanc, tandis qu'à l'occident j'avois la vue du lac de Genève et de

ses superbes rives. Je couchai dans un chalet très-élevé, mais si incommode que je fus obligé d'en sortir et de passer la nuit à me promener; j'y étois d'ailleurs engagé par la blancheur du ciel, que de magnifiques aurores boréales décoreoient de leurs feux: elles venoient des monts Diablerets. Ce phénomène, l'un des plus superbes que j'eusse vus, me rappeloit ceux des pays du nord, dont nous n'avons dans notre midi que des idées imparfaites; j'en avois vu à Genève, et les feux du coucher du soleil vus de dessus le Mont-Blanc pouvoient seuls m'en donner une image. Que de fois n'ai-je pas désiré voyager dans ces îles Orcades, où les aurores boréales répandent une lumière dont l'éclat surpasse celle de la lune aux quadratures! C'est ordinairement entre le coucher du soleil et la fin du crépuscule que cette lumière paroît du côté du nord, sortant de derrière les nuages comme une source jaillissante; elle est d'abord pâle et sans forme décidée, s'élevant peu au-dessus de l'horizon; elle reste dans cet état tantôt quelques instans, tantôt plusieurs heures de suite sans aucun mouvement. Quelquefois ce météore s'élève en arc à la hauteur d'environ trente degrés sur soixante degrés de largeur, porté sur des piliers plus ou moins larges que

l'arc-en-ciel : sous cette forme encore les aurores boréales sont immobiles, et d'autres fois elles s'étendent plus loin dans le ciel ; elles montent fort haut, revêtant une multitude de formes variées, et laissant voir un fond de couleur obscure où l'on distingue un mouvement sensible quoique lent. Très-souvent elles prennent une toute autre apparence ; elles se répandent dans tout le firmament, jetant une lumière des plus vives, et présentant un spectacle vraiment magnifique.

Dans ce dernier cas, leur mouvement se fait selon toutes sortes de directions ; il est très-rapide et s'exécute par colonne, offrant le tableau des évolutions d'une armée. L'extrémité inférieure de ces colonnes est distinctement terminée et teinte des couleurs de l'iris ; en haut ces traits et ses couleurs s'affoiblissent : de plusieurs à la fois on voit jaillir des flammes qui, pendant quelques secondes, s'élaucent en tous sens : puis comme si leurs forces étoient épuisées elles s'éteignent et laissent dans le ciel une trace sombre et brunâtre. Près de la place où elles ont brûlé on en voit bientôt d'autres s'allumer, jaillir et s'éteindre de même. Cela dure pendant quelques heures, au grand avantage des navigateurs. A la fin elles disparois-

sent graduellement et laissent dans le ciel après elles une couleur cuivrée. Dans les nuits tranquilles le mouvement de l'aurore boréale étant très-rapide , on assure qu'on a entendu distinctement par intervalles une sorte de sifflement. * Ce beau phénomène , jusqu'ici fort imparfaitement expliqué , a paru rarement pendant le cours des 80 ou 90 dernières années ; il est maintenant très-fréquent ; il paroît occuper l'espace qui est entre les nues et les limites supérieures de l'atmosphère , car d'un côté les nues ne manquent jamais de l'éclipser ; de l'autre on ne peut le voir de deux lieux fort éloignés , et d'ordinaire deux observateurs ne le rapportent pas à la même étoile. Pendant une partie de l'année il est aussi facile d'entrer dans les havres des Orcades la nuit que le jour ; le crépuscule y est si brillant pendant deux mois qu'à minuit on peut très-aisément lire à sa clarté.

Après avoir contemplé le ciel , l'aurore me donna d'autres jouissances par les gradations de la lumière sur les hautes montagnes. J'avois aussi la vue des écroulemens de monts Diablerets que j'ai décrits dans mes descriptions des cols des Alpes ; alors je ne pensois pas que leur désolation alloit être renouvelée par les

246 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

désastres arrivés aux montagnes de Schwitz, et j'avois même tout-à-fait oublié que j'avois annoncé 27 ans auparavant, dans ma description des Alpes, la chute inévitable de ces montagnes.

C'est le mardi 2 septembre, à 5 heures du soir, que cet affreux événement est arrivé. La sommité de Rosenberg qui fait une suite du Mont-Riggi s'est détachée tout-à-coup avec une partie de cette montagne : cinq minutes ont suffi pour effacer les villages de Goldau, Roethen, Busingen, Huzloch et les trois quarts de celui de Lauvertz, qui maintenant sont couverts, ainsi que leurs infortunés habitans, sous cent pieds de débris et à une distance de trois lieues. Je croyois être témoin d'un désastre pareil en voyant sous mes yeux les immenses décombres des Diablerets et les dévastations de leurs sommités. Tels sont les souvenirs que font naître les montagnes et leurs variétés : d'un sujet on passe à un autre ; de leurs sommets on s'élance aux cieux et aux divers phénomènes de la nature.



C H A P I T R E X X X I I I .

Admirable culture du canton de Vaud.— Magnifique spectacle qu'y présente la nature.— De Vevai. — Description détaillée de la ville de Lausanne.

Nous allons en sortant de Bex entrer dans le plus riche pays qui soit en Europe : la quantité de villages , de bourgs et de villes , l'air de propreté et d'aisance qui y règne , la belle culture des vignobles annoncent un degré de richesses peu commun , qui étonne les voyageurs , avantages qui pourtant ne sont que les fruits de l'industrie et de la liberté.

A une lieue de Bex on a la vue de la tour de Saint-Triphon, construite en marbre par les Romains : les sites qui l'environnent présentent les plus riens aspects. De là, on arrive à Aigle, ville dans une jolie position : des gorges boisées qui pénètrent sur les hauteurs conduisent au canton de Fribourg. Après Aigle, la route cotoie des montagnes de marbres jusqu'au château de Roche, ancienne demeure du célèbre Haller , que par cette raison nous visitâmes : une très-belle cour gazonnée , une fontaine sous de beaux maronniers, les som-

mités du Valais , de vastes prairies ; enfin , une maison très-belle font de cet endroit un séjour délicieux et propre à de grands établissemens tels que des manufactures. J'ajouterai encore que c'est la résidence de l'un des grands orateurs de la Suisse Française (1). De Roche on arrive à Ville-Neuve , située au bord du lac Léman , habitée en grande partie par des pêcheurs. De cet endroit la vue s'agrandit sur le lac et ses belles rives. Une observation frappera toujours ceux dont le cœur sait sentir et dont l'esprit peut saisir un ensemble de choses.

La même nature qui se plaît à réunir quelquefois dans un siècle , à une époque , chez une seule nation tous les grands événemens , tous les arts du génie , toutes les gloires et tous les hommes célèbres qui les ont obtenues , qui se plaît à réunir souvent dans la même contrée ses plus riches productions , s'est plu à rassembler aussi dans l'espace de 22 lieues , et à étaler aux yeux de l'homme tout ce qu'elle peut avoir de beau , d'imposant et de pittoresque.

Un lac , de belles campagnes sont des accidens ordinaires de la nature ; et n'ont rien

(1) M.^r le ministre Chouard.

d'étonnant quand ils sont isolés et détachés les uns des autres ; mais quand ils sont en harmonie entr'eux, qu'ils forment l'ensemble d'un beau tableau, que chaque partie y est placée pour marquer un contraste, faire ressortir une beauté, produire un grand effet, frapper vivement l'imagination, c'est alors le chef-d'œuvre de la création ; c'est le vaste spectacle que présente la nature depuis l'endroit où commence le lac de Genève jusqu'à son extrémité.

Quel tableau plus vivant et plus varié que celui du bassin et des campagnes sur les deux rives du lac, entre le Jura et les Alpes ! La peinture ne peut inventer un ensemble d'objets plus gracieux, et l'œil charmé ne peut se rassasier de contempler ces sites que l'art et la nature se sont plu à embellir : comme on jouit en parcourant ces sites ornés de maisons de plaisance, de bocages, de vignes, de prairies, de pâturages et de moissons ; ces sites qui semblent se prolonger, se répéter à chaque pas, à chaque point de vue le long du lac et dans chaque ville charmante du pays de Vaud !

Nous nous approchons de Vevai : c'est là que la nature se gradue dans son sublime ouvrage, se prononce par des traits mâles et hardis ; c'est là que tout s'agrandit : les monts

250 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

agrestes de la Savoie , ces monts qui s'élèvent en face , tapissés et couronnés de la plus pompeuse verdure ; ces coteaux immenses de vignobles de Clarens que viennent embellir encore tant de souvenirs ; les contours de ce lac , plus beau dans cette enceinte que dans aucun autre endroit , qui réfléchit et qui baigne ces monts et ces coteaux de ses eaux limpides , la jolie ville de Vevai au milieu de ce tableau : non , il n'appartient point à la poésie de rendre tant de beautés , de richesses et de magnificence.

Vevai est une ville charmante : des rues parallèles au lac, et un grand nombre de boutiques y annoncent du commerce ; le sexe y est très-bien ; les étrangers s'y plaisent ; les maisons de campagnes, comme semées le long des vignobles et sur les hauteurs, y ont des vues ravissantes sur le lac , surtout de dessus la dent de Jaman, où on aime à aller : c'étoit sur cette sommité que mon fils aîné, jeune encore, avec son ami Vaucher, furent herboriser ; ils s'y promenoient lorsqu'ils furent surpris de voir au loin le canton de Fribourg en alarme : curieux d'en connoître les causes, ils y furent et se trouvèrent au milieu des insurgés de Bulle, qui marchaient sur Fribourg :

arrêtés aux portes de la ville comme suspects, et enfermés dans un couvent de capucins, ils en sortirent après avoir donné des preuves de ce qu'ils étoient et du but de leur voyage.

Il y a de bonnes auberges à Vevai : celle de M.^r Dupont, aux trois couronnes, est belle, et le propriétaire est complaisant, ainsi que sa famille. Il y a aussi des libraires, et j'ai trouvé de bons livres chez MM. Chenebier et Lortscher. La grande place aboutit au lac, et a une belle promenade. En un mot, les beautés du lac, les promenades qu'on y fait du côté d'Evian et du Valais en font un séjour délicieux. C'est à Vevai aussi que j'ai rencontré des beautés Fribourgeoises, et celles de Bulle surpassent encore tout ce que j'ai vu : leur costume est très-agréable, et va on ne peut pas mieux à leurs jolies têtes. Quel beau teint ! quels traits délicats ! Que leurs bouches sont gracieuses ! Leurs yeux peignent si bien la sensibilité, et leur langage est si doux qu'on ne cesse de les admirer.

De Vevai à Lausanne la route est souvent pénible pour les chevaux : mais c'est le pays des merveilles. On y voit, pendant l'espace de quatre lieues, une suite non interrompue de beaux vignobles, de maisons de campagne,

de bourgs et de châteaux, dans les plus belles expositions, et ses vignobles sont soutenus par des murs élevés en amphithéâtre depuis les bords du lac jusqu'à de grandes hauteurs, ouvrage immense et unique dans son genre.

En entrant à Lausanne, capitale du canton de Vaud, rien ne paroît bien remarquable : la principale rue contient cependant quatre auberges. La ville est bâtie sur trois collines, et dans les vallons qui les séparent, sa situation est pittoresque, mais incommode pour ceux qui l'habitent et pour le commerce, qui n'est pas sans activité.

Cette ville est ancienne : on en fait remonter la fondation à l'an 264 de l'ère chrétienne. De vieilles chroniques nous apprennent qu'Aurélien, empereur romain, fit bâtir un bourg sur une colline, et qu'il lui donna le nom de *Colonia Equestris* : il porte encore le nom de bourg, et forme une des principales rue de la ville, c'est la plus ancienne. Lausanne ne fut connue sous ce nom que dans le cinquième siècle, lorsque la colline où est bâtie aujourd'hui l'église de Notre-Dame fut devenue l'asile de chrétiens superstitieux et de moines. Des reliques de Sainte Anne, mère de Marie, une de ses images y attirèrent des pèlerins, et la peupla

rapidement. Cette dévotion pour l'image de Sainte Anne fournit l'étymologie la plus probable de son nom : *Lausannæ* , à la gloire d'Anne.

La forêt de chênes qui couvre encore un mont situé au nord de la ville , s'étendoit autrefois jusqu'à la colline sur laquelle est bâtie la principale église : les druides l'habitoient et y célébroient leurs mystères. Ces druides étoient Gaulois ou Celtes, nations qui honoroient , dit-on , le dieu *Bellinus* , répondant à l'Apollon des Grecs et des Latins ; et il est probable que le nom actuel de cette forêt vient de ce dieu Gaulois : on l'appelle Sauwabelin , parce que les Romains l'appeloient *Sylva-Bellini*, ou forêt du dieu Bellinus. C'est du même nom qu'on tire l'étymologie de Bellevaux ou vallée de Bell ou Bellinus , vallée située au bas de cette forêt , où des vierges chrétiennes succédèrent aux prêtres du dieu Gaulois.

On croit que l'église de Nôtre-Dame fut bâtie vers l'an 1000 , mais elle ne fut pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : de fréquens incendies l'ont fait souvent reconstruire ; elle le fut en 1273 , et le pape Grégoire X en fit la dédicace. Cette église étoit riche en orne-

mens , en instrumens qui servoient au culte ; elle fut célèbre par les miracles ; elle le fut encore par le libertinage de ses prêtres : les états du pays , assemblés à Lausanne en 1398, s'en plaignirent à l'évêque , qui chassa les filles publiques loin de la cathédrale , leur assigna un quartier en bas de la colline où elle est située , et leur ordonna de porter une lisière de drap blanc sur une manche de leur habit : on trouve les mêmes précautions à Genève.

L'évêché de Lausanne avoit succédé à celui d'Avanches , ville ravagée par Attila. Le premier évêque qui ait siégé à Lausanne fut Marius , ou S.^t Maire. Il fut enseveli dans une église qui prit son nom : elle est changée aujourd'hui en grenier public.

Sébastien de Montfalcon y siegeoit lors de la réformation ; elle s'établit en 1536 , et l'évêque abandonna la ville. L'académie fut fondée une année après : elle a eu et elle a encore des hommes de mérite , et elle a été augmentée par le nouveau gouvernement , qui l'a composée de quatorze chaires ; trois destinées spécialement aux études pour le saint ministère, une de langue et de littérature grecque , une de rhétorique générale et de littérature latine, une de littérature françoise ,

de philosophie rationnellé , une de mathématiques et astronomie , une de physique théorique et expérimentale , une de chimie et de minéralogie , deux de médecine et chirurgie : la botanique est enseignée par le professeur de l'une de ces deux chaires ; enfin deux de droit.

Les professeurs actuels , sont MM. Pichard et Leresche, en théologie; M.^r Durand, en morale chrétienne. Professeur en droit , M.^r Carrard; M.^r Develey, en mathématique; M.^r Secretan, en philosophie rationnelle; M.^r Struve, en physique et chimie; M.^r Conod, en belles-lettres grecques; M.^r Dutoit, en belles-lettres latines; M.^r Manget, en belles-lettres françoises. L'académie compte encore au nombre de ses membres M.^r le pasteur Chavannes , qui est secrétaire , et les deux premiers pasteurs de Lausanne. L'académie élit les régens du collège, surveille les maîtres et tous ceux qui étudient , distribue les prix ; consacre les ministres et nomme à différentes cures.

Lausanne, de sujette qu'elle étoit de MM. de Berne , est devenue le chef-lieu d'un nouveau canton. Le petit et grand-conseil y résident : le grand-conseil est composé de 180 membres, élus sur soixante cercles du pays , et le petit-conseil est de neuf membres, sur qui repose

256 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
l'administration. Des tribunaux civils, des
juges de paix y terminent les différens.

Lausanne conserve quelques restes d'antiquité : on voit dans l'hôtel-de-ville l'inscription d'un autel consacré au soleil, à la lune, au génie, par Clodius primus : on trouve dans la cour de M.^r le ministre et professeur Levade, la partie supérieure d'un autel bâti en marbre. En voici l'inscription :

DEO SYLVANO
HESPER URSULUS
BENEF. LEG: XX.

On voit dans la même cour un milliaire romain, transporté de Paudex, village sur la route de Lausanne à Vevai : il est d'Antonin-le-Pieux, et marquoit le 58.^e mille d'Avanches. Celui qui marquoit le 57.^e se voit dans l'église de S.^t Saphorin : il étoit de l'empereur Claude.

Lausanne renferme trois églises : chaque colline a la sienne. La ville contient 8000 âmes. Le commerce y fut rendu actif, il y a quelques années, par le grand nombre d'émigrés qui s'y réfugièrent, et qui n'eurent qu'à se louer des habitans. L'imprimerie, les cotonnes, la filature du coton, une fabrique de chapeaux et la joaillerie y ont été les branches les plus considérables.

Les dehors de la ville sont agréables, variés, assez fertiles. Les habitans sont honnêtes et bons, mais moins actifs que les Genevois. Il y a des hommes de lettres estimables, des savans, des amateurs d'histoire naturelle. La bibliothèque de l'académie est composée de deux salles et d'un cabinet d'insectes et de serpens, où l'on voit deux beaux boicininguas ou serpens à sonnettes, long de six pieds, et le pipal ou grand crapaud d'Amérique, qui fait ses petits par-dessus le dos.

M.^r le colonel Des Ruines, qui s'est donné des soins pour ce cabinet, en possédoit un qui, sans être des plus complet ne laissoit pas d'être très-beau; il contenoit une collection de 200 espèces d'oiseaux de la Suisse, empaillés par lui-même; quelques-uns étoient très-rares, tel que le griffon doré des Alpes de M.^r de Buffon, et le grand vautour, connu des Allemands sous le nom lammer-guer. L'on y voyoit aussi quelques minéraux, différentes espèces de pétrifications, fossiles, cristaux, calcédoine d'Islande, lapis lazuli oriental, pierre de Labrador et coquillages.

Un autre genre de curiosité, c'est la maison de M.^r le professeur Levade, située sur la plateforme de la grande église. De charmantes ter-

rasses , de joli cabinets chinois attestent le goût du maître , ainsi que la belle et riche collection d'estampes dont il est possesseur.

Lausanne a possédé un médecin, M.^r Tissot, qui a contribué à la prospérité de cette ville , par le grand nombre d'étrangers qui venoient le consulter. L'imprimerie y avoit acquis de la célébrité : l'Encyclopédie , les ouvrages de Rousseau , de De Buffon , de Necker , etc. l'illustrèrent.

Il n'y a presque pas de campagnes qui n'aient de superbes perspectives sur le lac et sur les belles montagnes qui le dominent.

L'un des plus brillans endroits, c'est Bellevue: le lac du côté de Genève s'y voit comme une mer colorée des plus vives couleurs ; des phénomènes s'y montrent aussi , selon les formes que prennent les nuages ; le plus riche , le plus surprenant , et qui n'est pas rare , c'est celui d'une colonne de feu qui du soleil plonge dans le lac ; j'y ai vu encore une voie ou chemin embrasé qui, s'étendant d'Ouchy à Nion, formoit le plus magnifique spectacle.

Du côté de l'orient , le lac n'est pas moins varié , ni moins riches en beaux contrastes : le matin on y observe des gloires d'une magnificence qu'on ne sauroit décrire ; et au coucher

du soleil l'on distingue , à la faveur des rayons de lumière , les bourgs , les villes qui sont fort au-delà.

D'ici , l'entrée du Valais fait l'effet d'un portique; les belles sommités qui dominent le détroit dorées par le soleil, ou argentées par les neiges, sont des objets imposans et majestueux, tandis qu'en avant du tableau la chaîne des montagnes de la ci-devant Savoie présente mille beautés de détail.

Après Bellevue , le signal au-dessus du château du ci-devant baillif offre des coups-d'œil très-étendus , et la route pour y parvenir en est agréable par la vue d'un vallon pittoresque qu'embellissent encore de jolies habitations: c'est l'une d'elle que M.^r Berenger a occupé, et où demeurèrent l'abbé Raynal et le célèbre sculpteur Falconnet , à son retour de Russie. En descendant du signal, on arrive au devant de la cathédrale , d'où la vue n'est pas moins belle : l'esplanade forme l'une des promenades de la ville. L'intérieur de l'église est un beau gothique, et plusieurs tombeaux s'y voient encore.

Le long du lac et au petit Ouchy , il y a aussi de charmantes habitations : dans la ville même , de petites promenades le long des

vallons et aux bords des collines offrent de jolis réduits. Le tirage, celui de l'arc, présente d'agréables échappées de vues. Les maisons de campagnes n'ont pas, je l'avoue, le luxe et la magnificence de celles qui embellissent les environs de Genève ; les promenades n'y sont pas en aussi grand nombre, ni si variées ; mais leurs riches vues les en dédommagent, et leur simplicité qui tient du champêtre ne les prive pas d'agrémens.

Lausanne, élevé de 400 pieds au-dessus du niveau du lac, ne permet pas à ses habitans de fréquentes promenades sur l'eau ; d'autres plaisirs y suppléent : quelquefois l'on a eu celui de la comédie ; mais, en 1791, la ville, alarmée des suites que le spectacle entraîne, la refusa, et pour ôter tout prétexte elle ordonna la démolition de la salle. En général les mœurs des Lausannois sont douces ; le peuple est bon, humain, et les étrangers qui y ont séjourné lui rendent ce témoignage.

De l'autre côté du lac, on voit à la lunette la ville d'Evian : on en connoît les eaux, et ceux de M.^r Cachat acquièrent de la célébrité : il vient d'y construire des bains. Les eaux en sont savonneuses, et guérissent des maux de nerfs et même des obstructions. On voit aussi

la nouvelle route qui va au Valais : autrefois on ne pouvoit y voyager qu'à pied ou par le lac ; le sentier étoit souvent scabreux , mais la France a fait tailler les rochers , et maintenant c'est une chaussée où deux voitures peuvent passer de front, et si élevée qu'elle domine de 100 pieds l'ancien chemin. Comme elle cotoie le pied de la montagne , on y est toujours à l'ombre , et la vue du lac , qu'elle domine, l'embellit.

Hâtons-nous maintenant de retourner à Genève , d'où nous étions partis , et de donner sur cette ville intéressante tout les détails que peuvent désirer le svoyageurs qui y sont attirés de toutes les parties du monde , soit par la célébrité de son nom , soit par sa proximité des Alpes.



C H A P I T R E XXXIV.

De Genève : son ancienneté, sa belle situation.

GENÈVE est très-ancienne : elle étoit déjà une ville du tems de Jules - César. Bâtie sur une colline élevée sur le lac de 90 pieds , elle étoit une place forte , entourée de murailles ; mais sa position avantageuse ne la garantit pas de l'invasion des peuples du nord , qui attaquèrent l'Empire Romain. Elle eut des évêques qui la rendirent chrétienne , et elle tomba ensuite au pouvoir des rois de Bourgogne. Elle fut souvent détruite , incendiée et rebâtie ; et , dans ces époques, elle acquit de l'accroissement. Sous le Bas - Empire , ses évêques augmentèrent leur autorité en la partageant avec le peuple ; et c'est à leur réunion avec lui qu'elle dut quelque repos , et qu'elle put résister à des princes voisins qui cherchèrent long-tems à s'en rendre les maîtres.

Cet amour pour la liberté porta ses habitans à faire les plus grands sacrifices pour la mettre en état de défense ; leurs vertus , leur patriotisme furent mis à l'épreuve pour déjouer les desseins qu'on tramoit contre elle :

tout en élevant ses remparts , les citoyens combattoient. Telle étoit sa position lorsque la Réformation s'y introduisit en 1535 ; et ce fut à son changement de culte qu'elle dut de précieuses alliances , et son gouvernement républicain , qui a fait sa sûreté et son bonheur pendant deux siècles. Possédant peu de territoire , elle s'en est dédommagé par une industrie presque sans exemple , qui l'a élevée à un degré de prospérité dont elle ne peut que descendre , décadence que de bonnes lois ont retardée jusqu'à nos jours. Son culte , ses institutions qui lui ont formé des hommes instruits , des savans dans tous les genres , d'habiles artistes , y ont attiré des hommes de tous les pays , qui ont porté au loin sa réputation. Tous en ont parlé , et tous ont voulu la connoître et jouir de la beauté de sa situation.

Genève , comme tous les États et les Républiques , a eu ses convulsions ; mais les divisions qui y naissoient étoient affoiblies par les sentimens religieux et par l'esprit patriotique de ses citoyens. Elle pouvoit encore surnager au milieu des dernières révolutions , lorsque le Gouvernement François se l'est attirée à lui en la réunissant à son Empire , mais en lui laissant , par un traité solennel , son culte , ses temples ,

ses institutions académiques et religieuses , et les biens qui y étoient affectés. La force pouvoit tout envahir, mais l'équité, la justice ne l'ont pas voulu : les Romains aussi, dans leurs conquêtes, cherchoient à s'attacher les peuples; ils leur laissoient leurs habitudes et leurs lois.

Entrons maintenant dans cette cité; voyons-la en détail; parcourons-en les sites, les aspects; connoissons-en les habitans , leur industrie , leur commerce et leurs manufactures : nombre d'auteurs en ont parlé, peu en ont dit du mal, et presque tous beaucoup de bien; tous ont admiré sa magnifique situation , ses beaux dehors, son beau lac, le Rhône, ses collines, et les montagnes au milieu desquelles elle est assise (1).

Un Anglois, un Hollandois, un François éprouvent des sensations plus ou moins différentes , selon les lieux qui les ont vu naître. Un habitant de la capitale de la France qui n'a vu encore que des collines qu'il a nommées montagnes , et des étangs qu'il a pris pour des

(1) Je dois nommer deux hommes de place qui peuvent être utiles aux étrangers : l'un est le sieur *Michel* , qui conduit à Chamouni ; l'autre , le sieur *Crotet* , qui sait plusieurs langues.

lacs , est fortement frappé en approchant du bassin où Genève est situé. Les yeux , froissés d'abord par les montagnes de la Bourgogne et de la Franche-Comté , ne s'attendent pas à des objets plus grands , plus variés ; mais lorsqu'il monte le Jura , qu'il commence à le dominer , que voit-il au-dessus de sa tête ? des chaînes de montagnes qu'il prend pour des nues : leur blancheur , leur éclat , leur forme même concourent à le tromper sans qu'il puisse soupçonner ses yeux d'infidélité. Il fait encore quelques pas , et le rideau du Jura s'abaisse ; la scène s'ouvre , se développe , s'étend , et ses regards surpris , étonnés , plongent sur un vaste bassin limpide , et une lisière de pays de quatre-vingts lieues de front embellie par une foule d'habitations de villages et de villes tous situés de la manière la plus agréable. Tel est le premier aspect de Genève , de son beau lac et des hautes Alpes qui la dominant.

Le voyageur descend le Jura : nouvelles beautés. De son sommet tout lui paroissoit des plaines ; il y arrive , et tout se diversifie , se divise en vallons verdoyans , en collines cultivées ou boisées : de belles routes conduisent aux villages , aux villes qu'il voyoit sous ses pieds ; à une grande profondeur , la

plus riche culture est embellie par la diversité des aspects; les villages près de Genève sont beaux; l'aisance de leurs habitans les fait distinguer. L'on n'y rencontre pas de ces possessions qui ailleurs paroissent exclusives, moins encore le contraste choquant de l'opulence et l'excessive pauvreté; les grands, les vastes domaines s'y trouvent partagés en de petites possessions arrangées avec goût, plutôt qu'avec art, et dont de riches vues font le plus bel ornement. Ces vues lointaines, grandes et magnifiques, sont pour tous; la chaumière du simple cultivateur en jouit comme la maison de l'homme opulent; il s'approprie ces vastes objets comme le plus chétif des êtres s'approprie la voûte des cieux, la chaleur et la lumière du soleil.

Plus le voyageur s'avance vers le centre de ce magnifique bassin, plus son ame est dilatée par de nouvelles sensations: la vue du lac le ravit; ses eaux si pures, si limpides, qui sillonnent ses rives, doublent les objets en les réfléchissant, et les sommités les plus éloignées, celles que les neiges argentent, s'y peignent embellies par l'éclat des plus vives couleurs. Enfin l'on arrive, et Genève se présente comme assise sur les eaux. Elle

forme un amphithéâtre gracieux : la partie la plus élevée est au Midi ; ses tours , ses clochers , ceux de l'église cathédrale couverts de fer-blanc , de même que les faîtes des maisons , les pommeaux qui les terminent , enrichissent le coup-d'œil. L'entrée de la ville du côté du nord , est depuis quelques années fort agréable par les dégagemens qui facilitent l'entréc et la sortie des chars et des voitures , et par ses promenoirs ; mais le nouveau corps-de-garde , qui est masqué par un mur , est sans effet pour la décoration extérieure.

La première rue qui se présente conduit par une pente douce jusqu'au Rhône : au-delà du fleuve , qu'une partie de la ville domine , l'on voit le petit Salève , qu'une coupure cultivée sépare du grand ; et par-dessus ce mont s'élèvent les trois sourcilleuses sommités du Mont-Blanc , accompagnées de la grande Jorasse et du Géant , rochers gigantesques dont les bases reposent déjà sur l'Italie.

Étrangers de toutes les nations ! Hommes sensibles et instruits ! jetez un coup-d'œil sur la maison où naquit l'immortel Rousseau ; elle est à l'entrée de cette rue : une inscription consacrée par le Gouvernement et la Nation

268 *Itinéraire de Genève , de Chamouni,*
en corps vous l'indique. Cet écrivain , si distingué par ses pensées sublimes et son brûlant style , cet homme fut notre ami ; il fut celui de l'humanité ; son ame aimante vouloit notre bonheur : il a dans les cœurs un monument plus durable que le marbre et le bronze. Genève ne sera plus , que le nom de Rousseau subsistera encore , et dira aux nations qui se seront poussées et remplacées : Il exista une Genève qui fut la patrie de ce superbe génie.

Après cette rue , que les voyageurs laissent à leur gauche , on arrive à une grande et large rue couverte d'un côté par des dômes fort élevés. Cette rue , en descendant s'élargit , forme une place ornée d'une fontaine , et aboutit à deux ponts construits sur le Rhône. Cette place est remarquable par une illusion d'optique. La partie de la ville au - delà du fleuve paroît si bien bâtie au pied du mont Salève , que le fameux duc de Rohan s'écria : Ah ! pauvre cité ! comment te défendre des bombes et des boulets lancés du haut de ces rochers ? Cette montagne est cependant éloignée de plus d'une lieue.

Une île partage le Rhône en deux parties. Une vieille tour qui sert d'horloge est posée

sur les fondemens de celle que César fit construire pour défendre le passage du fleuve aux Helvétiens. De dessus les deux derniers ponts, la vue est agréable : à l'orient, on voit le fleuve s'échapper du lac, et l'on jouit d'une charmante perspective qui s'étendent jusqu'aux Alpes. A l'occident, on suit le Rhône jusqu'au percé de l'Écluse, par où l'on passe pour aller à Lyon.

Vient ensuite la place de Bel-air : elle est le point de ralliement des habitans des deux parties de la ville que le Rhône sépare. Ce quartier est agréable par le concours des habitans et celui des voitures, et par la belle auberge des Balances, l'une des mieux situées.

C H A P I T R E X X X V .

Théâtre. — Promenades. — Beaux édifices de la Porte-Neuve. — Place de Saint-Antoine. — Observatoire. — Différens ports et places. — Orfèvres, banquiers, libraires, etc. — Hôtel de ville, hôpital, collège, bibliothèque, etc.

IL est peu de villes dont les vues soient aussi brillantes, aussi variées, dont les promenades soient plus agréables. A droite de Bel - air commence une rue qui conduit à la place de

la Comédie et à la porte Neuve. Cette place, très-spacieuse, est la plus imposante de Genève, par les édifices qui la dominent, et par la beauté de leur situation. La porte est d'une construction moderne; les ponts sont beaux et ornés de balustrades de fer : une eau vive remplit les fossés. On a entretenu les bastions et les ouvrages de défense avec le plus grand soin, et la charmante verdure qui les embellit fait un repos à l'œil aussi agréable que varié.

La porte Neuve est entre deux bastions : celui de Hollande contient l'arsenal de l'artillerie; on y voit près de cent pièces de canons montées sur leurs affûts avec les mortiers, bombes et boulets : c'est par ce bastion, qui n'étoit pas aussi fort qu'il l'est aujourd'hui, que la ville fut surprise dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602. On y voit une inscription qui rappelle cet événement mémorable dans l'histoire de Genève. De l'autre côté de la porte se trouve le bastion Bourgeois, qui a été long-tems la plus agréable promenade de Genève; on se croyoit au Luxembourg, et plus à l'aise, parce que la vue n'y est pas bornée par une enceinte de murs, mais s'étend au loin, par d'agréables échappées, sur les campagnes et les montagnes, au Midi de

la ville. La fraîcheur dont on y jouissoit avoit fait choisir ce bastion pour les repas patriotiques et militaires, et l'on y a placé sur une colonne le buste de Rousseau. Mais aujourd'hui tout y est dénaturé par des emplacements pour la cavalerie, et par la destruction des compartimens d'arbustes et de fleurs qui la décoroient; enfin les scènes tragiques dont il a été le théâtre pendant la révolution, y ont attaché des souvenirs si fâcheux qu'il est devenu une vraie solitude.

L'étranger qui entre à Genève par ce côté est frappé de la beauté des édifices qui se présentent : les façades imposantes des maisons Selon, Turretini, Duval, Boissier, et de Boisy, élevées sur des terrasses de 60 pieds, ont plutôt l'air d'appartenir à des princes qu'à de simples citoyens; et la maison Desaussure, qui en est à quelque distance, n'est pas moins belle, et offre la meilleure architecture de Genève. Toutes ces maisons jouissent d'une superbe vue sur un bassin de cinq lieues, en face et sur le pays de Gex, que le Rhône parcourt. Le confluent du fleuve avec la rivière d'Arve n'est pas une des moindres beautés de cette vue, qu'embellit encore le parc de Plainpalais, dont l'intérieur sert aux évolutions militaires,

et qui est environné d'arbres antiques et d'habitations où les personnes aisées passent la belle saison. La salle de la Comédie, d'une jolie architecture, décore aussi l'entrée de la ville.

En prenant le chemin qui est à droite, on passe près du manège et du jardin des plantes, on entre dans la rue de Beauregard, formée par une file de maisons d'un très-bel aspect, et de là l'on arrive sur la place de Saint-Antoine, qui porte aujourd'hui le nom du maire actuel de Genève, M.^r Maurice. Cette place est la plus vaste et la plus aérée : une plantation d'arbres l'embellit jusqu'à son extrémité, qui regarde le lac et plonge sur la troisième porte de la ville. Les points de vue en sont magnifiques ; le coteau de Cologny, à l'orient, est de la plus grande beauté, et l'on ne peut qu'être surpris en voyant le grand nombre de maisons de campagne dont il est orné : c'est là que des citoyens aisés se ménagent des momens de repos et de tranquillité, où les étrangers se plaisent, et où la bonne société se trouve réunie à la richesse des sites : nul état n'y est déplacé ; les grands aiment à y déposer les soucis et les embarras de la représentation qui les poursuivent ailleurs ; et l'homme simple dans ses mœurs n'est point

obligé de se gonfler pour intéresser et pour plaire.

A l'extrémité du point de vue du lac se voient les villes de Coppet, de Nion, de Morges et d'Aubonne, tout ce beau pays, où plusieurs Genevois ont de riches possessions, charme la vue. C'est encore sur cette place qu'est construit l'Observatoire, dont l'établissement est dû à M.^r Mallet, professeur d'astronomie, le même qui fut en Laponie observer le passage de Vénus : depuis la mort de ce savant, cet Observatoire a été sous la direction de MM. Scnebier et Pictet. Il étoit bien fourni, et on y trouvoit tous les instrumens astronomiques ; mais ces objets ont été déplacés, et on ne les y rapporte que pour les observations importantes. Enfin de cette place l'on doit jeter un coup-d'œil à l'Orient d'hiver, où l'on voit, non le Mont-Blanc, comme un homme de place le faisoit croire à des étrangers, mais le Buet, constamment couvert de glace, et quelques sommités des Alpes plus éloignées encore.

De la plate-forme d'où tous ces objets se voient, on descend à la porte de Rive, puis tirant à la gauche on suit la rue de même nom jusqu'à la place du marché à blé, et de là à la porte du lac, qui est défendue par des chaînes

qu'on lève au niveau de l'eau pour en fermer le passage. Avant d'arriver à cette porte, on voit le port au bois, où sont les barques chargées de ce combustible, le chantier où on le dépose, et les boucheries bâties sur le lac, qui, éloignées de la ville, ne sauroient nuire à la salubrité de l'air : ces boucheries sont très-belles, bien lavées et bien entretenues. Entre elles l'on voyoit, du tems de la république, la cage aux aigles que l'État entretenoit comme le symbole des armoiries de la ville. Mais les points de vue que l'on a du corps-de-garde des chaînes m'y ramènent. Les rives du lac offrent des aspects charmans, de jolies maisons, de beaux jardins, dont la plupart appartiennent à des cercles ou sociétés de délassemens et de récréations; de jolies maisons entremêlées d'arbres, de bosquets, de pavillons, charment les yeux et font de beaux contrastes avec les prairies émaillées de fleurs, la limpidité des eaux, les belles montagnes qui couronnent la perspective.

On revient sur ses pas pour suivre la rue de derrière le Rhône : elle s'étend dans toute la longueur de cette partie de la ville, va aboutir à la place de Bel-air, et comme elle suit constamment le fleuve, elle renferme trois

ports. Celui du Molard est le plus considérable, et il est des tems où le concours des barques genevoises, suisses, valaisannes et d'une multitude de petits bateaux lui donnent l'apparence d'un port de mer. Les petits bateaux sont la plupart destinés à la pêche et aux promenades sur le lac : c'est, pour les étrangers, l'une des plus agréables jouissances qu'ils puissent se procurer à Genève.

Une arcade qui étoit autrefois une des portes du lac, sépare le port du Molard de la place de la douane, qui est grande et belle, de même que le bâtiment qui n'a plus cette destination : l'entresol servoit à mettre en sûreté les marchandises de passage, et le reste servoit de grenier à blé; on lit encore sur la façade cette ingénieuse inscription : *Ditat et alit*. En suivant la rue de derrière le Rhône, on y voit d'autres ports pour les bois de construction et les pierres à bâtir; on y remarque quelques maisons d'une bonne architecture, et deux excellentes auberges, la Couronne et l'Ecu de Genève, ainsi des bains; puis on arrive à Bel-air, d'où l'on est parti. L'enceinte que nous venons de parcourir est d'environ trois quarts de lieue de marche. Voyons maintenant l'intérieur de la ville.

De la place de Bel-air on passe sous une

276 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

arcade dite de la Monnoie, d'où se présentent deux rues, celle de la Cité, qui mène au haut de la ville, et celle des rues Basses. Celle-ci est la rue des Marchands, dont les magasins et les boutiques sont mis à l'abri de la pluie par des dômes de 70 pieds de hauteur, attenant aux maisons, dans leur partie la plus élevée. Sous ces dômes sont en dedans les grands magasins de draperie, de soierie, de toilerie et d'épicerie; et en dehors d'autres boutiques plus petites pour des marchandes de modes et d'autres professions ou métiers.

Le côté nord de la rue passagère est pareillement couvert de dômes : les boutiques, les magasins sont disposés comme ceux de la rue du midi; mais c'est de ce côté que sont les pelletiers, les chapeliers, les bijoutiers et les orfèvres. L'on y voit des confiseurs et des parfumeurs, genre de commerce qui n'étoit pas connu il y a quarante ans, et que le luxe a introduit. C'est dans ces rues que l'étranger trouve à satisfaire tous ses goûts comme dans les grandes villes, et où l'on vient des provinces voisines se pourvoir des objets dont on a besoin. L'activité qu'on y observe en tout tems, l'ordre, la propreté qu'on y entretient font plaisir : il y en a aussi à jeter les yeux

sur une foule de jeunes personnes occupées aux ouvrages de couture. L'orfèvrerie étoit anciennement une branche considérable de commerce pour Genève : elle a beaucoup diminué, mais il y a encore des orfèvres dont le commerce se soutient, même avec éclat, et chez lesquels le goût des formes, la richesse de la matière et les ouvrages en pierreries égalent tout ce que l'on fait de plus beau à Londres et à Paris. Dans ces rues se voient encore des cafés et plusieurs cabinets de littérature assortis de livres nouveaux, en romans, en voyages, qu'on loue par jour, par semaine et par mois. Les jours de marché ces rues sont garnies d'une multitude d'objets, et la place du Molard ressemble à une foire. Je vais nommer les boutiques d'orfèvrerie, parce que les étrangers les recherchent dès leur entrée à Genève.

Dans la rue des Allemands dessus, qui commence dès la Cité, on trouve pour orfèvres MM. Renaud, Javel, Reboul, Binet qui fait aussi de la bijouterie, et M.^r Thil pour les fournitures, chaînes de montres, clés, verres, limes, vis, égalisoirs et autres objets semblables.

Dans la rue des Orfèvres, on trouve MM. Mathieu, Comer, Pignollet, Bizot et Gallay.

Depuis quelques années le tabac est devenu un grand objet de commerce, et l'on en trouve des boutiques dans toutes ces rues, ainsi que divers magasins d'épicerie. Enfin ces rues et celles qu'on nomme les rues de dessous (1) abondent de magasins et boutiques de soierie, de draperie, et les marchands de ces objets sont des personnes probes, et chez lesquelles il n'y a qu'un prix. Les schals, les grands mouchoirs qui ont remplacé les thérèses sont aujourd'hui un grand objet de commerce, depuis l'heureuse entreprise des schals de M. Pictet de Rochemont.

La rue de la Cité, que nous avons laissée à droite, et qui mène dans le haut de la ville, étoit anciennement la rue des libraires : on y voyoit les magasins de MM. Gosse, Chirol et Bardin ; et ces libraires avoient des établissemens dans diverses villes, même à Copenhague. On connoît aussi les beaux ouvrages qui sont sortis des imprimeries de MM. De Tournes et Cramer, et l'immense commerce qu'ils en

(1) Cette rue offre encore un nouveau genre de commerce : des pâtes de Milan, de Gênes, de Turin ; les citrons et oranges de l'Italie, et liqueurs, se trouvent dans la boutique de MM. *Roch et Favart*.

faisoient. L'on voyoit aussi dans cette rue de grands machands horlogers : MM. Guainier, Claparede et Marcet , qui, aujourd'hui, sont remplacés par le célèbre banquier M. Hentsch. Près de là se trouve une banque générale, que le commerce d'argent a nécessité.

Au haut de cette rue, on voit le magasin de librairie de M. Manget (1), et, plus haut encore, celui de M. Paschoud. Les magasins de ces deux libraires sont considérables par le nombre des livres et par la beauté des ouvrages, et leurs correspondances sont étendues dans toutes les principales villes de l'Europe.

C'est encore dans le haut de la rue qu'on voit la maison Desaussure : son illustre possesseur l'avoit embellie d'un très-beau cabinet d'histoire naturelle qui est encore entretenu par M. son fils. Enfin c'est en suivant cette rue, ornée ça et là de belles maisons, qu'on parvient à l'hôtel de la Préfecture et à celui de la maison de Ville, embellie de l'esplanade de la Treille, qui est, à cause de sa situation

(1) En face de M. Manget se voit l'atelier de M. Targe: c'est un serblantier dont les ouvrages semblent le disputer à ceux des orfèvres.

et de ses belles vues, la promenade la plus fréquentée. De l'hôtel de Ville à l'arcade du Bourg-de-Four sont de belles maisons, ainsi que celles qui forment la place de la Taconnerie, qui mène à l'Église cathédrale. Toutes ces maisons qui aboutissent à l'arcade jouissent des belles vues que l'on a de dessus la Treille, et sont embellies par des terrasses. C'est à l'entrée de l'arcade qu'est né l'illustre et grand Necker, dans la maison de feu le Syndic Guannier.

La place du Bourg-de-Four, sans être régulière, est l'une des plus gaies de Genève; elle est ornée de grands arbres et d'une fontaine; cinq rues y viennent aboutir : elle est terminée au Nord par le temple des Luthériens, joli édifice, et par l'hôpital général, édifice le plus considérable de Genève, dont la façade est d'une bonne architecture, fruit de la bienfaisance et de la piété des Genevois.

Au dessous de l'hôpital, un grand escalier mène au grand collège et à la Bibliothèque publique; il conduit aussi aux maisons des neuf régens et à celle du chantre de la cathédrale : elles ont de petites terrasses, et la dernière est embellie par de beaux acacias qu'on a planté pour l'agrément des étran-

gers qui ne veulent pas quitter Genève sans visiter l'historien des Alpes (1). Le voisinage de la belle place Maurice est bien fait pour les y attirer encore, ainsi que la bibliothèque. Bonaparte, en y venant, y fut entouré et cerné par une foule d'enfans qui, tout en lui barrant le chemin, lui donnèrent du plaisir. L'enthousiasme de cette innocente jeunesse à la vue d'un héros, épanouissoit sa physionomie et le rendoit heureux : ce furent ses expressions.

Enfin au-dessous du collège l'on voit le grenier à blé, grand et beau bâtiment dont on a fait une caserne. Revenons à l'hôtel de ville.

La place, quoique petite, est agréable par d'assez belles maisons, et la fontaine surmontée d'une belle colonne de marbre l'embellit. Au

(1) Le grand prince Henri de Prusse honora l'Auteur de sa visite ; un mot du grand Frédéric fut son motif : il contenoit : *Vous n'omettez pas, à Genève, l'historien des Alpes, Bourrit.* Comme le Prince montrait ces mots, l'historien lui dit qu'il en avoit de non moins intéressans à lui montrer. Le Prince, étonné, ouvroit ses grands yeux, lorsque l'Auteur lui présenta une lettre dont le Roi l'avoit honoré : *Quelle attrape obligeante vous me faites-là, Monsieur,* fut sa réponse.

Midi, un portique soutenu par quatre colonnes forme un percé sur la Treille et les campagnes au loin. L'hôtel de ville a deux portiques de marbre noir, d'assez bon goût ; en dedans on trouve l'établissement de M. Monty, riche en estampes, en vues, particulièrement en vues coloriées des Alpes, faites avec beaucoup de vérité par M.^r Linck ; en cartes géographiques et en instrumens de physique : au-dessus sont les chambres du Gouvernement et de la justice : l'une étoit la salle du Sénat, une eelle du grand-conseil des 200, d'autres étoient destinées aux commissions particulières. Actuellement ces chambres servent au nouveau gouvernement et au maire de la ville. Dans celle du grand-conseil, on voit d'assez beaux tableaux qu'on a envoyés de Paris, et qui sont des copies des grands maîtres de l'Italie. On y voyoit autrefois les portraits des souverains et rois amis de la république⁽¹⁾, comme le haut de la ville est surtout remarquable par la cathédrale de Saint-Pierre : nous allons nous en occuper.

(1) Près de l'hôtel de ville est l'établissement de M.^r *Mulhousen*, dont les porcelaines sont admirables, pour la pâte, les formes, les couleurs et les peintures.

CHAPITRE XXXVI.

Du Temple de Saint-Pierre. — De la chapelle des Macchabées. — Du quartier de Saint-Gervais. — Des horlogers, indienneurs, chamoiseurs, etc. — De l'Isle. — De la machine hydraulique.

LE côté méridional de la cathédrale se présente à l'extrémité de la place de la Taconnerie, mais la façade est à l'Ouest; son péristyle, à colonnes de marbre fort élevées, est une copie de celui du Panthéon de l'ancienne Rome; les proportions en sont parfaites : il fait face à une place ceinte de belles maisons ornées de quelques arbres sur les côtés; c'est le monument le plus imposant de Genève (1).

Avant que le christianisme se fût introduit dans Genève, elle offroit ses principaux hommages à Apollon, sous le nom de Belenus. On a lieu de croire d'après certains restes d'antiquités, qu'au sommet du coteau, sur le sol de la cathédrale, il existoit jadis un temple dédié à ce Dieu, soit au soleil; la face princi-

(1) La maison Mallet est d'un fini précieux : l'escalier en est beau.

pale étoit tournée vers le levant, et une pierre de cette face représentoit la tête d'un jeune homme couronnée de rayons.

Ce ne fut qu'à la fin du 4.^e siècle que parurent dans Genève les premiers pasteurs ou évêques de la religion chrétienne; ou du moins ce n'est qu'à cette époque qu'on en a consigné les noms dans les annales de cette ville: on changea donc la destination du temple ancien, on étendit cet édifice, ou l'on en bâtit un autre sur le même sol.

Vers la fin du 5.^e siècle il essuya un incendie, et l'on fut obligé de le réparer ou de le rebâtir: ce fait est indubitable; on en lit la preuve dans une homélie prononcée par Avitus, archevêque de Vienne, métropolitain de Genève, lorsqu'il consacra l'église reconstruite. Le nom de Basilica qu'il lui donna indiquoit dans ce tems-là un assez grand temple. Cette homélie porte que comme St. Pierre en danger sur les eaux avoit heureusement échappé, il étoit arrivé quelque chose de semblable au temple qui portoit son nom; et cela même prouve l'ancienneté de cette dénomination. La dédicace eut lieu entre l'an 515 et l'an 547, année de la mort de l'archevêque Avitus.

Ce fut au 10.^e siècle que le temple fut orné

de constructions gothiques, de grandes fenêtres en roses, et de hautes arcades soutenues par de forts piliers, tels qu'on les voit encore.

Des troubles entre l'évêque et les citoyens, des incendies, des dévastations, des constructions nouvelles, firent bientôt du temple une espèce de forteresse; mais sur un monitoire de l'évêque Guillaume de Conflans, en date du 11 novembre 1289, le temple fut restitué au culte par une transaction entre les droits respectifs du clergé de Genève et des citoyens.

Dans les guerres entre les princes de la maison de Savoie, il fut désolé par des incendie : le comte de Genevois s'étant emparé du château de Bourg-de-Four, fit jeter de là de grosses pierres sur le temple, et en endommagea la partie supérieure. D'autres incendies en 1534 se communiquèrent au cloître et maisons des chanoines, qui furent brûlées avec le palais épiscopal : deux chapelles de St.-Pierre eurent le même sort. Ce fut alors que Jean de Brogni consola le chapitre de Genève et les citoyens par sa bienfaisance active et l'abondance de ses secours. Ce fut en 1407 que l'évêque Guillaume de Mornay fit don à la cathédrale de sa grosse cloche, appelée Clémence. Un nouvel incendie en 1456 endom-

magea tellement l'une des tours qu'elle tomba, et les cloches furent fondues; le temple de la Magdelaine fut aussi consumé, mais au moyen des subventions qui se firent sous Félix V, la tour écroulée fut rebâtie, et, dans toute sa hauteur de 125 pieds, elle fut revêtue de pierre de roche, et mise dans l'état de solidité où nous la voyons encore aujourd'hui. On comptoit dans Saint-Pierre 23 autels, outre le maître-autel et plusieurs chapelles: des chanoines, des chantres les desservoient; mais à la réformation l'intérieur changea de face, et la chaire y fut placée en 1543.

C'est dans ce temple que se sont tenues les assemblées souveraines, et que les élections des syndics se sont faites jusqu'à nos jours. En 1749, la façade, qui avoit beaucoup souffert dans les divers incendies, ayant donné des craintes, le temple fut fermé, et au moyen de dons volontaires on parvint à rebâtir cette face sur un plan donné par le comte Alfieri, l'un des plus habiles architectes de Turin. Le frontispice en colonnes de marbre est dans de belles proportions: l'échafaudage pour en élever les pierres étoit un chef-d'œuvre de charpenterie. L'on a paru étonné que ce bel ouvrage ait été dirigé, dans son exécution, par les seuls

Genevois ; mais le sénat étoit composé de magistrats très-versés dans les beaux-arts : tels étoient M.^r Lullin de Chateaufvieux , syndic , et M.^r Tronchin des Délices, conseiller d'état : on auroit désiré que le dôme eût été allégé par un clocher ; le bon goût sembloit le vouloir ; « mais, » dit l'historien de Genève M.^r Berenger, « ce défaut de goût n'est pas un reproche ; c'est peut-être un éloge ; il tient » au génie républicain : il donne plus le goût » des choses utiles que celui du faste. » La réparation de l'église fut achevée en 1756 , et le 5 décembre on en fit la dédicace , ainsi que celle de l'orgue. Enfin , pour terminer ce que j'ai à dire de cet édifice , j'ajouterai qu'on voulut pendant la révolution qu'il ne servît qu'aux assemblées populaires qui approuvoient les lois et éliosoient les magistrats ; mais l'affliction des citoyens vraiment religieux provoqua le rétablissement du culte dans ce temple , qui , malgré sa grandeur n'est pas assez vaste dans les jours de communion et de jeûne , et lorsque d'habiles ministres sont appelés à y prêcher. Quatre bancs y sont réservés pour les étrangers : les ministres ont les leurs , ainsi que les personnes en charge. D'autres bancs y sont communs , ou sont des propriétés. Les grands

vitraux du chœur sont d'anciennes peintures d'un assez bel effet, et l'orgue par sa grandeur embellit encore l'intérieur de ce temple.

Du haut des tours de Saint-Pierre la vue est des plus belles. On domine le lac : les riches collines qui le bordent et les montagnes élevées qui terminent l'enceinte dont Genève est le centre présentent de superbes aspects. Tout en est grand, beau, riche, et d'une telle magnificence qu'il n'est pas de ville, dit un auteur, à l'exception de Naples et de Constantinople, qui puisse être comparée à Genève pour sa situation. C'est bien avec raison qu'on a remarqué qu'aucun nom de ville n'est mieux approprié à sa position locale que celui de *Genève*. Il paroît composé de deux mots celtiques : *gén* passage et *iva* ou *eva* eau, passage des eaux.

A la gauche de la façade de St.-Pierre s'élève la chapelle des Macchabées, dédiée autrefois à la vierge. La bulle de sa fondation, que l'on conserve dans les archives, est de Benoit XIII. Son fondateur est Jean de Brogni, cardinal, ainsi appelé d'un petit village près d'Annecy, où il étoit né : il étoit gardeur de cochons dans son enfance. Venu à Genève, étant embarrassé pour achever le paiement d'une

d'une paire de souliers à la Taconnerie, le cordonnier lui dit : Allez, mon ami; vous me les paierez quand vous serez cardinal.

Jean de Brogni, parvenu au cardinalat, se ressouvint de cet homme, et acquitta largement sa dette; il le fit son maître-d'hôtel et lui donna une chapelle pour ses confrères, qui a porté long-tems le nom de chapelle des cordonniers. Ce fut en 1385 qu'il fut décoré de la pourpre, et en 1422 qu'il fut nommé évêque de Genève: il mourut à Rome en 1426, âgé de quatre-vingts ans, et il voulut être enterré à Genève, dans sa chapelle qu'il avoit richement dotée, et qui étoit desservie par douze prêtres et un archiprêtre. Il aimoit Genève, et y fit du bien; il voulut même y établir une université, mais les citoyens n'y adhérèrent pas, fondant leur refus sur la turbulence des étudians, dont ils redoutoient les effets pernicioeux. Aujourd'hui cette chapelle a été distribuée en étages, et c'est là que les professeurs donnent les leçons de belles-lettres, de philosophie, de mathématiques, de théologie et de droit.

La rue des Chanoines, près de la place de Saint-Pierre, où est mort Calvin, a de belles maisons et des terrasses d'où l'on voit le lac. Depuis les maisons du grand Mezel, la vue

290 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
plonge sur le Rhône; et sa sortie du lac, et son cours jusqu'à la jonction de l'Arve, qui descend des Alpes, offre les plus riches points de vues.

Nous avons parcouru la ville, voyons maintenant le quartier de Saint-Gervais, que nous n'avons fait que traverser en entrant à Genève.

Cette partie n'étoit anciennement qu'un faubourg : aujourd'hui elle en fait une partie considérable et bien intéressante , soit par sa grande population, soit parce qu'elle est, pour ainsi dire, le foyer de l'horlogerie, cette fabrique qui fait vivre presque la moitié de Genève. Laissons les boutiques dont ce quartier est garni, et transportons-nous dans une région supérieure; atteignons les cinquième et sixième étages, et à l'exemple d'un grand prince ne dédaignons pas les escaliers de bois et les petits réduits, puisqu'ils sont les demeures d'une pépinière d'hommes industrieux et actifs, et d'un sexe qui, occupé des diverses branches de l'art, ne le cède pas en industrie aux hommes mêmes.

Ce ne sont pas des esclaves et des machines, comme l'on en voit ailleurs, dans certaines fabriques, mais des artistes libres et intelli-

gens qui aiment le travail et leur état, qui s'y appliquent par goût, qui ont des succès, et à qui les arts doivent de nouveaux moyens, et le commerce de nouvelles ressources.

Ici c'est un artiste qui cherche les moyens d'épurer le laiton; là un autre qui donne à l'acier une trempe meilleure; à côté un cadra-
turier qui trouve les moyens de diminuer les frottemens, des finisseurs qui perfectionnent les engrenages; c'est un monteur de boîtes qui donne à son ouvrage des formes délicates et aux charnières un fini précieux.

L'on y voit des bijoutiers d'un goût recherché qui inventent de nouveaux compartimens, des émailleurs qui, non moins habiles; diversifient les émaux, les épurent et leur donnent ces teintes cristallines et châtoyantes qui plaisent si fort aux yeux. Ce sont encore des graveurs, des guillocheurs, des peintres sur bijoux, avec leurs élèves, qui varient leurs genres et s'exercent à deviner les différens goûts des nations chez lesquelles leurs ouvrages doivent aller.

Le sexe, de son côté, peint les cadrans, fait les chaînettes, vide les chiffres, fend les roues, les polit, fait les aiguilles. Que de détails! que de soins et d'aptitude pour tous ces ouvrages! et je n'en cite encore qu'une foible partie.

La journée est finie de bonne heure parce qu'on l'a commencée matin; l'on s'habille, et les cercles de la ville et de la campagne, suivant la saison, se peuplent d'hommes: les promenades le sont bientôt de ce sexe que nous venons de voir si utilement occupé.

Saint-Gervais offre encore une fabrique qui mérite l'attention des voyageurs (1) : c'est celle d'indienne de M. Fazy, située près du Rhône. Son emplacement est admirable : elle offre les aspects de la ville et de la campagne; de beaux corps de logis, de beaux pavillons y sont distribués avec goût, et de charmans compartimens de verdure servent aux étendages et au blanchissage des toiles ; c'est là que l'on a vu onze à douze cents personnes, hommes, femmes et enfans, toutes occupées, les unes à passer les couleurs au pinceau, les autres à les imprimer; l'activité qui y règne, le bon ordre et la propreté de tant de mains, de tant de bras mis en action, ont de quoi surprendre (2). De semblables fabriques situées

(1) MM. Romilly, Resin et Dumas viennent d'établir aussi dans ce quartier une manufacture d'émail blanc, qui le disputent, par la pureté, aux émaux de Paris.

(2) M.^r Fazy a remis sa fabrique, pour un certain tems, à MM. Peirot, Labarthe et Audeoud, qui la font valoir avec succès.

hors de la ville y prospèrent; mais comme elles n'offrent pas l'ensemble de celle-ci, elles sont moins l'objet de la curiosité.

Des remparts qui environnent Saint-Gervais l'on jouit des plus riches points de vue. Il y a un temple et un cimetière où sont enterrés les citoyens qui moururent en défendant leur patrie en 1602 : une inscription en éternise la mémoire.

En descendant la rue du Temple, on laisse à droite le quartier des taneurs et chamboiseurs, situé au bord du Rhône; l'éloignement de leurs ateliers et leur position favorable pour y maintenir la propreté, font que l'odeur qui s'en exhale ne s'étend point aux autres quartiers.

De là, passant de nouveau à l'île qui forme les deux bras du Rhône, l'on doit y voir la machine hydraulique qui fournit de l'eau jusque dans les quartiers les plus élevés de la ville : moins compliquée que celle de Marly, elle n'en n'est pas moins ingénieuse et bien plus utile : la direction ne peut en être confiée qu'à un mécanicien habile. Tel a été M. Paul, que ses talens ont fait connoître dans toute l'Europe, et à qui les instrumens de physique doivent leur perfectionnement. La machine

hydraulique doit à ses soins et à son intelligence l'avantage d'être à l'abri des fortes gelées; de sorte qu'il est rare que l'eau manque dans les plus grands froids. Cette machine est placée sur l'un des bras du Rhône, qui par son courant fait tourner une roue de 24 pieds de diamètre; l'arbre prolongé de cette roue porte six pentagones; chaque pentagone fait mouvoir un levier en forme d'équerre, et à chaque levier est suspendu un étrier porteur du piston. Les six pistons, agissant alternativement dans leurs pompes respectives, font monter l'eau dans deux réservoirs : l'un à 70 pieds de hauteur au-dessus du niveau du Rhône, fournit les fontaines du bas de la ville; l'autre, élevé à 126 pieds sur le même niveau, abreuve les quartiers les plus élevés. Le produit total est d'environ 500 pintes par minute.



CHAPITRE XXXVII.

Du commerce et des manufactures.

GENÈVE est une ville commerçante; mais le fut-elle toujours? Quels furent autrefois les moyens de subsistance de ses habitans? Quelles étoient leurs ressources et leurs arts?

Parler d'une ville, et ne pas dire ce qui y rassembla des familles, ce qui les occupa, les y fit vivre, leur donna les moyens d'élever des remparts, de faire la guerre, de fleurir pendant la paix, c'est montrer l'effet et se taire sur les causes; c'est donner un grand spectacle en l'air sans montrer ce qui le soutient et ce qui le fait agir. Nos anciens historiens, nos secs relateurs n'ont su dire que les événemens qui les intéressoient, et n'ont pas soupçonné que l'industrie qui mettoit tout en mouvement autour d'eux pût jamais être un objet de curiosité pour leurs descendans : ce qu'ils avoient vu en naissant, ce qu'ils voyoient toujours ne leur sembloit pas digne d'être transmis à la postérité. Ils disent bien qu'à l'arrivée de l'empereur Frédéric III, les syndics se firent faire chacun un habit et une toque

d'écarlate; que le drap fut payé par la communauté; que les syndics payèrent la façon, la fourrure et les toques; qu'ils achetèrent une pièce de drap d'or et dix aunes de satin vert dont ils firent un dais bordé de franges de fil d'or et vert, pour porter sur la tête de l'Empereur; que le Sénat fit tapisser de drap vert la chambre où l'on reçut les envoyés de Bâle; mais ils ne disent point quelles mains s'occupoient à fabriquer ce drap, ces franges de fil d'or; de quel lieu on tiroit la laine et la soie qui en formoient le tissu; comment s'en faisoit le transport, et dans quel pays les marchands les répandoient.

Dans ces anciens tems il paroît que Genève avoit moins besoin de commerce que de nos jours : le petit domaine de la ville, ceux de l'évêque, ceux des différentes communautés religieuses qu'elle renfermoit, suffisoient par leurs productions à nourrir les habitans. Cependant les évêques étoient quelquefois des hommes fastueux et puissans : leur séjour dans la ville, celui que les ducs de Savoie y faisoient de tems en tems, devoient entretenir divers artisans de luxe. L'évêque Pierre de Sessions y avoit établi une manufacture d'étoffes, et il les faisoit descendre par le Rhône pour les ré-

pandre en Italie et dans la France. Quelques articles des franchises, divers traités avec la Savoie supposent un commerce établi : trois foires amenoient dans ses murs des hommes des diverses contrées de l'Europe; elles devoient donner de l'activité aux arts connus dans ce tems ; mais ces foires ne faisoient pas seules l'existence du commerce de Genève, puisque ses marchands se répandoient en différens lieux de l'Europe : ils continuèrent leur négoce et leurs voyages après que l'évêque eut abandonné la ville; et de là vient l'épithète de *nid de mercadans* qu'un auteur donnoit alors à Genève.

Il y avoit une manufacture d'ouvrages en cuivre; ceux qui travailloient ce métal étoient rassemblés dans un bourg hors de la ville : de là vient le nom de rue des Chaudronniers, donné à une partie de ce bourg renfermé aujourd'hui dans l'enceinte des murs. Ces ouvrages et les draps étoient des objets considérables de commerce; et il paroît que celui de Genève n'étoit pas borné à ceux-là; les corps de métiers étoient déjà nombreux, puisque Bonivard nous apprend qu'on rassembloit les chefs de ces corps quand il s'agissoit d'affaires importantes sur lesquelles les syndics et leurs conseillers n'osoient prononcer seuls.

La manufacture et le commerce des draps furent long-tems florissans et devinrent, après la réformation, une des sources de la prospérité de Genève : mais la réformation créa un nouvel objet de commerce; elle fit éclore une multitude de livres qui se répandoient dans toute l'Europe: c'étoit à Genève qu'ils s'imprimoient, et où la plupart se composoient. Les imprimeurs et libraires étoient des savans, des hommes de génie; ils pouvoient être les juges des écrits qu'ils mettoient sous la presse: souvent ils pouvoient faire mieux : on connoît les *Étiennes*, et De Beze avoit commencé par cette profession.

Les papetiers formèrent aussi une maîtrise, et leurs établissemens étoient sur le Rhône. La préparation des cuirs faisoit de même l'objet d'un commerce très-ancien. Les pelletiers prospéroient.

Aux 16.^e et 17.^e siècles, il y avoit de belles manufactures de velours, d'étoffes légères et de rubans : celle de rubans est passée à Bâle, celle de velours à Gênes. Les serges occupèrent beaucoup de bras. Les teinturiers se firent de la réputation par la solidité des couleurs. L'orfèvrerie commença à devenir une branche considérable du commerce. La dorure y te-

noit un rang distingué, ainsi que la toilerie. Après cet aperçu de l'industrie des Genevois, l'on n'est plus étonné de ce qu'ils ont fait pour défendre leur liberté, de les voir élever des remparts, former des alliances et obtenir des princes mêmes qui leur portoient envie des concessions et des privilèges qui les affranchissoient de tous daces, péages, traverses, en déclarant que telle marchandise leur appartenoit. On peut enfin regarder l'horlogerie comme ayant porté à son comble la prospérité de Genève.

Il semble que cet art a prit naissance en Angleterre : l'horloge qu'Aroun Al Raschid donna à Charlemagne n'étoit pas une horloge à roues ; c'étoit l'eau qui la faisoit mouvoir. Henri VIII avoit une montre qui alloit pendant huit jours : on voit encore dans le palais d'Hamptoncourt une horloge qui appartenoit à ce prince, et qui fut faite l'an 1540. On peut présumer cependant que l'art de faire des horloges à roues étoit plus ancien. Ugtrelli, dans le livre qui a pour titre *Italia Sacra*, Maffei, dans sa *Verona illustrata*, en attribuent l'invention à un archidiaque de Vérone nommé Pacificus, né en 778, mort en 849 : il est des auteurs qui font honneur de cette in-

vention ingénieuse et utile au moine Gerbert, devenu dans la suite pape, sous le nom de Silvestre II, en 999. Ce qu'il y a de certain, c'est que deux anglois, Barlow et Quarre, imaginèrent les montres à répétition : la première qui parut en France fut celle dont Charles II fit présent à Louis XIV. Une montre ordinaire étoit une grande rareté à Genève vers l'an 1562 : le lieutenant et les auditeurs en offrirent une en présent au sénat, et ce présent parut singulier. Les premières ordonnances sur les horlogers sont de 1601 ; cependant il y avoit quelque tems que les montres de poche étoient inventées ; et ce fut un Genevois qui substitua la chaînette d'acier à la corde à boyau.

Cependant cet art n'est devenu bien florissant à Genève que dans le commencement du siècle passé : c'est depuis cette époque qu'il est arrivé à un point d'où il semble qu'il ne peut que déchoir ; il occupe plus du tiers des habitans que Genève renferme : la même montre exerce une multitude de bras. En 1746 les maîtres de cet art étoient au nombre de 550 ; en 1760 ils étoient plus de 1000. La France, l'Espagne, l'Italie, la Turquie, l'Allemagne furent les canaux où passèrent les

montres des Genevois. L'orfèvrerie et la bijouterie eurent aussi leur beau moment, et les états du Nord en accueillirent les ouvrages. C'est une chose, dit un historien, bien digne de remarque, qu'une ville dépourvue de territoire se soit élevée à un point de richesse et de grandeur qui la place à côté des villes les plus florissantes de l'Europe, et, chose presque incroyable, les Genevois ont sur les seuls fonds publics de la France, par l'avancement de leurs capitaux, un revenu annuel de 7 à 8 millions, et de 13 millions, tant sur l'Angleterre que sur la Hollande et ailleurs.

Après l'horlogerie, le commerce des toiles peintes et mousselines est le plus considérable: vient ensuite la banque, qui est arrivée à un degré d'opulence qui étonne. Outre 6 à 7 millionnaires que le commerce avoit enrichis dans le milieu du siècle passé, les fortunes au-dessus de 100,000 écus y étoient en bon nombre: de là la crainte, assez bien fondée, que tant de fortunes considérables et le changement de mœurs qu'elles produisent ne portassent un coup funeste au bonheur de l'état: l'on sait combien il est de cités que de trop grandes richesses ont entraînées à leur ruine.

Qui dit négociant ou banquier à Genève,

dit en même tems un homme instruit, soit par l'éducation qu'il a reçue, soit par les voyages qu'il a mis à profit. C'est en voyageant pour son commerce qu'un négociant observa les phénomènes de la nature, forma l'un des plus beaux cabinets qu'on connoisse, et est devenu un physicien célèbre.

Les banquiers sont instruits et sont utiles aux étrangers dans leurs rapports de commerce ; ils s'empressent à leur procurer les agrémens de la société, soit dans la ville, soit dans la campagne. C'est ce nombre si considérable d'hommes à talens, d'hommes de lettres, de philosophes, de grands écrivains, que Genève a donnés, qui a fait dire à un géographe que c'est une des villes de l'Europe qui a produit le plus d'hommes excellens dans tous les genres, et où, jusqu'ici, il y a eu le plus de lumières. Nous allons parler maintenant des établissemens qui ont amené tous ces avantages.



CHAPITRE XXXVIII.

De l'éducation. — Des divers établissemens de Genève. — Du culte.

UN jeune homme, avant d'entrer dans une profession ou dans le commerce, a suivi pour l'ordinaire quelques-unes des classes d'écriture, d'orthographe; d'arithmétique, d'histoire et de religion. Sa première jeunesse s'est ainsi passée dans des études utiles et propres à lui ouvrir l'esprit, tout en lui formant le cœur. Ses premières connoissances ne s'effacent jamais absolument de son esprit; elles s'y développent et font ses récréations dans ses momens de loisir; de sorte qu'il est bien rare que la profession qu'il a embrassée puisse borner à elle seule son intelligence, et qu'il vienne à oublier ce qu'il a appris. Telle est la raison qui a fait trouver dans un simple artisan des connoissances supérieures à son état. Aidés de tous ces secours, il est peu d'artistes qui n'aient contribué au perfectionnement des ouvrages de leur profession; et, ces succès, ils les ont dûs au bel établissement du collège, organisé par Calvin.

Neuf classes, à commencer par celle de lec-

ture, conduisent aux auditoires des professeurs; et, dans ces neuf classes, il y a des prix qui se donnent chaque année, dans la cathédrale, avec une pompe bien propre à exciter l'émulation de la jeunesse. Les neuf régens sont des personnes très-instruites; ils tiennent des pensionnaires, et plusieurs ont été appelés dans les auditoires des professeurs. Deux années sont destinées à l'étude des belles-lettres et de l'histoire, et deux autres à celle de la philosophie et des mathématiques; on entre ensuite dans les auditoires de droit ou de théologie, en faisant chaque année un examen pour obtenir la permission de continuer cette carrière d'étude; et c'est pour l'avoir plus ou moins suivie que des négocians ont été dignes d'obtenir les premières magistratures : et combien encore qui, sans vocation décidée, sont devenus des hommes savans et des écrivains profonds ? Genève peut compter jusqu'à 45 écrivains dans tous les genres, vivant actuellement.

Dès que Genève eut embrassé la réforme et formé son culte, elle se créa un corps de ministres, un collège, une académie et des écoles dans les paroisses des campagnes; mais d'autres établissemens restoient à faire pour l'instruction religieuse et pour l'avancement des arts.

Le premier fut fondé par M.^r Picot, sous le nom de société des catéchumènes. Avant cette institution, les femmes, par qui on peut rendre les vertus si aimables, les femmes avoient été négligées. Il falloit un moyen d'instruction plus général et qui pût ranimer le zèle : celui-ci eut cet effet ; il fut étendu et perfectionné dans les années qui suivirent, et des ministres nommés pour préparer les jeunes gens à être admis à la cène en leur rendant la religion douce, familière, consolante, persuasive dans un âge où les passions naissantes rendent sa voix plus foible, et cependant plus nécessaire. Cette même société, qui entretient des classes de lecture et d'écriture en différens quartiers de la ville, a créé depuis quelques années pour les jeunes garçons le soir, et pour les jeunes filles le matin, des leçons où on leur enseigne gratuitement encore par des ministres élus pour cet objet, non-seulement les premiers principes de la religion et de la morale, mais encore ceux de la géographie et de l'histoire naturelle. On suit ainsi les enfans depuis l'âge de 6 ans jusqu'à celui de 16, et tous les ans on excite leur émulation par des prix.

Le second établissement est celui d'une classe

306 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
de dessin créée par le sénat en 1751, et dirigée par d'habiles maîtres : les bustes, bas-reliefs et les statues qu'on y a fait venir de Rome n'ont pas tardé à former de bons élèves : les jeunes filles y reçoivent aussi des leçons.

Le troisième établissement est la société des arts, conçue par un horloger, Louis Faisan, et son ami Philippe Robin, homme actif et à talens. Elle concourt avec la classe de dessin à former de bons artistes, et donne des prix pour les inventions utiles.

Un quatrième établissement est la chambre des tutelles, qui place dans les professions de pauvres orphelins, et en surveille l'instruction et les mœurs.

Un autre établissement dont la création ne date que de quatre ans a été formé pour encourager le culte en augmentant le salaire des ministres le moins favorisés de la fortune ; en aidant les jeunes gens qui se destinent au ministère, et en donnant des payes de retraite * aux pasteurs infirmes ou âgés.

Un essai d'établissement vient encore de se former ; on le doit à M.^r Senebier : il con-

* Cet établissement est dû à M.^r Gallatin, et à son zèle pour tout ce qui est utile.

siste à habiller et instruire la jeunesse de la dizaine de M.^r le pasteur Vaucher, et à secourir les malades. Par les réglemens de cette société naissante, les directeurs doivent être des laïques présidés par le pasteur.

L'hôpital est sous la régie de 12 directeurs : les soins que demande une telle administration surpasseroient leurs forces si leur zèle ne les soutenoit. L'hôpital, quoique peu riche, se soutient par des collectes annuelles. Enfin les personnes attachées à tous ces établissemens s'en acquittent sans salaire; mais ils trouvent leur récompense dans le bien qu'ils font et dans la juste confiance de leurs concitoyens : l'hôpital a un chef-directeur, un médecin (1), un chirurgien, un ministre et un temple.

Enfin, l'établissement d'une caisse d'es-compte date sa formation de l'année 1786, destinée à favoriser les fabriques de bijouterie, d'horlogerie, et le commerce d'or : elle fut fondée par le moyen de douze cents actions, chacune de 500 livres, argent courant, faisant un capital de 600,000 livres, qui font environ,

(1) M.^r le D.^r Joly s'est voué entièrement à l'hôpital : on connoît ses talens, ainsi que sa sensibilité pour les infortunés de cette maison.

un million, argent de France : elle a escompté, année commune, jusqu'à 2,500,000 livres de France par an.

Une caisse d'assurance contre les incendies n'a pas paru nécessaire à Genève : l'ordre qu'on observe dans ces accidens, qui sont, du reste, assez rares ; le zèle des particuliers de toutes les classes ont été souvent admirés des étrangers. L'émulation est alors universelle, et l'on en a vu les plus heureux effets dans un incendie qui eut lieu pendant le grand froid du mois de janvier 1789. L'eau du Rhône, qui se geloit dans les canaux et les boyaux des pompes, étant sans effet ; une voix partit du milieu de la foule et demanda de l'eau chaude ; à l'instant mille feux furent allumés dans la ville, dans les maisons et dans les quartiers les plus éloignés, et l'on vit arriver de toutes parts une quantité prodigieuse d'eau bouillante qui eut tout le succès possible. Les pompes sont belles, et les compagnies des pompiers sont exercées chaque année par des capitaines ayant à leur tête un général. Un citoyen * a rapporté d'Angleterre un modèle d'échelle qu'on a imité et qui peut être fort

* M.^r Galline.

ntile , à en juger par les essais qu'on en a faits. Jé passe aux objets du culte.

Le corps ecclésiastique tient ses séances près de la cathédrale. Il consacre les ministres et présente à la nomination de l'Empereur les pasteurs qui, réunis à douze laïques appelés anciens , forment le consistoire chargé de diriger l'église de Genève et d'y maintenir de bonnes mœurs.

Le culte à Genève consiste chaque dimanche en deux sermons et en prières les autres jours. Une liste indique les prédicateurs. Plusieurs d'entr'eux se sont faits de la réputation dans l'étranger comme dans leur patrie , soit par leur éloquence , soit par leur érudition. Les sujets des sermons ont très-souvent rapport aux circonstances où l'on se trouve, et dès lors, on conçoit que d'habiles prédicateurs doivent intéresser leurs auditeurs et s'attirer la reconnaissance de leurs concitoyens. Leurs discours font d'autant plus d'effet , que leur conduite et leurs mœurs sont exemplaires : dépositaires des aumônes faites dans le secret , la considération dont les pasteurs jouissent s'accroît en raison du zèle qu'ils apportent dans cette partie de leurs fonctions. Visiter les malades, consoler les malheureux sont leurs principaux devoirs.

Ils ont aussi quelque influence dans les affaires publiques , et l'on se rappelle avec intérêt les circonstances où ils ont fait le bien , et où , se revêtant du sacré caractère de ministres d'un Dieu de paix , on les a vus prêcher cette vertu et en inspirer les sentimens. Quel plus bel exemple que celui d'un pasteur (M.^r Archaimbaud) , qui dans une émeute que des magistrats ne pouvoient apaiser , perça la foule , monta avec dignité sur une tribune , et d'une voix tonnante annonça au peuple surpris de son action les châtimens du ciel s'il ne rentroit dans l'ordre , n'obéissoit aux lois et ne respectoit ses magistrats ! Et de nos jours nous avons vu un pasteur (M.^r Peschier Lientaud) s'exposer à perdre la vie pour sauver celle d'un citoyen. Le premier de ces pasteurs a vécu long-tems aimé et respecté ; et le second a jouït de l'estime publique.

Rien n'est plus auguste que la célébration des sacremens : celui de la cène , qui a lieu quatre fois l'année , se fait avec décence et recueillement ; et celui du baptême est accompagné d'un acte vraiment solennel où toute l'assemblée debout prend part. Si les sermons et les actes de prières (1) se font avec dignité ,

(1) Les Genevois , dit un auteur , aiment entendre de

le chant , quoique simple , n'est pas dénué de beauté lorsqu'il est accompagné de l'orgue : on peut lui donner plus de mouvemens et d'ame , et j'en indiquai les moyens dans un mémoire que je publiai il y a 16 années. Il n'est pas inutile de dire ce qui se pratiquoit , ci-devant , pendant les heures des sermons : non - seulement il n'étoit pas permis de se promener dans les rues, mais encore les portes de la ville se fermoient , et dans les tirages militaires qui se font au-dehors , on cessoit pendant ces heures-là tout exercice ; celui de l'arc qui ne cause aucun bruit étoit suspendu pendant l'heure du sermon du soir : dans les cercles mêmes, on cessoit tout jeu de boules. La licence , qui maintenant augmente chaque jour, fait regretter cette police que les étrangers admiroient.

Outre les offices qui sont de la religion dominante , il y en a encore trois autres , celui des Allemands de la confession d'Augsbourg, près de la cathédrale ; celui des Luthériens , près de l'hôpital , et celui des Catholiques , dans le temple de S.^t Germain , qui leur a été cédé pour cet usage.

bons discours : ils sont religieux sans bigoterie , et sensibles aux charmes de la vertu.

La sépulture tient de trop près aux sentimens religieux , pour ne pas dire ici , que les ensevelissemens se font avec décence, et que Genève a devancé de deux siècles les autres villes , en transportant le cimetière hors de ses murs.

C H A P I T R E XXXIX.

Mœurs des Genevois.— Population.— Observations sur le sol de Genève et la retraite des eaux du lac.

GENÈVE , relativement à sa grande population et à son activité , présente l'image d'une ruche , où tout est en mouvement. Ce sont les dimanches et les jours de fêtes que l'on prend une idée du nombre de ses habitans. Disons la vérité : il est peu de villes où le sexe soit mieux : aux grâces qui le distinguent , il joint de l'élégance dans son habillement. Si les hommes sont instruits , les femmes le sont de même , soit par les établissemens communs à tous dans le jeune âge , soit par l'application que l'on met à apprendre l'histoire , la géographie , les élémens de la littérature , le dessin , la musique ; et toutes ces connoissances sont

encore

encore étendues par un goût très-vif pour la lecture : aussi trouve-t-on dans Genève une foule de cabinets littéraires où on loue non pas seulement des romans, mais presque tous les livres de voyage, d'histoire ou autres objets utiles ; le sexe aime à s'en occuper, sans qu'il néglige pour cela les soins domestiques : il n'a point la légèreté qu'on lui reproche ailleurs ; il s'exprime bien, pense mieux, a de la vivacité, de l'action, et une sorte d'énergie qui étonne quelquefois les étrangers. Une personne qui a paru frivole dans son jeune âge devient réfléchie, sensée et agissante dans sa maison avec autant de succès et d'empire que les hommes mêmes. Si les changemens de mœurs que les richesses ont introduits font des exceptions à ce portrait, il n'en est pas moins vrai que c'est le caractère général du sexe à Genève, et que la vertu y est encore son plus bel apanage. Les femmes, dit Rousseau, aiment la lecture ; et, malgré leur style un peu guindé, elles ne laissent pas d'être vives et piquantes : comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles (1).

(1) Il y a aujourd'hui plusieurs genevoises institutrices en Allemagne, en Danemarck, en Suède et à Pétersbourg : on en demande encore.

Les hommes sont francs , laborieux , bons pères de famille ; leurs plaisirs sont simples ; ils ont le cœur généreux et bon ; et si on les considère comme citoyens , on les estimera par leur grand attachement à leur patrie, qui surpasse toutes leurs autres inclinations.

Les deux sexes sont élevés presque ensemble ; de là ces liaisons heureuses qu'on y remarque plus qu'ailleurs. Ils ont de bonne heure leurs sociétés et leurs réunions pour des promenades champêtres et demi-alpines. Les hommes aiment à se voir entr'eux dans leurs clubs ou cercles, et leur conversation y est le plus souvent instructive. Le travail est un besoin , même pour les classes les plus aisées , et l'on se rappelle la censure d'un magistrat qui défendit l'impression d'un ouvrage qui sembloit insinuer que la fortune pouvoit dispenser du travail. L'on a reproché aux Genevois trop d'amour pour le gain ; mais il y a de l'exagération dans ce reproche : « Quelque » avide que le Genevois puisse être (dit encore » Rousseau), on ne le voit guère aller à la » fortune par des moyens serviles et bas : le » commerce étant de tous les moyens de s'en- » richir le plus compatible à des hommes à » caractère, il le préfère. Le Genevois lit de

» bons livres , les digère ; il ne les juge pas ,
» mais il les sait : ce goût , qui s'étend ici à
» tous les états , se fait sentir dans tous avec
» avantage. »

Les délassemens des Genevois et leur goût pour les parties nombreuses tiennent au local. Ce sont les dimanches qu'on les voit se répandre par troupes dans les campagnes et les villages voisins : les rives du lac , les collines relentissent des parties bruyantes qu'ils y font.

Les étrangers aiment le séjour de Genève , et partagent avec plaisir les jouissances qu'on leur procure : ils y trouvent des gens instruits , un théâtre assez bien monté , un manège (1) , un tirage au mousquet , un tirage au fusil sur l'eau , un jeu d'arc ; et ils peuvent jouir de la pêche , car le lac est poissonneux , fournit des truites , des brochets , des perches , des fêrats et des ombres chevaliers.

La musique est encore une jouissance pour les Genevois : ils aiment la danse , et pourtant ne s'y livrent qu'avec modération.

Rien de plus variable que ce que les voyageurs ont dit jusqu'ici de la population de

(1) L'écuyer actuel , M. Moré , a des talens. Près du manège il y a la salle d'arme de MM. Renevier.

516 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

Genève, aucun n'a approché de la vérité : ils ont tous péché par le trop ou le trop peu. Ce que je vais en dire est tiré du traité de l'état civil de Genève, de M.^r le procureur-général Naville, qui a puisé dans les meilleures sources des derniers dénombremens, dont voici le résultat :

La ville contient à peu près	26,500 individus.
La banlieue	4,100
Le reste du territoire dé-	
pendant de la république	4,600

TOTAL des individus. 55,000

L'auteur observe que quelqu'exacts que soient ces dénombremens, ils sont toujours au-dessous de la réalité, parce que les individus qui ne veulent pas être connus de la police, et ceux qui logent des étrangers suspects évitent de se faire connoître. En prenant le nombre ci-dessus pour base, on aura 11,400 cents individus par lieue carrée ; Genève et tout son territoire n'occupant que 3 et $\frac{7}{100}$ lieues carrées, population prodigieuse.

Il ne paroît pas que depuis dix années la population ait augmenté ; au contraire, par le dénombrement qui vient de s'achever cette année il ne monte qu'à 25,350 individus :

aussi le nombre d'appartemens à louer est-il très-considérable : il y a peut-être plusieurs milliers de familles genevoises dans l'étranger. Autrefois , ceux qui étoient bourgeois de Genève , fussent-ils nés à Ispahan ou à Philadelphie , conservoient le droit de leurs pères, et, revenus dans leur patrie, pouvoient être du grand-conseil. C'étoit ce précieux avantage qui ramenoit à Genève ceux que la fortune avoit favorisés. Je vais terminer ce chapitre par quelques observations sur la nature du sol de Genève , qui ne pourront que plaire aux amateurs d'histoire naturelle.

La base du sol de Genève et de ses environs est un grès disposé par bancs peu inclinés à l'horizon , et composés d'un sable gris ou jaunâtre , lié par un gluten calcaire : cette pierre, quand elle est dure , porte dans le pays le nom de grès , mais lorsqu'elle est tendre on la nomme molasse. Les grès les plus durs sont composés d'un sable pur agglutiné par un suc calcaire qui est aussi très-pur ; les autres contiennent un mélange d'argile : ce mélange rend les molasses sujettes à dépérir quand elles sont exposées aux injures de l'air , et surtout aux gelées. On ne peut les employer que dans l'intérieur des édifices , au lieu que les grès sont indestructibles.

518 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

Mais les dénominations données par l'usage sont souvent trompeuses : les molasses ne se détruisent pas toutes à l'air; celles de Lausanne, par exemple, sont presque indestructibles; celles que l'on tiroit anciennement de la base du coteau de Cologny, et dont on a bâti l'hôtel de ville de Genève et plusieurs autres édifices, se conservent depuis plusieurs siècles sans aucune altération. Les bancs de cette pierre passent par-dessous le lac et constituent le fond de toute la vallée qu'il arrose.

Les cailloux roulés dont toute la vallée et le fond du lac sont couverts, ne pénètrent point dans l'intérieur des couches de cette pierre; ces cailloux sont des fragmens de roches primitives, des corps étrangers, adventifs, arrachés des Alpes, leur lieu natal, par un agent puissant qui les a transportés arrondis et entassés confusément. Que l'eau soit cet agent, c'est ce dont on ne peut douter, parce que les cailloux, grands et petits, se trouvent disposés par bancs horizontaux mélangés de sable et de graviers, tels que les eaux les charient.

C'est de la rivière d'Arve que se tirent les cailloux roulés dont on pave les rues, et l'on peut en observer de très-beaux, après les

pluies, dans les rues qui sont le plus en pente, telles que la Cité, la Pélisserie, le Perron et derrière l'église de Saint-Pierre. Les quartz, les jaspes, les porphyres et de belles cristallisations s'y trouvent, et plusieurs cabinets d'histoire naturelle s'en sont enrichis : que de riches fragmens des montagnes on foule aux pieds sans y penser !

Anciennement le bassin où Genève est située étoit un lac ; alors l'échancrure de l'Ecluse n'étoit pas formée ; elle est l'ouvrage des eaux qui l'ont creusée ; et si elle se refermoit par la chute du Jura ou du Vouache, nos plus hautes collines seroient submergées, et toute la vallée ne formeroit qu'un immense réservoir, qui ne pourroit se décharger qu'en se versant par-dessus le mont de Sion.

Il n'est pas douteux encore que les eaux n'aient creusé le lit qui sépare la colline de Genève de celle de Saint-Jean : la colline dont Genève occupe aujourd'hui le faite fut long-tems une presqu'île. Enfin l'histoire vient ici à l'appui de l'histoire naturelle : divers monumens concourent à prouver que les eaux du lac couvroient, il y a 12 ou 13 cents ans, tout le bas de la ville ; que les eaux se sont retirées par gradation, et que les maisons du

quartier de Rive et les rues Basses n'ont été bâties que depuis leur retraite.

Ces rues sont encore souvent submergées par les crues des eaux du lac dans l'été : le lac alors présente le phénomène d'un flux et reflux qui tour-à-tour élèvent et abaissent la surface d'environ six pieds, phénomène qui a pour cause les colonnes atmosphériques.

C H A P I T R E X L.

Académie de Genève : Professeurs. — Pasteurs.

— Genevois qui se sont distingués, ou qui se distinguent aujourd'hui dans les sciences et dans les arts. — Réflexions sur le tableau qu'on vient d'exposer.

LA célébrité que Genève a acquise dans ces derniers tems est due non-seulement à son commerce, mais encore aux grands hommes qu'elle a produits ; et son académie ne peut qu'en augmenter le nombre. Elle est composée de deux professeurs de théologie, un d'hébreu et de critique sacrée, un de droit, un de médecine, trois de philosophie, un de mathématiques, deux de belles-lettres, un de physique expérimentale, un de chimie appliquée aux

arts , un de mathématiques appliquées à l'astronomie , un de chimie pharmaceutique , un d'anatomie et de chirurgie , un de botanique et de physiologie végétale , un de botanique et de démonstration des plantes , un de zoologie , un d'histoire et de statistique , et un de minéralogie et de géologie. Et si l'on ajoute que parmi ces vingt - un professeurs des sciences que je viens de nommer , il en est qui jouissent d'une grande réputation dans l'étranger , qui sont membres des plus célèbres académies , l'on conviendra qu'il est peu de villes qui réunissent autant d'avantages : aussi l'un des hommes les plus célèbres de la France , de Buffon , qui connoissoit les savans qui ont illustré l'académie de Genève , daignoit-il donner des conseils et des directions pour les études de deux jeunes Genevois : Retournez , leur disoit-il , dans votre patrie et aux leçons de vos professeurs , et lorsque vous aurez acquis les sciences exactes qu'on y enseigne , revenez ici en cueillir les fleurs. Ce fut aussi dans ce dessein que Pierre-le-Grand adressoit au conseil de Genève le fils de son ministre Lefort : *Qu'il soit dans votre académie pour se former le cœur et l'esprit , et y recevoir une éducation qui le fasse exceller dans la*

322 *Itinéraire de Genève, de Chamouni, politique, dans l'art militaire comme dans tous les arts libéraux.*

Combien de savans qui, sans être dans le tableau de l'académie, ont la plus grande réputation, surtout dans la classe des médecins ! combien de ministres du culte et de pasteurs qui ont acquis de la célébrité ! combien qui se sont fait connoître dans diverses branches d'histoire naturelle (1) !

La bibliothèque contient, non - seulement les meilleurs livres, mais encore de précieux manuscrits.

Le cabinet qu'a laissé l'illustre Desausure contient une minéralogie complète ; celui de M.^r Tingry est très - varié, de même que celui de M.^r Tollot : M.^r le professeur Boissier en possède un non moins beau ; celui de MM. Deluc renferme des raretés dans les coquillages et pétrifications, et celui de M.^r le professeur Jurine est digne d'être vu pour la partie des oiseaux et des insectes ailés. Les autres arts ont aussi leurs chefs-d'oeuvres.

(1) L'on connoît les nombreux savans ouvrages de M.^r le pasteur Senebier : on connoît l'Encyclopédie raisonnée de M.^r le pasteur Mouchon, et l'Histoire universelle de M.^r le pasteur Roustan.

L'atelier de M.^r Saint-Ours offre de magnifiques tableaux d'histoire ; celui de M.^r de la Rive de beaux paysages : les portraits faits par M.^r Massot et par M.^{elle} Rath respirent les grâces et le sentiment. M.^r Saint-Ours a fait de M.^r Vaucher un bon élève ; les dessins de M.^r Topfer ont du génie, et MM. Chalons et Arlaud sont de bons maîtres (1).

Dans la salle de la société des arts on voit de jolies peintures , et dans le salon des expositions de beaux modèles apportés d'Italie.

De l'école de dessin , qui a pour directeur M.^r Vanicre , il est sorti de bons élèves , et M.^r Jacquet complète cet établissement par des modèles de goût : douze artistes , non salariés , se vouent aussi à ces leçons , qui intéressent les manufactures et les arts. Enfin , la musique a ses maîtres : M.^r Beccadelly pour la composition , M.^r Scherer pour divers instrumens ; deux D.^{elles} qui se font remarquer , M.^{elle} Loubier et M.^{elle} Magnin ; la première touche l'orgue du Temple-Neuf , avec beaucoup de goût (2) ; M.^{elle} Melly , fille de l'an-

(1) M.^{me} Mussard a fait de bonnes élèves : M.^{me} Bernardi enseigne le dessin et la peinture.

(2) M.^{elle} Butini , très-habile musicienne sur le piano , ne l'enseignent pas , mais fait les délices des amateurs qui l'entendent.

324 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

cien marguillier de Saint-Pierre, donne des leçons de géographie et d'histoire.

Un auteur a mis à la tête des savans les plus illustres dont Genève s'honore, M.^r Deluc, célèbre par ses recherches sur la terre, M.^r Senebier, connu par des recherches savantes et par des traductions; M.^r l'avocat Delolme, par sa constitution de l'Angleterre.

Viennent ensuite M.^r Bertrand, professeur en mathématiques.

M.^r Marc-Auguste Pictet, professeur en physique, et qui vient d'être nommé inspecteur-général des études en France.

M.^r Prevost, professeur en philosophie.

M.^r Lhuillier, profes. en mathématiques.

M.^r Odier, professeur en médecine.

M.^r Jurine, professeur en anatomie et botanique.

MM. les docteurs Butini père, Butini fils; Vieusseux, Veillard, Deroches; M.^r Decarro, à Vienne en Autriche, et M. Marignac, médecin du prince de Gales.

M.^r Berenger, historien et géographe.

M.^r Trembley, de plusieurs académies.

M.^r Vaucher, pasteur et professeur en histoire naturelle et en théologie.

M.^r Deroches, pasteur et professeur en langues orientales.

M.^r Peschier , pasteur et professeur en théologie et en philosophie.

M.^r le pasteur Martin, bibliothécaire : il fut député à Paris et porta la parole à l'Empereur, à la tête de tous les consistoires de France (1).

M.^r Pasteur, prof. en histoire ecclésiastique.

M.^r Picot, pasteur et professeur en théologie.

M.^r Lefort, professeur en droit : il est président de la cour criminelle.

M.^r Martin , bibliothécaire, prof. en droit.

M.^r Picot fils , professeur en histoire.

M.^r Maurice , fils du maire de Genève, professeur en astronomie , et actuellement préfet du département de la Creuze.

M.^r Tingry , professeur en chimie et en minéralogie.

(1) La mort a enlevé, dans l'année 1807 , trois genevois distingués par leurs lumières, leurs vertus et leurs ouvrages , savoir : l'historien Béranger, le pasteur Martin et le professeur Mallet, auteur de l'*Histoire du Danemarck*. Le premier eût été plus connu s'il l'eût désiré ; mais sa modestie étoit si grande que souvent il publioit ses ouvrages sans y mettre son nom. Ainsi c'est à lui qu'on doit la traduction du bel écrit d'Howart sur les prisons. On le connoît pour l'auteur de l'*Histoire de Genève*, de la *Collection des voyages autour du monde*, de la *Géographie de Busching*, etc. etc. Il avoit été l'élève et l'ami du célèbre Abauzit, bibliothécaire de Genève.

326 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

M.^r Duby , pasteur et profes. en théologie.

M.^r Weber , professeur en belles-lettres.

M.^r de la Rive, profes. en chimie médicale.

M.^r de la Roche , médecin.

M.^r Duvillard , professeur en belles-lettres.

M.^r Boissier , professeur et recteur actuel de l'académie.

M.^r Necker , professeur en zoologie.

M.^r Desaussure , fils de l'illustre Desaussure, professeur en chimie.

M.^r Vernes , fils du célèbre prédicateur , a publié divers ouvrages dans le genre de Sterne , des romans , etc.....

Enfin , M.^r Rillet, dit l'Arménien, a publié divers ouvrages qui montrent du génie.

L'éloquence de la chaire a aussi ses modèles dans MM. Picot, Célérrier, Le Cointe et Duby: je nommerois mon fils cadet s'il étoit permis à un père de louer son fils. D'autres pasteurs se font aussi connoître dans cette partie. Toutes ces personnes qui se distinguent ont été devancées par de très-grands hommes , et l'on aime à porter ses souvenirs sur le général Lefort , ami de Pierre-le-Grand ; sur un Necker , sur Charles Bonnet , sur Rousseau , sur Le Sage , sur le professeur Vernet , sur les syndics Turrelini et Pictet , sur MM. Jal-

labert , sur M.^r Mallet l'astronome , sur l'illustre Desaussure , sur les hommes éloquens , tels que M.^r le professeur Lullin, MM. Vernes, Gallatin , Claparède , Romilly , Mouchon , Juventin , Reybaz , Dumont , et avant eux M.^r Moulton.

Les pensionnats que tiennent des hommes de lettres sont une autre source d'instruction ; les plus connus sont ceux de MM. les professeurs Vaucher et Duvillard , et de MM. les pasteurs Gerlac , Humbert et Heyer.

A une telle liste , l'étonnement cesse sur les causes de la prospérité de Genève.

L'imprimerie n'est pas ce qu'elle fut jadis : on se rappelle de celles des Etiennes , des de Beze , des Detournes et Cramer , des Gosse et Bardin. Il y en a encore quatre : celles de MM. Pellet, Bonnant, Paschoud et Sestié ; il y en a une cinquième où s'imprime le Journal Britannique , ouvrage qui a beaucoup de réputation , et dont M.^r Maurice , maire actuel, est le chef. Enfin , on vient d'achever la nouvelle traduction de la Bible (1), ouvrage immense de critique et d'érudition , commencé il y a près de cent années , par les pasteurs

(1) Elle se vend chez J. J. Paschoud , impr.-libraire.

et professeurs. Voyons les Genevois de cet état qui , reçus ministres à Genève , ont été appelés dans l'étranger.

M.^r Mestrezat , mort pasteur à Paris , vient d'y être remplacé par M.^r Monod.

M.^r Bourrit l'aîné , pasteur à Lyon.

MM. Mercier et Couleau , sont pasteurs à Londres.

M.^r Chirol y est aumônier de la Reine d'Angleterre.

M.^r De la Sausais est pasteur à Pétersbourg.

M.^r Mourier , à Copenhague.

M.^r Badollet , à Francfort.

M.^r Puérari , à Leyde.

M.^r Bouverot , dans le canton de Berne.

M.^r Ebraï , à Besançon.

M.^r De Joux , à Nantes.

MM. Paulet , Colombier et Chaponnière , dans le Midi de la France.

M.^r Cheyssiere , à Bordeaux.

M.^r Cheneviere , à Marseille.

M.^r Peyre , à Carouge : il a été reçu ministre en Suisse , mais installé à Carouge par députation du consistoire de Genève.

Je passe maintenant aux négocians et aux artistes qui ont si puissamment contribué à la prospérité de Genève.

Les premiers qui entreprirent de négocier furent MM.

Aubert , qui faisoit un commerce d'horlogerie avec la Turquie.

Mussard , qui en faisoit un de jouaillerie avec la France.

Dentan , avec le Brandebourg, l'Autriche et la Hongrie.

Terrot et *Thuillier* , avec la France et l'Espagne.

Dechoudens Esquivillon , en Italie.

Les frères *Melly* , en Allemagne et dans le Nord

Guainier , en France et en Hollande.

Dufalgas , en France et en Italie.

Des Arts , en France , en Allemagne et en Italie.

George , en Allemagne.

Claparede et *Marcet* , en France et en Espagne.

Agasse , en France et en Hollande.

Gallatin , en Hollande et en Allemagne.

Ces premiers négocians firent beaucoup travailler et payoient bien ; ils ne faisoient établir que du bon ouvrage.

Les négocians actuels diffèrent des premiers par la grande diligence dans les ouvrages , et

330 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

la variété dans les objets de leur commerce : un négociant horloger fait , non-seulement le commerce des montres, mais encore celui des bijoux ; ce sont :

MM. Duchéne , dans tout le Nord et en Italie.

MM. Chevalier , en France , en Allemagne , et en Hollande.

M. Martin De Lon , en Allemagne.

M. Melly , en Allemagne.

MM. Godemard , dans les États-Unis.

MM. Moricand et Roman, dans le Nord.

MM. Roux et Bordier , en France , en Espagne , en Italie.

MM. Covele , en Italie.

MM. Veigneur , en Italie et en Espagne.

M. Mussard , en Angleterre et en Chine: il y envoie des bijoux de mécanique.

MM. Bot et Moulinié , en Hollande et dans tout le Nord.

Outré ces grands négocians , il est des horlogers qui font établir , et chez lesquels on trouve de bons ouvrages. Tels sont :

M. Descombaz.

M. Delor.

M. Girod , artiste très-habile.

M. Demole, auteur d'une montre marine.

J'ajouterai à ces messieurs

M. Butin, qui fait aussi établir de bons ouvrages.

M. Berguemann, bon horloger.

Les bijoutiers, quoique peu nombreux, font depuis vingt ans beaucoup de beaux ouvrages: un seul a employé 400 onces d'or par semaine. Ils sont :

M. Reymond.

M. Veyrassat.

M. Cellier (1) : leur cabinet occupoit jusqu'à 80 ouvriers. Plusieurs orfèvres font aussi du bijoux. Le plus bas titre de l'or a été celui de 18 karats : on a tenu la main à la fidélité des matières par des visites des maîtres jurés (2). Genève a un mécanicien habile dans *M. Sando* ; un penduliste dans *M. Bruguier*, sous la tour de Saint-Pierre; c'est lui qui a mis les airs du carillon qui précèdent les heures: il est l'inventeur d'une pendule ingénieusement construite. D'autres artistes ne doivent pas être passés sous silence : ceux surtout

(1) Du cabinet de bijouterie de MM. Joly, Roux et C.^e il en sort de très-beaux ouvrages.

(2) Les monteurs de boîtes sont assez nombreux ; on exige d'eux un beau fini, et de la diligence ; et l'on trouve cela particulièrement dans l'atelier de M.^r Roch.

352 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*
qui ont contribué au perfectionnement de
l'horlogerie.

La trempe de l'acier a été perfectionnée par
M. Carisot, et ses procédés, approuvés de la
Société des Arts, lui ont mérité un rapport
honorables accompagné d'une médaille.

MM. Dufour et *Hildebrand*, pour la
bonté des limes.

M. Buffe, de même.

M. Riche, habile horloger.

M. Thil fils a été à Londres pour se
perfectionner.

M. Charles Reboul a trouvé l'outil à
planter les roues.

M. Baridon, penduliste et ingénieur
mécanicien.

M. Gaix, habile : on ne lui fixe pas de
prix.

M. Gourdon a composé un laiton dont on
se sert pour les cylindres, roues de champ et
roues de rencontre.

M. Perrot, remonte doré, quoiqu'agé
de 90 ans.

M. Court est distingué par sa grande di-
ligence : il a remonté une montre au clair de
la lune.

M. André Verchere, qui a 70 ans, fait
des échappemens à cylindre.

M. Jolley, à 79 ans, finit les mouvemens blancs, de la grandeur de six liards de Genève, et sans lunettes.

M. Chevalier, qui a 80 ans, remonte doré.

M. Hüaut, quoiqu'agé de 84 ans, travailloit encore l'année dernière (1).

D'autres artistes dépendant de l'horlogerie sont :

M. Sennet, guillocheur très-habile.

M. Wielandy, graveur en médailles et sur pierre, et *M. Fournier*, en relief. Genève manque de graveurs d'Estampes, mais l'on y trouve d'habiles peintres en émail : *M. Soiron* est à la fabrique de Sève; *M. Bouvier*, très-habile pour les portraits; mais il nous reste pour habile peintre dans cet art *M. Lissignol*, *M. Constantin*, qui a du succès, et quelques autres.

Parmi le petit nombre de marchands de tableaux, on peut nommer *M. Desrogis*, qui vend aussi des modèles pour le dessin. Il y a à Genève de belles collections de tableaux : celle de M.^r le conseiller Tronchin a été trans-

(1) Le père de *M. Wielandy* modeloit supérieurement de très-petits sujets, quoiqu'agé de 80 ans.

534 *Itinéraire de de Genève, Chamouni,*

portée à Pétersbourg , mais celle qui reste est très - belle : la collection de M.^r Selon d'Alaman a été admirée ; on parle aussi d'une très-belle collection que M.^r Duval a formée , contenant les originaux des plus grands maîtres. M.^r Vaniere possède aussi de superbes gravures anglaises.

On a eu , il y a quelques années, une exposition des ouvrages des artistes dans la salle des antiques. De beaux tableaux de MM. Saint-Ours (1), de la Rive , Vaucher , Massot et Topfer s'y firent admirer, ainsi que de beaux portraits. Venoient ensuite les ouvrages en émail de MM. Favre , Lissignol et de M.^{elle} Terroux. Enfin , on y voyoit un grand tableau fait en papier de rapports , représentant un temple antique à grandes colonnes et avec des accessoires d'un travail précieux : on avoit vu de charmantes découpures , mais non un ouvrage en relief imitant le modelage en cire. Ce tableau avoit été fait par M.^{elle} Bourrit.

Outre le jardin des plantes , on connoît

(1) L'un des plus beaux tableaux de ce grand peintre est le tremblement de terre ; la composition en est sublime : il est beau encore en couleurs.

celui de M.^r Dufour, qui peuple les serres et les campagnes des environs de Genève de toutes sortes d'arbres et de plantes rares. Mais l'une des plus belles choses en ce genre c'est la superbe serre que M.^r Duval de Russie a formé dans sa maison de Cartigny, beau village de l'ancienne Genève; les plantes, les arbustes les plus rares l'embellissent : la maison est belle, la façade en marbre est de bon goût, le faite est à l'italienne; on aime s'y promener et à penser aux vertus du propriétaire, à sa bienfaisance, à sa générosité pour la vertu malheureuse.

Ce qui prouve la bonté de l'air à Genève, c'est le grand nombre de vieillards que j'ai cités, auxquels il faut joindre M.^r Saladin de Crans, et M.^r De la Corbiere, qui sont entrés dans leur 85.^{me} année, et qui jouissent de toutes leurs facultés : l'on a vu M.^r Bellot Masseron monter les gardes avec la légèreté d'un jeune homme, quoiqu'âgé de 87 ans. On a vu M.^r le professeur Vernet, si connu par ses nombreux ouvrages et son Instruction Chrétienne, donner à l'âge de 80 ans ses leçons de théologie. C'est lui qui, dans un jour de promotions à St.-Pierre, récapitulant les discours faits en latin, termina ses observations

336 *Itinéraire de Genève, de Chamouni,*

en disant : « Enfin, MM., par les nouvelles » venues du Nord, nous apprenons de nos » illustres académiciens MM. Mallet et Pictet, » que Vénusa étoit fidèle à son rendez-vous, etc. » Il étoit question du passage de cette planète sur le disque du soleil.

Un établissement qui ne date que de 15 mois, qui peint bien la sensibilité des personnes aisées, c'est celui d'une souscription pour secourir les prisonniers, en linge, bas, vêtemens, médicamens, et pour leur donner une meilleure nourriture : ce sont deux dames (1) qui chaque jour visitent les réduits les plus obscurs de la prison. O sublimes effets de la bienfaisance ! Combien de telles vertus honorent ma patrie.

Les vertus sont en grande partie les fruits des bonnes prédications : la bienfaisance, et en général tous les devoirs de la société sont prêchés à Genève avec chaleur : on écoute avec plaisir un orateur sensible; il touche les cœurs, et de douces larmes font connoître qu'il a persuadé. C'est surtout dans des tems difficiles qu'on en reconnoît les doux effets. Mais il me tarde d'arriver à d'autres établissemens et de

(1) Madame Maurice et Madame Cazenove.

nommer les personnes qui s'y distinguent , et aux autres branches du commerce des Genevois.

Celui en toilerie compte d'assez grandes fortunes : les magasins sont assortis de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus varié ; les plus considérables sont ceux de MM. Petit et Senn , et de M.^r Audeoud et compagnie.

Le commerce en épicerie est considérable ; il y a de grands magasins : il y en a aussi de droguistes ; et la confiturerie est devenue un art lucratif.

Les pharmaciens se distinguent par des talens : M.^r Peschier , dans les maladies des enfans ; M.^r Gosse , dans la chimie (1) ; M.^r Colladon, par la fabrication d'une liqueur, l'une des plus agréables et des plus bienfaisantes que l'on puisse boire. M.^r Macaire , par des tablettes de bouillons utiles dans les voyages.

Les docteurs en médecine jouissent de beaucoup de considération ; la plupart sont des savans distingués par de beaux ouvrages : ils pratiquent leur science avec le plus grand zèle

(1) Il est parvenu à préserver les doreurs des influences malignes du mercure.

et un parfait désintéressement. MM. Butini fils , Vignier , Vieusseux et Odier l'ont pratiquée dans cet esprit : MM. Veillard, Coindet, Peschier , Aubert , Calladon et De Roches suivent cet exemple. M.^r Sylvestre s'étoit fait de la réputation par son zèle : c'est ce médecin qui , arrivant trop tard pour entrer en ville , et désespéré de ne pouvoir visiter ses malades ; eut le courage de se jeter dans le lac , de traverser à la nage les chaînes , et d'entrer en ville , en suivant le cours du Rhône jusques aux Bergues , ce qu'il exécuta avec succès. Le lendemain , la cour du lieutenant le fit comparoître à sa barre pour le reprendre de de son audace , tout en louant son zèle. Nos médecins, qui tous ont étudié dans la célèbre université d'Edimbourg, y ont acquis de profondes connoissances.

Les maîtres en chirurgie possèdent leur art à fond ; et nommer MM. Jurine , Fine et Maunoir , c'est faire l'éloge du corps. On a un habile dentiste dans M.^r Combrias.

Outre les régens des deux classes publiques d'écriture , il en est aussi une d'arithmétique pour les deux sexes. D'autres maîtres , et particulièrement M.^r Brunet, enseignent la morale et la religion : les plus habiles dans

l'écriture sont MM. Beljean , Malan , Belin et Verset ; le second est le premier qui ait enseigné l'écriture angloise.

On compte encore comme habile mathématicien MM. Schaub , Paulet Macaire, et M.^r Cornuaud , pour l'arithmétique , l'algèbre et la géométrie. M.^r Mayer enseigne la géométrie et à lever les plans. M.^r Deluc enseigne l'anglois. Enfin , la classe d'arithmétique de M.^r Empeytaz est aussi connue. Excepté M.^r Vernes , Genève n'a pas de poètes ; on fait cependant des vers de société qui ne manquent pas de sel, et l'on connoît la facilité de M.^r Chaponnier dans ce genre.

On est curieux de savoir si les premiers négocians ont fait autant leur fortune qu'ils ont fait celle des particuliers.

M.^r Aubert est mort à l'hôpital, M.^r Georges de même ; M.^r Dufalgas est mort presque pauvre, il payoit bien , et encourageoit les bons ouvriers ; M.^r Thuillier a succombé sous le poids de ses entreprises ; M.^r Dantan , né gentilhomme, perdit sa fortune d'abord avec un prince, ensuite avec un Grec , qu'il poursuivit jusqu'au-delà de Constantinople , sans l'atteindre ; puis , chargé d'affaires par l'empereur Charles VI, il n'en fut pas récom-

pensé ; il fit encore d'autres pertes par la faillite d'un secrétaire d'ambassade qu'il avoit connu à Constantinople : de retour à Magdebourg , où il s'étoit marié , il y éprouva de nouvelles pertes ; enfin il revint à Genève , dans une de ses terres, où il est mort. Quelques autres négocians , sans avoir éprouvé de semblables malheurs , perdirent beaucoup par la guerre de 7 ans.

Il en a été de même des grands banquiers. Plusieurs ont vu leur fortune se fondre , mais plusieurs aussi ont pu résister aux révolutions du commerce de l'Europe par leur prudence et leur sagesse : tels sont MM. Calandrini , M.^r De Chapeaurouge , MM. Pasteur , M.^r Hentsch , banquier à grands talens. Un Genevois, banquier à Londres (1) , persuadé que la fortune ne passe pas à la quatrième génération , a remis à la banque sept millions de livres sterlings , pour qu'une partie des intérêts soient remis dans cent années à celui de ses descendans qui vivra alors.

Nous avons cité les hommes qui ont contribué et ceux qui contribuent encore à la prospérité de Genève ; mais l'on ne doit pas

(1) M.^r Thelusson.

oublier ceux qui leur en ont donné l'exemple.

A la tête de ceux-ci , ont doit placer l'illustre Calvin , qui réforma les mœurs si corrompues de son tems ; qui donna des lois qu'on admire encore ; qui organisa le collège, l'académie, le culte; qui travailla à procurer de puissans amis à la foible Genève.

De Beze suivit ses traces ; Bonnivard , prieur de Saint-Victor, fonda la bibliothèque et léga ses terres à la république.

Le syndic Rosset négocia chez toutes les puissances avec des succès qui prouvent son grand zèle et ses grands talens.

Henri IV peut être regardé encore comme l'un des protecteurs de Genève ; le duc De Rohan le fut aussi : c'est lui qui fit la plantation d'arbres de Plainpalais. Les princes d'Orange , les Landgraves de Hesse donnèrent des preuves de l'intérêt qu'ils portoient à Genève. Le célèbre et puissant général (1)

(1) Les titres de ce général étoient : FRANÇOIS LE FORT, Citoyen de Genève , Général et Grand-Amiral de Russie , président de tous les Conseils de PIERRE I , Colonel du premier régiment de ses Gardes , Vice-Roi du grand Nowogorod, et son Ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire dans plusieurs Cours de l'Europe.

Le Fort, s'honoroit de la qualité de Genevois, et plusieurs princes ne dédaignèrent pas d'en être bourgeois. Résumons.

On vient de voir une ville sans territoire, sans moyens, s'agrandir, conquérir cependant par les vertus de ses citoyens et leur amour du travail d'assez grandes fortunes, les faire arriver dans son sein, s'en servir pour élever ses remparts, construire ses arsenaux, ses temples, son hôpital, ses ponts, ses fontaines, ses hôtels, ses promenoirs, et fonder tous les genres d'établissemens pour une instruction publique et libérale; former des fabriques, les amener à une perfection peu commune et donner à son commerce une prospérité qui la dispute à celle des grandes villes. Cette existence honorable, il ne faut pas en chercher la cause ailleurs que dans l'indépendance dont Genève jouissoit, dans la propriété assurée des biens qu'on acquéroit, dans la protection que des lois sages accorderoient à l'industrie et au commerce, dans le respect des bonnes mœurs, dans la répression des excès du luxe, dans le plaisir que prenoient les riches à aider leurs concitoyens, dans l'amour de la justice et dans les ressources de la bienfaisance, vertu qui s'est transmise jusqu'à nos jours et qui

honore si éminemment les Genevois (1) : c'est, a-t-on dit, l'éponge qui efface les taches d'une nation.

Voilà ce que les étrangers sont venus contempler dans Genève, ce qui y a attiré et y attire encore ceux qui veulent profiter de ses divers établissemens. Jusqu'ici les Genevois ont fait un honorable usage de leurs talens, de leurs facultés; mais s'ils se détournent des bons principes de leurs pères; s'ils se livroient au brocantage d'argent, qui seroit la ruine de tous; s'ils trouvoient ce moyen de s'enrichir plus commode que celui d'un travail honnête, il en résulteroit que, pour quelques riches, tout le reste seroit pauvre. Puissent ces craintes n'être que dans les chimères! Puissent les Genevois continuer à se rendre intéressans par les vertus qui distinguèrent leurs ancêtres!

(1) Je ne puis passer sous silence la souscription que les Dames Vernet-Pictet et Aubert-Sarrasin, et Mesdemoiselles De Vegobre, Jolivet et autres, ont faite pour élever de jeunes orphelines et leur donner une profession. Quelle plus noble occupation que celle de tirer du malheur de jeunes infortunées!

Faute essentielle à corriger.

Page 59, seconde ligne du sommaire, *au lieu de Mont-Ravet, lisez Mont-Rosset.*

T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

P R É F A C E ,	page j
CHAP. I. Aspect général des Alpes et des riches contrées qui environnent Genève ,	3
CHAP. II. Des environs de Genève, de la colline de St.-Jean, du petit Sacconnex et des Paquis. — Bloc de granit venu du Mont-Blanc. — Introduction au voyage de Chamouni ,	18
CHAP. III. Départ de Genève. — Bonneville. — Belle vallée de Songi. — Cluse. — Superbe vallée de Maglan. — Caverne de Balme. — Beaux bosquets. — Cascade d'Arpenas. — Magnifique aspect des montagnes et du Mont-Blanc depuis Saint-Martin ,	25
CHAP. IV. Auberge de Saint - Martin. — De Salenches. — Du Mont-Rosset et des granits du torrent de la Frasse. — Eaux thermales de Saint-Gervais ,	39
CHAP. V. Départ pour Chamouni. — Inscriptions de Passy. — Cascade de Chede. — Lac de Chede. — Vue du Mont-Blanc. — Vallée de Servas. — Monument du malheur arrivé sur	

le Buet.—Du passage de l'Arve où commencent les montagnes de granit. — Bel aspect de la vallée de Chamouni. — Glaciers des Boissons ,

page 45

CHAP. VI. Vallée de Chamouni. — Aspect imposant des aiguilles et du Mont-Blanc. — Des habitans — Des Guides. — Culture. — Température. — Auberges. — Premier état de ces auberges. — Chamouni est élevé de 534 toises sur la mer , 54

CHAP. VII. Vallée de glace du Montanvert. — Aiguilles du Dru, du Géant et des Charmos. — Petit temple du Montanvert. — Descente sur les glaces. — Le Montanvert est élevé de 954 toises , 63

CHAP. VIII. Voyage par la Mer de glace en Piémont : dangers de ce voyage. — Événemens. — Col du Géant : il est élevé de 1763 toises. — Excursion au Talefre , 69

CHAP. IX. Excursion au site du Chapeau. — Beaux aspects des glaces et de la vallée. — Descente à l'Arveron. — Superbe voûte de glace. — Danger de sa chute. — Mort de M.^r Maritz , 83

CHAP. X. Excursion au pied des aiguilles. — Immenses débris. — Nuit passée au Montanvert , 92

CHAP. XI. Du Breven : il est élevé de 1306 toises. — Difficulté d'y atteindre. — Vastes vues sur

les aiguilles et le Mont-Blanc. — Des avalanches. — Ce sommet est atteint par une Anglaise et un Anglois. — Il a été plus élevé, à en juger par les débris qui le couvrent ,
page 99

CHAP. XII. Du Glacier du Buet : il est élevé de 1578 toises. — Des chamois. — De MM. Deluc, Desaussure, Adriani et Pictet. — Belle opération de ce Professeur. — L'on y est atteint par le sommeil. — Dangers de M.^r Bérenger dans sa descente à Valorsine , 106

CHAP. XIII. Excursion au chalet de la Flessière, élevé de 950 toises, et en face de la mer de Glace, 118

CHAP. XIV. Voyage autour du Mont-Blanc. — Passage par le Bonhomme, élevé de 1265 toises. — Rencontre imprévue. — Du Chapiu, habitation d'été, 122

CHAP. XV. Entrée dans l'Allée - Blanche. — Aspect admirable du Mont-Blanc depuis le col de la Seigne, élevé de 1263 toises. — Superbe pyramide, 129

CHAP. XV. Excursion sur le Cramont, élevé de 1217 toises 5 pieds sur le lac de Genève. — Des Eaux de Cormayeur. — Du Labyrinthe. — De la Val-d'Aost et de la Cité. — Monumens des Romains, 139

CHAP. XVII. Passage par le grand St.-Bernard. — Saint-Remy, déjà élevé de 823 toises. —

Terribles effets des avalanches. — De l'Hospice : il est élevé de 1246 toises. — Hospitalité des Religieux. — Température. — Froid extrême,
page 145

CHAP. XVIII. Excursion au col dit la Fenêtre. — Perspective du Mont-Blanc. — Belle gradation des montagnes aux plaines. — Du temple de Jupiter , 151

CHAP. XIX. Descente du côté du Valais. — Du glacier de la Valsoret. — Vue sur le Lac de Genève. — Excavations du glacier. — Leur admirable effet. — Débordement de la Drance. — Événement, 155

CHAP. XX. Du bourg de Saint-Pierre. — Rochers de la Drance. — Superbe vallée depuis Lidde à Saint-Branchier. — Plaine de Martigni. — Montée de la Forclas à Trian. — Belle vue du Vallais et du Rhône. — De Trian , 158

CHAP. XXI. Passage par la Tête-Noire : ses horreurs. — De Finiol , perché sur des précipices. — Torrent du Berard. — Limites du Valais. — De la Valorsine. — Beauté du sexe. — Découverte de M.^r le président Tascher, 162

CHAP. XXII. Première tentative pour aller sur le Mont-Blanc. — Difficultés qu'éprouvèrent ceux qui l'entreprirent. — Superbes crevasses. — Ils parvinrent à la hauteur de 1995 toises. — Pics de glace et murs de glace , impossibles à franchir. — Leur retour , 165

CHAP. XXIII. Première tentative de l'Auteur.

— Nuages sur le Mont-Blanc. — Sa descente;
page 171

CHAP. XXIV. Seconde tentative de l'Auteur par

l'aiguille du Gouté : ascension de ses guides
sur le dôme du Gouté. — Événement ex-
traordinaire. — Troisième tentative avec M.^r
Desaussure : ils atteignent près de 2000 toises.
— Nouvelles neiges, 174

CHAP. XXV. Tentative de trois guides pour

atteindre le Mont-Blanc. — Ils sont obligés
de passer la nuit dans une crevasse. — Ils
reviennent malades, et l'un d'eux promet au
docteur Paccard de l'y faire parvenir. — Ils
en prennent le chemin, et arrivent sur le
Mont - Blanc. — Voyage de M.^r Desaussure.
— Son succès. — Expériences qu'il fit. — Le
Mont-Blanc est de 2450 toises au-dessus de
la Mer, 180

CHAP. XXVI. Ascension de l'Auteur sur le

Mont - Blanc. — Terrible tourmente. — 17
de ses guides ne peuvent y atteindre. — Le
froid y étoit au 13 degré sous zéro. — Dernière
ascension de M.^r Forneret : ses souffrances,
189

CHAP. XXVII. Comparaison d'un voyage au

Mont-Blanc avec un voyage aérien, 198

CHAP. XXVIII. Des plantes alpines de Cha-

mouni, etc., 202

- CHAP. XXIX. Passage de Chamouni en Valais par le col de Balme. — Superbe vue. — Mort tragique de M.^r Escher de Zurich. — Martigni, page 207
- CHAP. XXX. Route de Martigni à Sion. — Délicieuse position de cette dernière ville. — Fête Académique , 219
- CHAP. XXXI. Description de la nouvelle route du Simplon , 225
- CHAP. XXXII. Route de Sion à Bex. — Cascade de Pissevache. — Saint-Maurice. — Auberge de M.^r Durr. — Montagne de la Morcle. — Digression sur les aurores boréales et sur la chute de quelques sommités , 237
- CHAP. XXXIII. Admirable culture du canton de Vaud. — Magnifique spectacle qu'y présente la nature. — De Vevai. — Description détaillée de la ville de Lausanne , 147
- CHAP. XXXIV. De Genève : son ancienneté, sa belle situation, 262
- CHAP. XXXV. Théâtre. — Promenades. — Beaux édifices de la Porte-Neuve. — Place de Saint-Antoine. — Observatoire. — Différens ports et places. — Orfèvres, banquiers, libraires, etc. — Hôtel de ville, Hôpital, collège, bibliothèque, etc. 269
- CHAP. XXXVI. Du Temple de Saint-Pierre. — De la chapelle des Macchabées. — Du quartier de St.-Gervais. — Des horlogers, indienneurs,

chamoiseurs, etc. — De l'Isle. — De la machine hydraulique, page 285

CHAP. XXXVII. Du commerce et des manufactures, 295

CHAP. XXXVIII. De l'éducation. — Des divers établissemens de Genève. — Du culte, 303

CHAP. XXXIX. Mœurs des Genevois. — Population. — Observations sur le sol de Genève et la retraite des eaux du lac, 312

CHAP. XL. Académie de Genève : Professeurs. — Pasteurs. — Genevois qui se sont distingués, ou qui se distinguent aujourd'hui dans les sciences et dans les arts. — Réflexions sur le tableau qu'on vient d'exposer, 320

Fin de la Table.

Messieurs les Voyageurs trouveront chez
J. J. PASCHOD tous les voyages et toutes
les descriptions des Alpes, de la Suisse, de
Genève et ses environs.

NOUVEAUTÉS

CHEZ J. J. PASCHOU D.

ESSAI SUR LE PRINCIPE DE POPULATION, ou Recherche de l'influence de ce principe sur le bonheur de l'espèce humaine dans les tems anciens et modernes, suivie de l'examen des moyens propres à adoucir les maux dont ce même principe est la cause, et du tableau des espérances que l'on peut concevoir à ce sujet, par T. R. MATHUS, maître ès arts, associé du collège de Jésus, à Cambridge, professeur d'histoire et d'économie politique au collège des Indes orientales dans le comté d'Hertford; traduit de l'anglois, par P. PREVOST, pr. de ph. à Genève, C. de l'I. N., des Soc. R. de Londres et d'Edimbourg etc., 2 v. in-8. 7 l. 10 s.

CET ouvrage a eu en Angleterre un succès mérité. La 4.^e édition, sur laquelle est faite cette traduction, a été principalement destinée à éclairer les discussions parlementaires, relatives aux lois sur les pauvres. Il est bien difficile de traiter avec plus de sagesse et de profondeur, un sujet plus important. L'auteur avoit à combattre quelques préjugés, et à mettre en évidence des principes que leur simplicité même sembloit avoir fait méconnoître. Il a usé, pour y parvenir, d'une méthode sûre et éprouvée. Il

a recueilli beaucoup de faits ; les a discutés avec soin ; et en a tiré quelques conséquences, dignes de toute l'attention des philosophes et des hommes d'état.

Des deux parties de l'économie politique , dont l'une a pour objet la richesse et l'autre la population , la première a été analysée et rapportée à ses principes assez long-tems avant la seconde. Ce qu'ont dit sur la théorie de la population les auteurs les plus estimés est ou incomplet ou hasardé. Ce sujet difficile avoit souvent appelé l'attention , et ne l'avoit point encore fixée. [Il en étoit résulté des principes flottans, des opinions erronées , qui avoient eu sur les lois et les mesures d'administration la plus fâcheuse influence.

Sans doute Mr. Malthus n'a pu porter d'un seul coup au point de perfection l'ouvrage qu'il a entrepris. Mais il a du moins beaucoup avancé ce travail ; et il a réussi à former un corps de doctrine, qui doit servir de base à tous les travaux subséquens.

Le traducteur de cet Essai sur le principe de population en a déjà publié des extraits fort étendus, dans deux journaux justement estimés. Mais il sent combien ces fragmens épars sont insuffisans pour établir des vérités qui ont besoin d'être pleinement déduites , et qui ne peuvent opérer la conviction que par la réunion des faits et des raisonnemens sur lesquels elles se fondent. Il a eu la satisfaction d'entrer à ce sujet en correspondance avec l'auteur, et de s'assurer par là qu'il avoit bien saisi ses principes. C'est son ardent désir de contribuer à les répandre ; d'engager les hommes éclairés et bienveillans à les soumettre à un examen réfléchi ; d'exciter , en les publiant , de nouvelles recherches ; d'accélérer enfin les progrès d'une science, qui influe si immédiatement sur le bonheur de la société , et a pour dernière fin de diminuer les souffrances du pauvre.

ÉLÉMENTS DE LA PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN, par M. DUGALD STEWART, professeur de philosophie morale à l'Université d'Edimbourg, de la Soc. Roy. d'Edimbourg, de diverses Soc. savantes, traduit de l'anglois, par Pierre Prevost, professeur de Philosophie à Genève, des Sociétés Royales de Londres et d'Edimbourg, 2 vol in-8. 7 l. 10 s.

M. DUGALD STEWART publia ces *Éléments de la philosophie de l'esprit humain* en 1792. Et en 1802 il en a donné une nouvelle édition. C'est sur celle-ci qu'est faite la traduction que nous annonçons. L'avantage dont jouit le traducteur, d'avoir avec l'auteur des relations suivies de correspondance et d'amitié, peut faire présumer qu'il aura en général saisi sa pensée, et qu'il ne présentera pas ses opinions sous un faux jour. Le sujet doit d'ailleurs lui être familier par la nature de ses occupations habituelles. Voilà ce qui doit inspirer quelque confiance en son travail.

Il seroit superflu de parler du fond de l'ouvrage, et d'insister sur le mérite reconnu de cette production vraiment philosophique. Elle sort du sein d'une école que les noms de *Hutcheson*, d'*Adam Smith*, de *Fergusson* ont illustrée. Et la réputation de M. DUG. STEWART n'est pas établie sur des fondemens moins solides. Ces *éléments de philosophie*, devenus classiques en Angleterre, seront accueillis sans doute en France par les juges éclairés. Ils verront avec intérêt un grand et heureux effort fait pour apprendre à l'homme à se connoître et à diriger ses facultés vers le but que lui prescrit sa nature. Ils approuveront des principes sages et modérés, également éloignés de la superstition et de l'impiété, de la licence et de la servitude. Et le public, qui dans ces matières n'attend pas de décou-

vertes , sentira peut-être , en lisant cet écrit profond et judicieux , que la philosophie de l'esprit humain offre des points de vue nouveaux ; qu'elle peut avoir sur la conduite la plus heureuse influence ; et qu'il seroit fort utile qu'elle devînt un objet d'étude.

Vues relatives à l'Agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner , par Émanuel Fellemborg, trad. de l'allemand, et enrichi de notes par M. Ch. Pictet, in-8, 1808, 1 l. 16 s.

Les établissemens d'Hofwyl près de Berne , sur lesquels la *Bibliothèque Britannique* a donné quelques détails , présentent l'ensemble le plus intéressant pour l'économie rurale , et l'exemple le plus instructif aux cultivateurs. Les principaux objets qu'ils peuvent désirer de connoître se trouvent réunis dans le mémoire que publie aujourd'hui M. Fellemborg lui-même. Les lecteurs y trouveront les vues les plus importantes sur l'agriculture de la Suisse , et d'excellens exemples à suivre , pour assurer le succès de l'exploitation de leurs domaines.

DESCRIPTION DES ALPES GRECQUES ET COTTIENNES , ou tableau historique et statistique de la Savoie , sous le rapport de son étendue , de sa population , etc. Par J. F. ALBANIS BEAUMONT, Membre honoraire des Sociétés des Arts et Sciences de Londres , Genève , etc. 2 vol. in-4, atlas in-fol. de 24 planches, 72 l.

MÉMOIRE historique sur la vie et les écrits de Horace-Bénédict DESAUSSURE , par M. Senebier, in-8, 2 l. 10 s.

RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES LOIS DE L'IMAGINATION , par Victor DE BONSTETTEN, auteur du Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide , 2 vol. in-8, 5 l.

COURS D'AGRICULTURE ANGLOISE, avec les développemens utiles aux agriculteurs du Continent, par Ch. PICTET, de Genève, 10 vol. in-8, 50 l.

Les Rédacteurs de la *Bibliothèque Britannique* ont été sollicités pendant long-tems de séparer la partie de l'*Agriculture*, pour la vendre à part; mais ils n'auroient pu le faire sans dépareiller leurs collections. Aujourd'hui que leur travail comprend dix années, ils se déterminent à réimprimer les 10 volumes de l'*Agriculture*, en divisant le travail par ordre de matières.

On sait combien l'avantage de travailler avec de forts capitaux, l'émulation des sociétés, et l'encouragement des primes ont distingué l'agriculture en Angleterre : la connoissance des faits et la communication des idées sur cet intérêt de première importance, ont sérieusement occupé les Rédacteurs. Celui qui est particulièrement chargé de cette partie a recueilli dans le dépôt des ouvrages anglois tout ce qui pouvoit être utile aux agriculteurs du Continent. Il y a ajouté les résultats de sa propre expérience, en les comparant à ceux des Auteurs anglois. Il a surtout donné, sur l'amélioration des races des brebis, et sur l'assolement des terres, des faits plus nombreux et des observations plus complètes qu'on en eût encore présenté dans aucun ouvrage. Enfin l'ensemble des 10 vol., d'environ 500 pages chacun, donne à l'agriculteur pratique toutes les directions les plus importantes pour exploiter les terres avec avantage.

HISTOIRE DE GUSTAVE III, ROI DE SUÈDE, traduite de l'Allemand, d'Ernest-Louis POSSELT, sur l'édition originale, par J. L. MANGET, 1 vol. in-8, de 450 pages, 4 l. 10 s.

TRAITÉ DES ENGRAIS, tiré des différens rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre, avec des notes, suivi de la traduction du Mémoire de Kirvan sur les engrais, par M. MAURICE, un des rédacteurs de la Bibliothèque Britannique, 1 vol. in-8, de 450 pages, 5 l.

DES PRAIRIES ARTIFICIELLES D'ÉTÉ ET D'HIVER; de la Nourriture des brebis, et de l'amélioration d'une ferme, par Lullin, 1 vol. in-8 450 p. 5 l.

RAPPORT DE L'AIR AVEC LES ÊTRES ORGANISÉS, ou Traité de l'action du poulmon, et de la peau des animaux sur l'air, comme aussi de celle des plantes sur ce fluide, tirés des journaux d'observations de Lazare Spallanzani, avec quelques mémoires de l'éditeur sur ces matières, par J. Senebier, de diverses Académies, et Cor. de l'Inst. nat. 3 vol. in-8, 12 l.

DESCRIPTION D'UNE SUITE D'EXPÉRIENCES qui montrent comment la compression peut modifier l'action de la chaleur, par Sir James Hall, bar.^t, traduit de l'anglois par M. A. PICTET. Corresp. de l'Institut. nat., Membre de la S. R. de Londres, avec les figures originales, représentant tous les appareils et quelques-uns des principaux résultats, 1 vol., 5 l. 12 s.

INSTRUCTION CHRÉTIENNE, par le Professeur VERNET de Genève, 4.^e édition, faite sur la dernière édition revue et augmentée par l'auteur, précédée d'une notice de sa vie et de ses écrits, par un de ses disciples, 5 vol. in-12, 9 l.

SERMONS de M. le Pasteur JUVENTIN, in-8, 3 l.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES ET MORAUX, par le colonel de WEISS, ancien baillif de Moudon, 7.^e éd. revue, corrigée et augmentée, 2 vol. in-8, 7 l. 10 s.

CALISTE, ou lettres écrites de Lausanne, par Mad. de Charrière auteur de plusieurs ouvrages, 2 v. in-12, 3 l.

